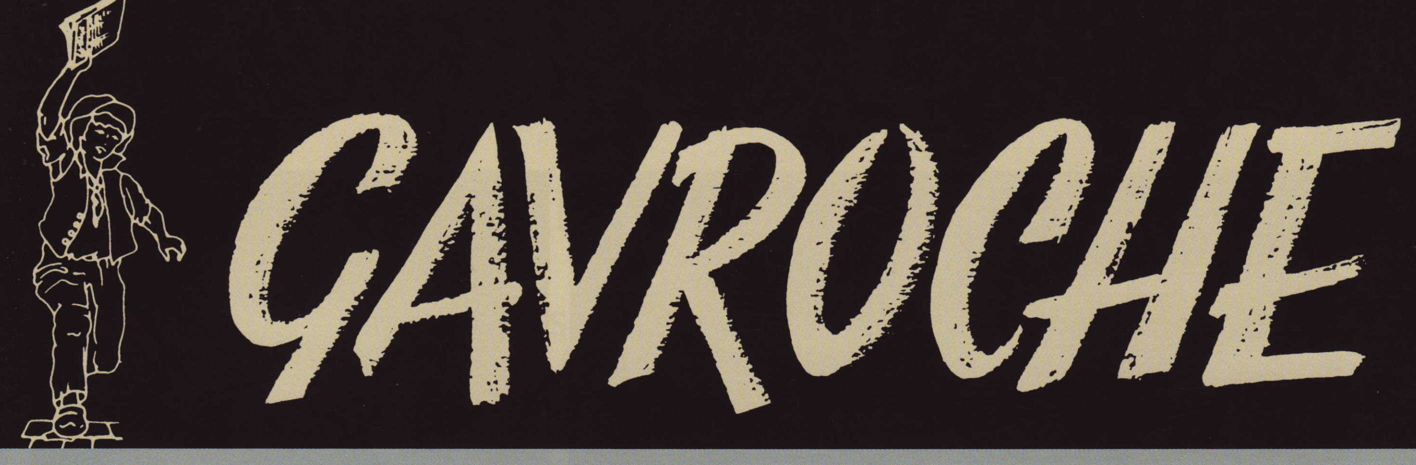



LE NUMÉRO : 9 € / TRIMESTRIEL N° 161 – 29e ANNÉE – JANVIER-MARS 2010 **REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE**

*« Carlos à Paris » par Léal De Camara*
*L'Assiette au Beurre, 25/11/1905.*



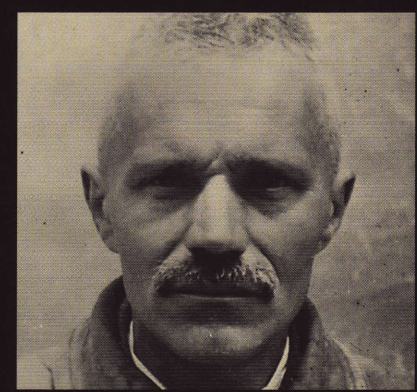
## Jaroslav Hašek

Écrivain tchèque subversif




## Le Cercle social

Un club pré-socialiste en 1789



## Nicolas Lazarevitch

et la répression des révolutionnaires en URSS

# L'obésité péjorative dans la caricature







*Le président du Conseil et le préfet de police traversent en barque le lac de la place de Rome devant la gare Saint-Lazare à Paris.*
*Photo ci-contre : la rue Saint-Dominique.* L'Illustration *du 5 février 1910.*

# Janvier 1910 : Paris inondé

Reverra-t-on un jour dans les rues d'un Paris transformé en Venise, le président de la République et son Premier ministre circuler en barque pour mieux évaluer la catastrophe ?

C'est ce que montrait la presse de janvier-février 1910 pour assurer ses lecteurs que les autorités suivaient de près l'évolution de la crue du siècle que Paris avait déjà connue en 1658, 1740 et 1802. Mais, rappelle un journaliste, *« il n'y avait alors pas de Métropolitain noyé, pas de lignes de chemin de fer submergées, pas d'électricité, de gaz ou de téléphone coupés »*. Et note le journal, c'est précisément en raison des travaux de construction de la ligne de métro nord-sud que le fleuve en crue a pu profiter d'une brèche pour se déverser dans le « tube » du métro pour y circuler librement et rejaillir place du Havre comme d'un puits artésien, inondant les abords de la gare Saint-Lazare.

La crue a atteint son maximum le 28 janvier à midi avec une hauteur de 7,56 m au-dessus du niveau normal. Devant l'ampleur du désastre, la presse a noté l'action de milliers de sauveteurs volontaires aux côtés des secours officiels.



**En dernière page**, un dessin de Jossot dans *L'Assiette au beurre* n° 296 du 1/12/1906 comme clin d'œil à la publication dans la presse, début décembre dernier, d'une enquête d'Arnaud Régnier-Lollier, démographe à l'Institut national d'études démographiques, démontrant qu'aujourd'hui comme hier, les femmes assument l'essentiel des tâches domestiques. Une naissance vient encore accentuer ce déséquilibre dans la répartition des tâches.



# Nouvelle adresse

**Attention, *Gavroche* a changé d'adresse !**
**Merci d'envoyer désormais votre courrier à :**
**Scoop Presse – Gavroche,**
**52 avenue de Flandre, 75019 Paris**

# Errata

**L'article sur l'absinthe paru dans le n° 159 a été largement inspiré des ouvrages de Marie-Claude Delahaye, spécialiste du sujet. Notamment de *L'Absinthe Art et Histoire*, éd. Trame Way, 1990, de *L'Absinthe – son histoire* et de *L'Absinthe, muse des poètes*, respectivement édités par le Musée de l'absinthe à Auvers-sur-Oise en 2000 et 2001.**

**L'article d'André Prudhommeaux publié dans notre dernier numéro (*Gavroche*, n° 160) a d'abord paru dans la revue *Témoins* (n° 2, été 1953).**
**Le livre d'Alfred Rosmer, *Moscou sous Lénine* a été réédité par les éditions Les Bons Caractères (6, rue Florian 93500 Pantin. Tél. : 01 48 10 05 55. Fax : 01 48 10 38 89. Courriel : les.bons.caracteres@wanadoo.fr).**
**Signalons enfin que l'ensemble des numéros de *Témoins* a été mis en ligne, avec nombre d'autres périodiques rares et passionnants, sur l'excellent site La Presse anarchiste : http://www.la-presse-anarchiste.net/spip/**

# SOMMAIRE N° 161



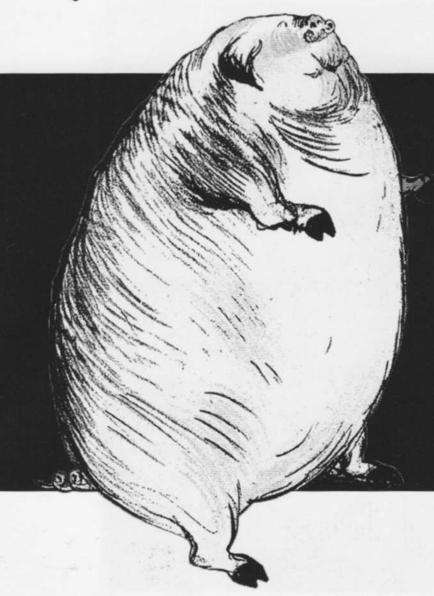

GAVROCHE

Revue trimestrielle d'histoire populaire, numéro 161, 1er trimestre 2010.
52, avenue de Flandre 75019 Paris. Tél. : 01 42 76 94 11. Courriel : revue@gavroche.info
Site Internet : http://www.gavroche.info Directrice de publication : Sophie VIRLOUVET.
Collaborations pour ce numéro : Y. BLAVIER, J.L. DEBRY, G. DOIZY, H. FABRE, J.J. GANDINI, C. JACQUIER, C. PATILLON, J. TRÉMINTIN, P.H. ZAIDMAN.
Commission paritaire : 0712K81974. I.S.S.N. : 02-42-9705



Distribution en librairie : DIF'POP', 21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris. Tél. : 01 40 24 21 31.
Publication, secrétariat de rédaction: Scoop Presse, 52, avenue de Flandre, 75019 Paris. Mise en page : Laurent Assuid.
Impression : Expressions II - 75020 Paris.



# À bas les gros, à bas les porcs ! L'obésité péjorative dans la caricature politique au XIXe siècle

**Dans le dessin satirique du XIXe siècle, le motif du « gros » s'impose peu à peu en tant que représentation dévalorisante du pouvoir, utilisé pour dénoncer la monopolisation des richesses.**

Tout au long du XIXe siècle, à côté des études savantes sur l'obésité[1] s'élabore une rhétorique du « gros » dépréciative, en opposition au « petit » ou au « faible », c'est-à-dire à celui dont le caricaturiste se veut le défenseur des intérêts. La figure du gros, qui s'inscrit certes dans une tradition ancienne, devient prédominante autour de 1900 pour dénoncer le pouvoir économique ou politique, sous le pinceau de dessinateurs républicains radicaux ou d'extrême gauche mais également – on le sait moins – d'extrême droite. Cette rhétorique s'élabore en parallèle du procédé qui animalise ses cibles en porc et qui vise inlassablement à dénoncer, au travers de l'animal, l'engraissage et l'accaparement.

La métaphore de l'obèse prend le contre-pied de l'image de l'homme idéal de la fin du XIXe siècle et s'inverse de nos jours comme nous allons le voir. Rappelons que ce stéréotype prend corps dans une période marquée par la faible alimentation chronique des classes populaires (urbaines et rurales), et l'émergence d'une « gastronomie bourgeoise » qui voit après 1800 se multiplier dans les quartiers riches des principales villes du pays, restaurants, traiteurs et magasins de comestibles[2]. Toute une sociabilité s'instaure autour des « dîners » privés ou publics réunissant des cercles de notables plus ou moins bedonnants, largement décrits par la littérature d'alors[3]. Dans une société inégalitaire par nature, où la nourriture représente une marchandise comme une autre, l'acte de manger reflète tout particulièrement l'âpreté des rapports sociaux, que la culture littéraire ou visuelle intègre dans une visée parfois dévalorisante, comme c'est le cas dans la caricature.

## Une tradition ancienne

Cette rhétorique du gros que l'on dégraisse à l'occasion existe déjà dans la gravure de la Révolution française, notamment en direction du clergé que le pressoir national ne laisse pas en paix. Le noble, sommet de la pyramide sociale, demeure, lui, efflanqué. L'embonpoint représente certes l'accaparement, mais plus restrictivement celui de l'Église catholique. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'image satirique stigmatise parfois le « gros », qu'il soit animalisé ou non en porc. La caricature entre 1830 et 1835 est à ce titre éclairante. Si Louis-Philippe, sous le pinceau des républicains, arbore une silhouette plutôt svelte dans les débuts de son règne, très vite dans le dessin de presse, il gagne en épaisseur suivant sans doute en cela une évolution physiologique naturelle comme le montrent certains portraits. Mais la caricature exagère cet aspect. L'embonpoint se fait métaphorique. On se souvient par exemple du dessin qui valut en 1832 à Daumier six mois d'emprisonnement, où il figurait le *« roi des barricades »* en Gargantua ventripotent. Un Gargantua vautré sur son trône, dévorant avec appétit des sacs d'or. Si la silhouette du monarque ●●●

1. Martinie Jacques, *Notes sur l'histoire de l'obésité*, Thèse pour le doctorat en médecine, Puf, 1934, 158 p. et notamment le chapitre « Obésité au cours du XIXe siècle », pp. 45-79.

2. Yves Pélicier, « Le gros, cet inconnu », *in Vapeurs* n° 3, colloque sur le corps de l'obèse avec des images d'Albert Dürer, Éd. Pfizer, 1977, pp. 17-18.

3. Olivier Christin, « L'embonpoint du bourgeois gourmand dans la littérature française du XIXe siècle », *in Trop gros ? L'obésité et ses représentations*, Julia Csergo dir., *Autrement* n° 254, avril 2009, pp. 62-74.




*Fig. 14, Dessin de Louis Malteste (1862-1928), « Le patron »,* L'Assiette au Beurre *n° 295, 24/11/1906 (« Les classes dirigeantes »).*

●●● gagne en épaisseur de manière assez vertigineuse dans la caricature à partir de 1834 (Fig. 1), c'est également parfois en rapport avec quelque animal comme l'éléphant, la vache, mais également le porc. *Le Charivari* met en scène un « porc à l'engrais[4] » (Fig. 2). Louis-Philippe porcisé, vautré sur un luxueux coussin se gave de billets et de pièces d'or. Le mouvement républicain reproche au *« roi citoyen »* d'avoir tourné le dos aux aspirations démocratiques et sociales suscitées par les Trois Glorieuses. L'accaparement de fortunes immenses via les fameuses listes civiles discrédite le monarque ainsi dénoncé dans sa goinfrerie financière. Pour autant, si l'obésité permet de flétrir Louis Philippe et même l'allégorie masculine du journal *Le Constitutionnel*, bête noire des républicains, le procédé n'intéresse pas encore le dessinateur hostile à la République, qui s'exprime dans *La Charge* en 1832 et 1833. L'allégorie ne s'y montre jamais adipeuse, mais dénigrée par d'autres procédés : le vieillissement prématuré associé à des signes manifestes de pauvreté sociale, donc morale (usure des vêtements, saleté), avec comme caractère principal de sa physionomie la maigreur. L'embonpoint signe en fait avant tout l'homme de pouvoir, le parvenu, l'enrichi, tandis que l'allégorie républicaine, qui ne symbolise qu'une idée, une perspective, est présentée par ses adversaires sous l'apparence d'un être chétif et dépérissant. Dans les années qui suivent, le dessinateur Grandville (mais d'autres également) montrera le banquier sous les traits d'un homme bedonnant. La graisse traduit bien la fortune des parvenus et le pouvoir des édiles en place.

L'accusation d'enrichissement au détriment du peuple touche également Napoléon III lors de sa chute. Plusieurs feuilles volantes, mais également des monnaies satiriques et des médailles (Fig. 3) montrent le souverain (mais aussi Eugénie) affublé d'une bonne bedaine, voire figuré sous l'apparence d'un porc (ou d'une truie) une fois de plus *« à l'engrais »*. Dans « Triomphe de la Restauration[5] », les porcs anthropomorphisés sortent d'une soue dans laquelle on peut voir des sacs d'or en évidence. L'engraissage traduit en quelque sorte la privatisation éhontée et despotique des finances publiques.

## Des porcs qui engraissent

Le cochon a une réputation de goinfrerie. C'est un être omnivore qui dévore toute nourriture sans distinction, animaux vivants ou morts, sa propre progéniture comme le rappelle Buffon, voire les enfants humains[6] et même les excréments. L'homme met d'ailleurs l'animal « à l'engrais », c'est-à-dire qu'il le fait grossir artificiellement en activant sa prise de poids. Le cochon peut atteindre une taille et un poids extraordinaires, transformant son corps en un amas de graisse informe et vulgaire.

La caricature politique explore cette « goinfrerie » et cet « engraissement » qu'elle attribue à ses cibles par l'intermédiaire de l'animalisation porcine. L'idée consiste à associer au corps adi-




*Fig. 1,* La Caricature *n° 193, 17/7/1834.*

4. Anonyme, « Cochon à l'engrais », *Le Charivari*, 5/3/1834.

5. Dessin d'Edmond Guillaume, « Triomphe de la Restauration », 1870.

6. Des procès ont été intentés à des cochons ayant dévoré des enfants au Moyen-Âge. Voir Cerstin-Billet Frédérique, *La Passion des cochons*, Paris, Flammarion, 2002, p. 50-51.

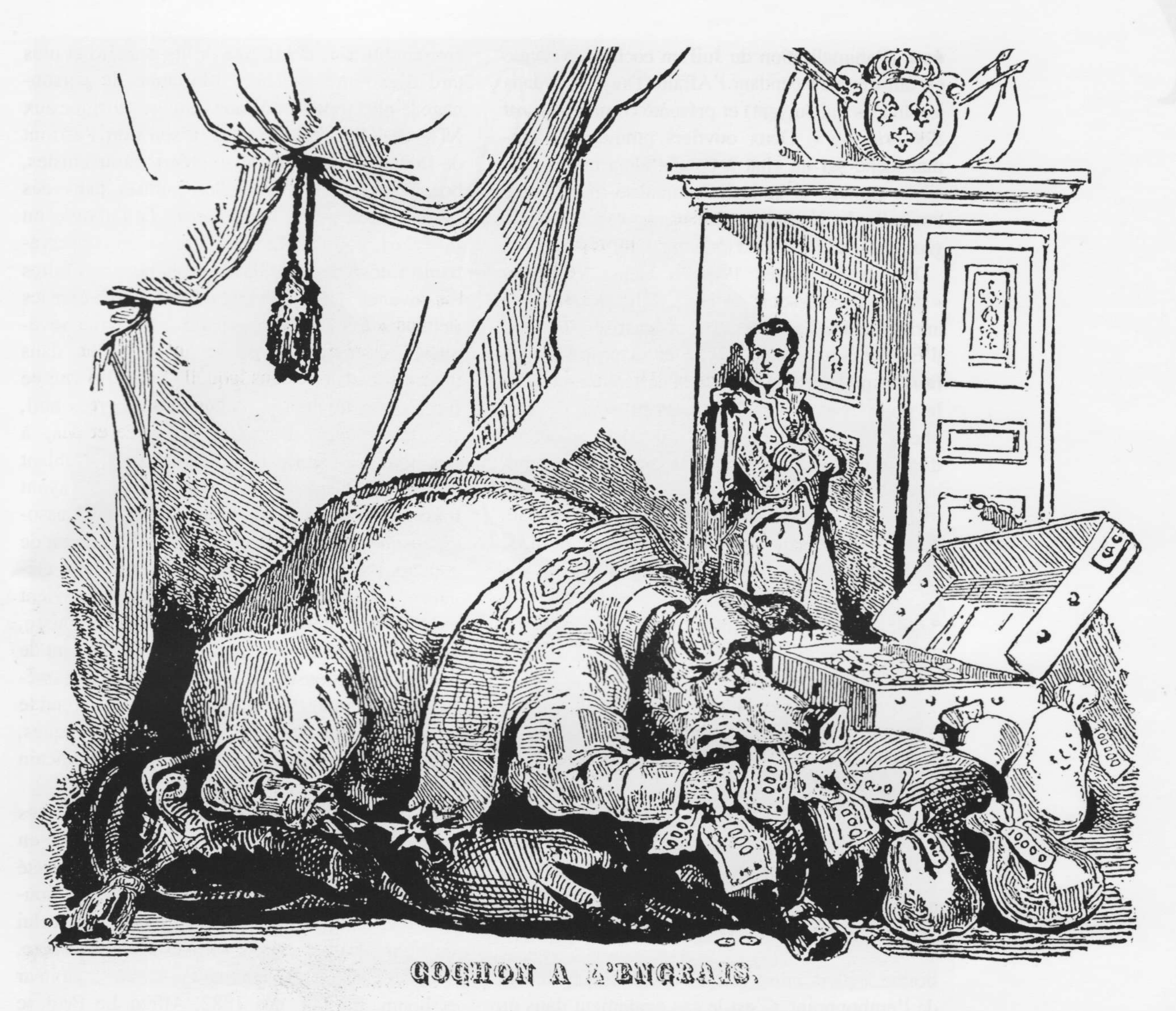



*Fig. 2, « Cochon à l'engrais »,* Le Charivari, *5/3/1834.*

peux de l'animal une fonction parasitaire. Son engraissage se réalise toujours au détriment d'un tiers, individu ou collectivité.

Dans *Le Titi* républicain radical, en 1879, deux porcs à table (en fait un représentant de la droite antirépublicaine et un curé) ripaillent *« à la santé du peuple*[7] », servis par un âne, la victime, dont le corps est peint aux trois couleurs de la cocarde et la tête coiffée d'un bonnet de sans-culotte (symbole de la République). De toute évidence, le dessinateur choisit de souligner la dichotomie entre le profiteur et le « profité ». Déjà Luther, décrivant une caricature de Lucas Cranach contre la papauté dénonçait *« tous les porcs bien engraissés du troupeau d'Épicure, qui n'ont d'autre soin que de boire, manger et jouir de voluptés de tout genre*[8] ».

À l'opposé du *Titi*, on retrouve le même procédé dans la très antirépublicaine *Comédie politique* de Lyon. Un porc obèse en train de se repaître dans sa mangeoire-budget représente *« l'opportunisme*[9] » comme indiqué en légende, qui fait face à *« l'intransigeance »* (c'est-à-dire la droite), elle-même figurée sous l'apparence d'une panthère famélique (Fig. 4). Dans cette charge, le porc est doté d'un œil globuleux et proéminent. Il s'agit de toute évidence d'une attaque contre Gambetta, champion des républicains et qui deviendra quelques mois plus tard président du Conseil. Un accident en 1849 avait provoqué la perte de son œil droit. La droite antirépublicaine multiplie alors les saillies contre l'opportunisme au pouvoir accusé de dilapider l'argent du contribuable et de ruiner le pays. Le corps du porc représente l'État miné par une politique dispendieuse au détriment de la nation (la caricature républicaine de gauche critique également l'opportunisme au pouvoir, mais pour montrer sa déception par rapport aux engagements non tenus).

*La République anti-cléricale*, journal dirigé par Léo Taxil, figure de la même manière l'accaparement du budget du culte par l'Église catholique dans son numéro du 17 décembre 1884 : un membre de la race porcine dévore le contenu d'une mangeoire sur laquelle on peut lire *« budget du culte »*.

À l'extrême gauche, *Le Père peinard* anarchisant s'en prend à Rothschild, animalisé en porc ●●●

7. Dessin de F. Pasquin, « À la santé du peuple ! », *Le Titi*, 19/4/1879.

8. Cité par Champfleury, *op. cit.*, p. 62.

9. Dessin de Zede, « Intransigeance et opportunisme », *La Comédie politique* (Lyon), 20/3/1881.

●●● (l'animalisation du Juif en cochon se révèle en fait très rare pendant l'Affaire Dreyfus et dans les années qui suivent) et présenté comme *« le roi des grinches »*. Deux ouvriers promènent l'animal juché sur un char à bœufs, alors qu'un troisième protège le banquier animalisé muni d'une ombrelle. La légende se fait manichéenne : *« Quel gros cochon ! Il est gras de notre maigreur*[10] *»*.

On retrouve après 1900 la même figure du « gros » curé associé au porc, dans la caricature anticléricale. La caricature stigmatise l'homme d'Église pour son inactivité et sa propension à faire bombance. Le curé de la caricature, comme le porc, fait du gras. Son corps peut devenir obèse, à l'opposé de l'image d'un Jésus ou encore d'un jésuite ascétiques. L'analogie formelle fonctionne à plein entre la cible et l'animal, du fait de l'embonpoint. C'est le cas également dans un numéro emblématique de *L'Assiette au Beurre* où le roi du Portugal, Charles 1er (1863-1908), qui vient à Paris pour une visite officielle, pas vraiment obèse dans la réalité, est représenté dans un des 16 dessins de la série en immense porc bipède[11] (fig. 5 A en couverture de ce numéro, B et C). L'animal, si volumineux, semble avoir atteint son amplitude maximum et ne plus pouvoir se mouvoir. L'engraissage porte en lui une forme d'impuissance, de paralysie.




*Fig. 3, Médaille satirique, vers 1870 :* « Voilà tout ce qu'il reste du plus grand des empereurs ».

Comme on le voit, tous les bords politiques fustigent leur « porc ». Ainsi perçoit-on bien comment l'imaginaire s'empare du corps de manière métaphorique (par le biais de l'animalisation ou d'un changement de proportion) pour révéler une certaine position sociale dénoncée comme oppressante et immorale.

## De l'animalisation en porc à la rhétorique du « gros » à la fin du XIXe siècle

Le stéréotype avilissant de l'animalisation en « gros » porc, récurrent après 1870, donne naissance dans le milieu des années 1880 à une rhétorique du « gros » tout court. Dans la caricature antirépublicaine d'extrême droite d'abord et plus tard d'extrême gauche[12], Marianne, le personnage le plus représenté dans l'image satirique aux XIXe et XXe siècles[13], subit à son tour l'affront de l'obésité. Pour les dessinateurs monarchistes, bonapartistes ou antisémites publiés dans des journaux comme *La Jeune Garde*, *Le Triboulet* ou *Le Pilori*, voire *Le Charivari* passé au conservatisme autour de 1900, la République aux affaires est devenue obèse et repue à force de dévorer les richesses de l'État, d'accaparer les maigres revenus du contribuable, de se compromettre dans divers scandales financiers. Le point de vue se fait alors nettement populiste. Un peu plus tard, les dessinateurs d'extrême gauche viseront à leur tour l'allégorie républicaine en l'affublant de formes excessives, car embourgeoisée, ayant tourné le dos à l'idéal social qui lui était associé jusque-là. Chez ses opposants de droite ou de gauche, l'allégorie républicaine perd de son élégance, de sa jeunesse, de sa finesse. Elle devient carrément stéatopyge, immense boule de graisse, mégère vieillie et souvent alcoolique, écrasant de son poids immense le pauvre contribuable famélique. Cette image de Marianne adipeuse prend le contre-pied des allégories jeunes et dynamiques, stéréotypes héroïsés du mouvement républicain radical ou opportuniste (Fig. 6 et 7).

Dès le milieu des années 1890, avec les progrès du mouvement socialiste, la caricature restitue en partie le point de vue qui consiste à voir la société divisée en classes sociales antagonistes. De nouveaux stéréotypes apparaissent, notamment celui du bourgeois (aux traits sémites ou non) obèse, symbole du capitalisme parasitaire, exploiteur et honni. En fait, dès 1882, Alfred Le Petit se complaît déjà à représenter le « capital » sous la forme d'un individu obèse, dont le tronc a été remplacé par un gros sac d'or sur lequel on peut lire le mot *« Capital »*. Tenant sous un bras une belle miche de pain, il montre à une femme misérable




*Fig. 4,* La Comédie politique *(Lyon), 20/3/1881.*

10. Anonyme, « À Rothschild, le roi des grinches », *Le Père peinard*, 25/10/1891.

11. Dessin de Léal de Camara, *L'Assiette au Beurre*, 25/11/1905.

12. Contrairement à ce qu'indique Laurent Martin dans sa contribution intitulée « Le gros comme métaphore du bourgeois dans la presse de gauche au XIXe et au XXe siècles » (*Trop gros ? L'obésité et ses représentations*, Julia Csergo dir., *Autrement* n° 254, avril 2009, pp. 213-228), la gauche n'a pas le monopole du « gros ». L'extrême droite recourt abondamment à la métaphore adipeuse pour stigmatiser ses cibles républicaines ou juives (et donc bourgeoises).

13. Guillaume Doizy, *Marianne dans tous ses états, La République en caricature de Daumier à Plantu*, Éd. Alternatives, 2008.

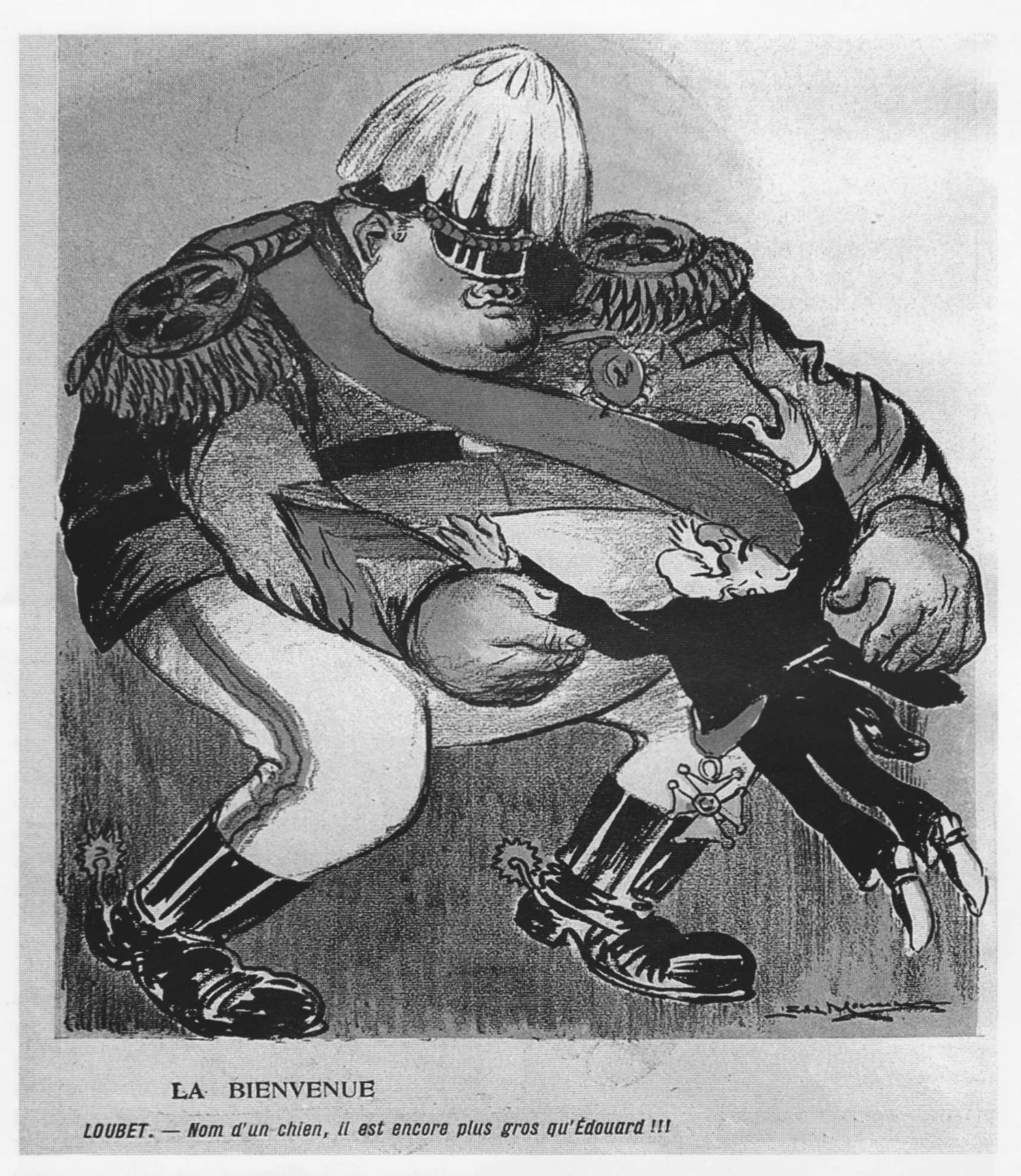



*Fig. 5 B, Dessin de Léal de Camara,* L'Assiette au Beurre, *25/11/1905.*

l'image d'une sainte en lui disant : *« Agenouille-toi, ou crève de faim*[14] *! »*. Il s'agit de stigmatiser le patronat de Montceau-les-Mines, particulièrement réactionnaire et qui s'est illustré depuis 1879 par une attitude autoritaire et répressive à l'égard de mineurs. En 1882, des anarchistes répondant au nom de « Bande noire » mènent dans les environs diverses actions, notamment à l'encontre de symboles religieux. De violentes manifestations de mineurs (utilisation de dynamite) ont lieu également au mois d'août. Le dessinateur choisit donc de traduire ce *« Capital »* accaparateur et répressif au travers de cet abdomen proéminent et métamorphosé en sac d'or (Fig. 8).

En 1890, Gilbert-Martin, dans l'hebdomadaire républicain radical *Don Quichotte*, pour commenter le 1er mai qui vient de se dérouler, choisit deux chiens de race et de physionomie très différentes pour figurer le Capital et le Travail, le premier ayant toutes les qualités d'un gros molosse (à chapeau haut de forme, cigare et monocle, déjà !), tandis que le second, coiffé d'une casquette, n'a que la peau sur les os. La race du canidé intervient autant que sa morphologie générale pour « situer » la frontière sociale entre les deux entités antagonistes.

Le stéréotype du gros bourgeois, traduction d'une vision de classe de la société, se confirme nettement à l'antisémite *Libre parole illustrée* ou au *Chambard socialiste* dans les années 1890, et après 1900 chez des dessinateurs anarchisants, socialisants ou proches de la CGT comme Kupka, Roubille, Grandjouan, Clément, Galantara, Louis Malteste, Konrad Wagner, etc. (Fig. 9 et 10). L'image de ces capitalistes, patrons ou rentiers aux corps enflés (comme leur fortune et leur pouvoir) confine parfois au monstrueux, notamment dans certains dessins de *L'Assiette* ●●●

14. Dessin d'Alfred Le Petit, « À Montceau-les-Mines », *Le Grelot* n° 603, 29/10/1882.

••• *au Beurre*. Le cou se rétrécit, les mains se boudinent ainsi que les visages. L'abdomen transformé en sac d'or chez Alfred Le Petit, comme on l'a vu, devient un coffre-fort sous le pinceau de Grandjouan qui dessine un trou de serrure discret en lieu et place du nombril. Les artistes révolutionnaires poussent loin cette rhétorique du gros, en mettant en scène la vengeance sociale. Ainsi dans « La Paix » l'italien Galantara représente-t-il un gros capitaliste mort, allongé sur le dos, un glaive planté dans son immense abdomen dont la plaie laisse échapper… des pièces d'or. Pour le dessinateur, *« C'est seulement quand on aura tué cette bête-là que s'élèvera, vers l'horizon, la vraie paix sociale »* (Fig. 11). Un véritable appel à l'insurrection comme on le voit, qui joue sur la désacralisation du corps des riches, renvoyant au pressoir révolutionnaire de 1789. Le corps-coffre, le ventre-argent qui ont été remplis doivent être ouverts, comme on saigne un cochon, pour régénérer le corps social. Un certain nombre de dessins présentent d'ailleurs leurs cibles animalisées en porc comme des pièces de charcuterie faisant l'objet d'une forte convoitise et pouvant être consommées et à leur tour digérées.

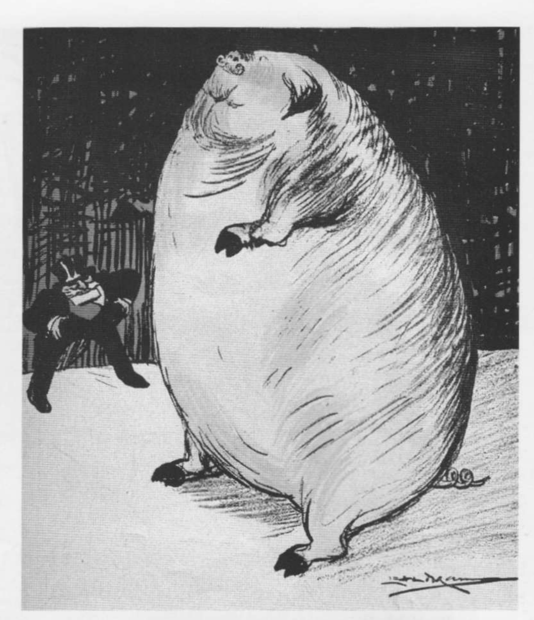


*Fig. 5 C, Dessin de Léal de Camara,* L'Assiette au Beurre, *25/11/1905.*

## LE « GROS » CONTRE LE MAIGRE

Ce procédé qui consiste à dilater le ventre, voire l'intégralité de son adversaire pour en montrer la puissance nuisible et surtout parasitaire n'est pas dissociable de son antithèse, la figuration du « petit ». Ainsi en est-il dans le dessin d'Alfred Le Petit « À Montceau-les-Mines » comme on l'a vu, qui oppose le gros « capital » à une femme et ses enfants décharnés. La caricature joue parfois sur les différences de taille des personnages, comme dans l'iconographie médiévale, pour exprimer leur rapport d'inégalité dans la hiérarchie morale ou sociale. Mais face au « gros », le petit se fait avant tout maigre. À côté du molosse figurant le Capital chez Gilbert-Martin, le Travail prend la forme d'un chien certes agressif, mais particulièrement efflanqué. De très nombreuses images satiriques opèrent ce jeu d'opposition, qui devient parfois totalement paroxysmique comme dans une carte postale publiée par la revue anticléricale *Les Corbeaux* vers 1906 et intitulée « La belle bedaine » (Fig. 12). Un curé portant son ventre immensément étiré vers l'avant dans une brouette (un procédé déjà usité contre Luther et au XVII^e^ siècle pour flétrir l'Espagnol Galas[15], traduisant déjà les excès de table) fait face à une famille ouvrière étique (un travailleur

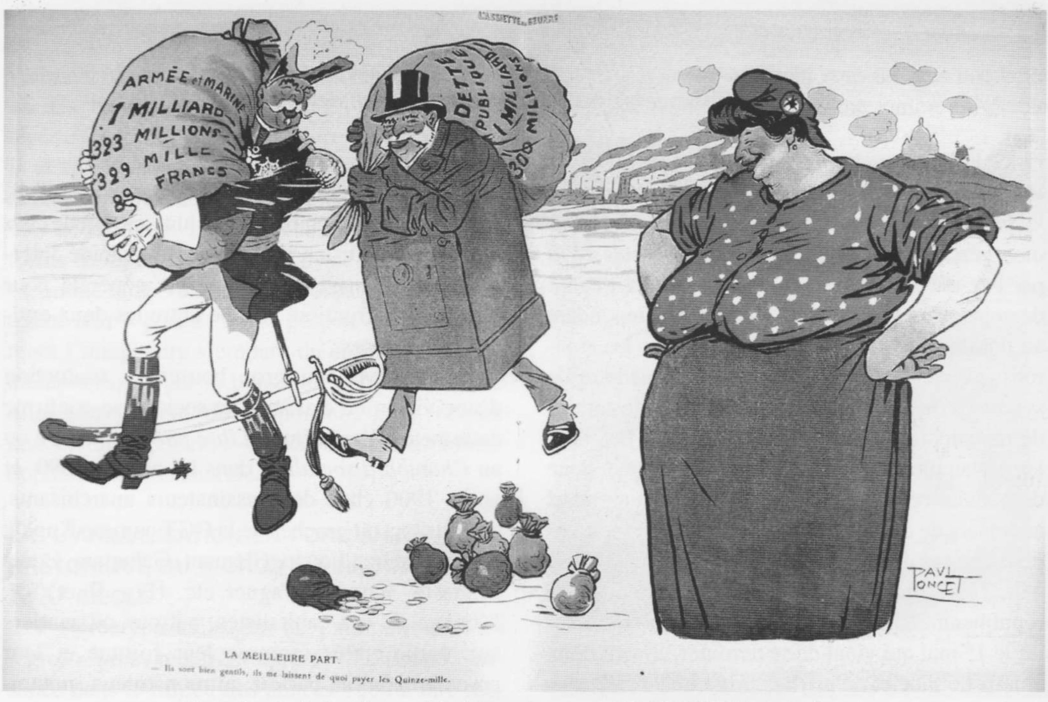



*Fig. 6, Dessin de Paul Poncet,* L'Assiette au Beurre *n° 455, 18/12/1909 (« Le budget »).*




Fig. 7, Dessin d'Albert René, « Le Bloc ! », Le Charivari, 27/11/1902.




Fig. 8, Dessin d'Alfred Le Petit (1841-1909), « À Montceau-les-Mines », Le Grelot n° 603, 29/10/1882.

tenant dans ses bras deux enfants). D'après la légende, le *« bedon »* surdimensionné a pour origine l'inaction du religieux, mais également la bonne retraite accordée par les républicains au clergé dans le cadre de la séparation de l'Église et de l'État... Paresse et accumulation de bien expliquent la proéminence du ventre, symbole manifeste de détestation, d'autant plus qu'il sera accolé à son antithèse amaigrie.

De nombreux dessins après 1900 (tous bords politiques confondus) opposent à la grosse Marianne, au *« budget »* obèse ou au bourgeois ventripotent un contribuable émacié ou un travailleur famélique. Le peuple, l'ouvrier, le miséreux adoptent des silhouettes filiformes, exhalent la fragilité. La maigreur laisse parfois entrevoir le squelette de ces « petits », de ces opprimés. Le modeste se nourrit peu, voire pas du tout, tandis que le riche (gros patron ou capitaliste, allégorie repue, moine ou curé ventripotents) fait bombance sans limite. L'embonpoint exprime la bonne santé, et l'accumulation de graisse traduit l'accumulation de richesses.

A contrario, l'amincissement brutal permet de mettre en image une soudaine régression sociale. Ainsi, en « une » de la revue *Les Corbeaux*, le moinillon (que le lecteur a plus l'habitude de voir dépeint bien en chair) n'est plus ventripotent mais au contraire décharné, subissant de plein fouet les effets ravageurs de la loi de séparation de l'Église et de l'État. Avec la suppression du budget du culte, les religieux ont en effet beaucoup perdu. La caricature, en plus de leur maigreur, les présente comme devant dorénavant mendier pour assurer leur survie !

## Le gros et le porc, des contretypes du beau masculin idéal

Rappelons avec Pierre Birnbaum que *« ce n'est qu'à la fin du XIXe siècle que l'opposition*




Fig. 9, Dessin de Konrad Wagner, L'Assiette au Beurre n° 307, 16/2/1907 (« Les jeux »).

*gros/petit envahit le discours politique et apparaît par exemple dans les déclarations électorales*[16] *»*. La caricature exprime ses haines en élaborant une rhétorique agressive contre les corps[17], rhétorique que l'on retrouve également dans la caricature soviétique, par exemple, après la révolution russe. Mais elle traduit les inégalités sociales en jouant sur l'adiposité plus ou moins prononcée des individus, plutôt que sur leurs différences de taille. Le procédé qui consiste à faire grandir un individu au détriment d'un autre fonctionne en effet le plus souvent de manière positive. Le « grand » se distingue en cela du « gros ». Marianne ou Populo (le symbole de la classe ouvrière au XIXe siècle) ont fréquemment quelques têtes de plus que leurs ●●●

15. Laurent Baridon, Martial Guédron, *L'Art et l'histoire de la caricature*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2006, p. 32 et 58.

16. Pierre Birnbaum, *Le Peuple et les gros. Histoire d'un mythe*, Paris, Grasset, 1979, p. 14.

17. Bertrand Tillier, *La Républicature. La caricature politique en France, 1870-1914*, Paris, CNRS, 1997.



Fig. 10, Dessin de Galantara (1865-1937), « Le capitalisme », L'Assiette au Beurre n° 325, 22/6/1907 (« La Paix à La Haye »). ▶

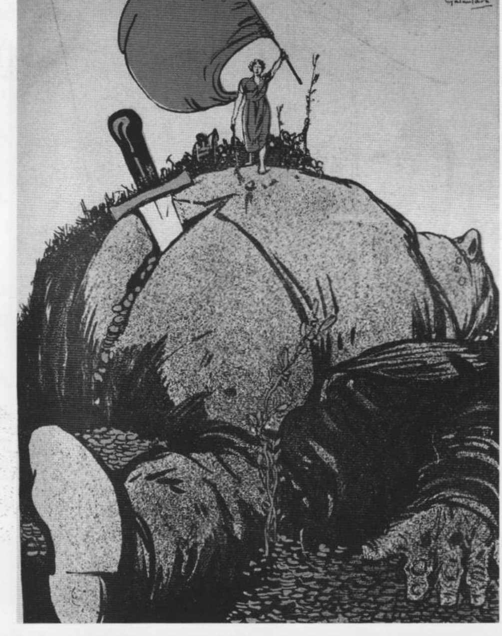


Fig. 11, Dessin de Galantara (1865-1937), « La bête », L'Assiette au Beurre n° 325, 22/6/1907 (La Paix à La Haye). ▶




Fig. 12, « Une belle bedaine », Les Corbeaux n° 64, 17/6/1906. ▶

●●● adversaires réactionnaires dans l'imagerie républicaine ou socialisante. Ils se métamorphosent même parfois en géants qui dominent de toute leur hauteur des nains impuissants. L'action qui consiste à faire grandir ne permet donc pas de traduire la haine contre les « gros », contre les puissants et les riches, qui s'exprime au XIXe siècle. Le « grand » seul ne comporte que rarement une valeur péjorative. Par contre, associée à l'obésification, la géantisation mettra en scène l'immense capacité de nuisance et de destruction du capitalisme par exemple, comme chez Galantara ou Kupka dans *L'Assiette au Beurre*. Le dessinateur positionnera de surcroît le capitaliste dans la partie haute de l'image pour figurer son ignoble domination sur les travailleurs.

Le stéréotype du gras dans sa version anthropomorphe ou animale prend en fait le contrepied de l'idéal masculin largement répandu au XIXe siècle. Le grand Art, à quelques exceptions près jusqu'à 1914 (le réalisme et les avant-gardes), demeure encore pétri de l'idéal de beauté grecque[18]. À travers le corps normatif et sous contrôle[19], la bourgeoisie impose une image de l'homme viril, évocatrice de force, d'harmonie et de maîtrise de soi.

La droite nationaliste n'aspire pas seule à ces corps sculptés. Après la défaite de 1870-1871, les républicains se reconnaissent eux aussi dans cet homme courageux et fort, capable d'apporter la revanche contre la Prusse. N'oublions pas que la presse humoristique de la Belle Époque, et notamment *Le Rire* par exemple, n'hésite pas à se moquer de l'embonpoint du promeneur, du père de famille ou encore de la femme d'âge mûr stéatopyge s'essayant, dans des tenues vestimentaires alors très nouvelles, à des loisirs balnéaires. L'obésité comme élément de disgrâce physiologique fait l'objet de moqueries au même titre que la candeur, les belles-mères, l'homosexualité, l'alcoolisme, l'amour, etc.

Ainsi, en affublant ses cibles de ventres proéminents ou de chairs excessives, la caricature dénie aux élites politiques et économiques leur capacité à correspondre à cet idéal d'homme largement répandu. L'opportuniste, le bourgeois, le patron ou le moine devenus gros et gras sortent de cette communauté idéale, deviennent des marginaux, des monstres, des parasites. La caricature leur oppose souvent Populo, notamment depuis Daumier, symbole de la classe ouvrière ou du peuple, un homme jeune et musclé, fleurant la bonne santé et ne manquant pas de courage ni d'aplomb (Fig. 13 et 14).

Cette différence entre le stéréotype du « gras » et du « grand », cette réaction au cliché de l'homme viril si répandu au XIXe siècle, expliquent sans doute le succès de la métaphore du porc engraissé et son caractère négatif dans les représentations mentales en association avec

18. Georges L. Mosse, *L'image de l'homme - L'invention de la virilité moderne*, Pocket, Éd. Abbeville, Paris, 1996.
19. Christine Detrez, *La Construction sociale du corps*, Paris, Seuil - Point Essais, 2002, p. 111.




*Fig. 13, Dessin de Daumier (1808-1879), « Ne vous y frottez pas ! »,* La Caricature *(1830), 3/1834.*

l'idée d'inactivité, d'accaparement, voire de paralysie. Le « gros » porc ou le gros tout court sont devenus des synonymes de domination immorale, de monopolisation, d'exploitation du bon peuple. Cette rhétorique peut tout aussi bien servir la droite ou l'extrême droite (contre Marianne et les faux amis des ouvriers) que l'extrême gauche socialiste, anarchiste ou syndicaliste révolutionnaire, particulièrement dynamique après 1900. Mais cette « communauté » rhétorique qui s'appuie sur une sorte d'universel culturel n'empêche pas les idéologies de s'opposer diamétralement. Chacun adopte une manière propre de flétrir son « gros ».

La dichotomie gros/maigre évocatrice de la fracture riche/pauvre perdure dans la caricature pendant la Première Guerre mondiale contre l'ennemi allemand (les *gretchen* notamment) puis dans l'entre-deux-guerres, voire sous Vichy contre la République et ses représentants. Mais elle n'est pas immuable. Aujourd'hui, à une époque où l'accès à la nourriture s'est en apparence démocratisé, le développement de l'obésité dans les couches populaires des pays occidentaux bouscule le stéréotype classique. La « malbouffe » et ses mauvaises graisses bon marché font grossir le « petit », tandis que la société, et donc également les « gros » qui dominent culturellement, se projettent plutôt dans l'idéal que représente la minceur (et finalement toujours la beauté « grecque »). Le cliché du gros bourgeois ventripotent (qu'on affuble également d'un haut-de-forme, d'une queue-de-pie et d'un gros cigare, attributs déjà présents à la fin du XIX[e] siècle) avait plutôt tendance à disparaître dans l'imagerie satirique ces dernières années, suivant en cela le recul des idées marxistes depuis 1968. Néanmoins, le stéréotype réapparaît dans la caricature lors des crises, comme pendant la crise financière de la fin de l'année 2008. Mais ce poncif visuel doit dorénavant compter avec cette évolution sociologique importante, qui n'échappe pas à certains auteurs. Tignous, par exemple, dans *Charlie Hebdo*, s'amuse de cette inversion récente qui parasite les représentations mentales. Pour autant, le dessinateur le sait bien, le « petit » devenu obèse à force de « bouffer » économique, ne prendra jamais la place du « gros » arborant pourtant une silhouette parfaitement maigre. À moins qu'il ne finisse par dévorer les bourgeois qui le tondent…

L'idéal de minceur demeure la norme dominante et l'obésité répandue dans les classes populaires depuis quelques années obligera les dessinateurs à trouver d'autres symboles pour mettre en scène les inégalités sociales. ■

**Guillaume DOIZY**



*Portrait de Nicolas Lazarévitch.*
*Dessin de Phil Casoar.*

# Nicolas Lazarévitch et la répression contre les révolutionnaires en URSS

**Durant l'entre-deux-guerres, Nicolas Lazarévitch s'efforce de dénoncer la répression menée par l'État soviétique contre les partisans de la révolution. Son combat prend la forme de multiples actions de solidarité.**

Quand le jeune ouvrier Nicolas Ivanovitch Lazarévitch[1] – né le 17 août 1895 en Belgique dans une famille de *narodniki* exilés – traversa l'Europe pour aller combattre en faveur de la révolution, il se rendit en Russie avec un immense espoir, pour enfin sortir du cauchemar d'une guerre mondiale atroce qui avait vu la faillite du mouvement ouvrier en août 1914. De sensibilité anarchiste, il ne s'engagea pas moins dans l'Armée rouge en 1919. Au printemps 1921, il trouva un emploi d'ouvrier dans la banlieue de Moscou, mais, considérant la NEP avec méfiance, il prit ses distances avec le régime. À l'usine Dynamo de Moscou où il travaillait, il tenta de constituer un groupe ouvrier clandestin. Dans des tracts diffusés sous le manteau, il appelait les travailleurs à s'organiser par eux-mêmes, les syndicats officiels ayant abandonné la lutte de classe pour se faire les auxiliaires de l'État-Parti. Cette activité lui valut d'être arrêté par le Guépéou le 7 octobre 1924 et condamné à trois ans de détention[2]. D'abord incarcéré à la Loubianka, il fut transféré à la prison de Boutyrki, toujours à Moscou, puis au camp de Souzdal et, enfin, à la prison centrale de Vladimir. Grâce à son frère cadet, Pierre, et à son ami Pierre Pascal, la protestation s'organisa dans les milieux proches de la revue syndicaliste française *La Révolution prolétarienne* (*RP*) pour obtenir sa libération. Finalement, Lazarévitch fut expulsé d'URSS à la fin de septembre 1926.

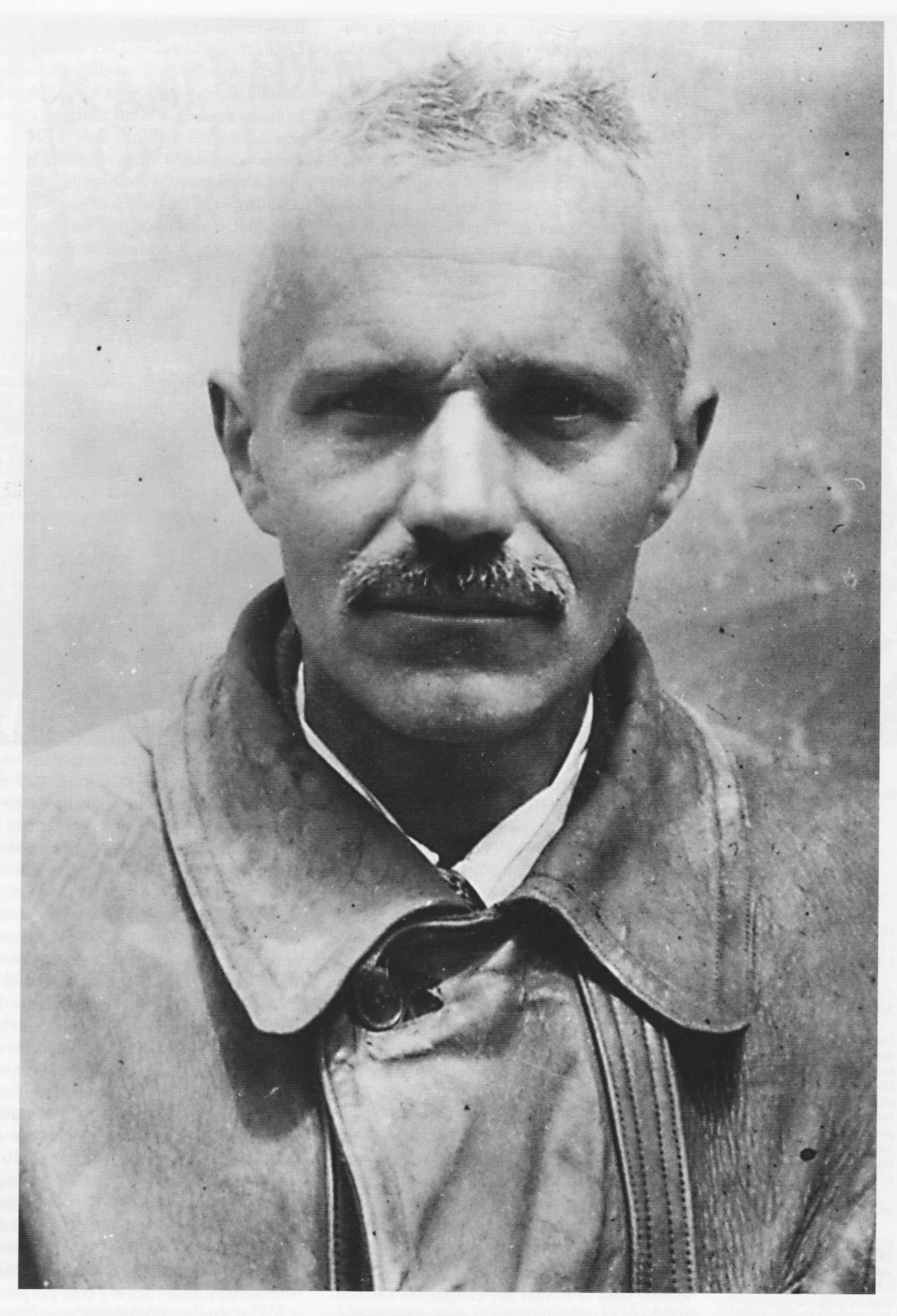
Au cours de sa vie, Lazarévitch connut encore la prison – il fut notamment interné au camp du Vernet d'Ariège en 1939-1940 –, mais ces condamnations étaient, si l'on peut dire, dans l'ordre des choses pour un militant tel que lui. D'abord sympathisant du régime soviétique, il en avait vite perçu les limites et les dangers. Ouvrier, syndicaliste clandestin et prisonnier politique, Lazarévitch avait acquis une expérience exceptionnelle de ce qu'était le pouvoir des travailleurs dans la Russie des Soviets : non pas la dictature du prolétariat des slogans fallacieux de la propagande, mais une féroce dictature sur le prolétariat lui retirant aussi bien les armes que les symboles de son émancipation.

Lazarévitch s'efforça donc sa vie durant de combattre le mythe de l'URSS socialiste en informant les ouvriers d'Europe occidentale de la condition misérable des travailleurs soviétiques et en luttant pour tirer des griffes du Guépéou les révolutionnaires persécutés en URSS. Ces prisonniers politiques n'étaient que la partie la plus visible de l'exploitation et de la répression quotidiennes subies par les classes laborieuses. C'est de ces actions de solidarité dont il va être question ici, principalement avant la Seconde Guerre mondiale. Lazarévitch se donna, d'emblée, des moyens d'action variés dans ce domaine ; participa à des comités ad hoc ; souleva des cas de répression – parmi lesquels le plus emblématique fut celui de l'anarchiste italien Francesco Ghezzi ; évoqua aussi la répression stalinienne au-delà des frontières de l'URSS.

## Les moyens d'action publics : brochures, réunions d'information

Dès 1923, Voline et un groupe d'anarchistes russes exilés avaient tenté d'alerter l'opinion en publiant la brochure *Répression de l'anarchisme en Russie soviétique*[3]. Ce volume collectif entendait donner *« une impulsion sérieuse à l'œuvre d'organisation d'une lutte du prolétariat international contre les horreurs perpétrées en Russie »*. Soulignant que *« les anarchistes sont exterminés en Russie parce qu'ils y défendent les principes mêmes de la grande révolution russe »*, il donnait sur plus de •••

1. Lire la notice qui lui est consacrée *in* Jean Maitron - Claude Pennetier (dir.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* 1914-1939, t. 33, Éditions ouvrières, 1988, p 393-395 (désormais D.B.M.O.F.).
2. Pierre Pascal, *Mon État d'âme. Mon journal de Russie* t. III (1922-1926), Lausanne, L'Âge d'Homme, 1982, p. 167.
3. *Répression de l'anarchisme en Russie soviétique*, Éditions de la Librairie sociale.



*Nicolas Lazarévitch à 35 ans.*
*Archives CIRA-Lausanne.*

●●● soixante-dix pages la biographie de plusieurs dizaines de révolutionnaires arrêtés, emprisonnés, déportés ou fusillés.

Lazarévitch, quant à lui, rédigea sa brochure *Ce que j'ai vécu en Russie* en témoignage de son expérience dans les prisons soviétiques, mais aussi comme un acte de solidarité avec ses codétenus politiques, donnant leurs noms, rappelant leurs souffrances et leurs combats communs. Même si son impact sur l'opinion ouvrière fut faible, elle n'en était pas moins, selon Pierre Pascal, « *un document comme il n'y en a jamais eu, sur la répression en Russie, par son exactitude, sa sobriété, et donc par son éloquence* [...] *Car l'histoire de Lazarévitch est celle qui se reproduit chaque jour : il y a une semaine environ, on arrêtait un anarchiste italien, Petrini, condamné à vingt-quatre ans de prison en Italie, qui s'était laissé provoquer à prononcer des paroles peut-être malsonnantes à la Maison des émigrants et uniquement pour cela. Ce n'était qu'un ouvrier tailleur, donc pas besoin de se gêner avec lui*[4]. »

Lazarévitch collabora ensuite avec Voline à la brochure du Comité international de défense anarchiste (CIDA) de Paris, *Comme au temps des Tsars. L'exil et la prison, parfois la mort contre les meilleurs révolutionnaires*[5]. Le but de ce texte était de réunir « *en un seul faisceau une documentation importante, précise, irréfutable* » sur « *la répression féroce qui s'abat sur les révolutionnaires: les anarchistes, les syndicalistes révolutionnaires, les ouvriers et les paysans révolutionnaires hors parti, etc.* » grâce à une « *documentation* [...] *puisée à la meilleure source : législation bolcheviste, pièces officielles, lettres des camarades emprisonnés ou déportés, témoignage sûr des exilés ou des fugitifs, etc.* ». Les auteurs souhaitaient que cette brochure puisse « *contribuer à ouvrir, enfin, les yeux aux milliers de travailleurs occidentaux dupés et poussés sur une fausse route par les fanatiques de l'abominable idée étatiste-révolutionnaire* ».

La brochure proposait la création d'une commission d'enquête sur les persécutions en Russie, suivant une idée que Lazarévitch allait s'efforcer de populariser. Cette commission serait composée de deux anarchistes, de deux membres du PCF, de deux autres éléments, ni anarchistes ni communistes, choisis par le CIDA; elle serait guidée par deux révolutionnaires russes exilés à l'étranger, le gouvernement russe y étant également admis avec deux délégués. On peut juger la proposition peu réaliste, mais elle était nécessaire au développement d'une campagne d'opinion parmi les travailleurs dont beaucoup avaient placé leurs espoirs dans le régime soviétique. Il était, en effet, indispensable de les informer sans tomber dans le travers des campagnes anticommunistes de la droite et des sociaux-démocrates.

À partir de janvier 1928, Nicolas Lazarévitch tint plusieurs réunions publiques, notamment à Saint-Étienne, Lyon, Marseille, Toulon, La Ciotat, Le Havre, sur le thème « *Dix ans de pouvoir* ». Il y décrivait la situation des classes laborieuses tout en soulignant de nombreux cas de répression[6]. À la fin du meeting, il mettait aux voix une résolution à présenter à l'ambassade d'URSS, demandant : l'admission d'une commission indépendante d'enquête ouvrière ; l'abolition de la justice secrète du Guépéou ; l'amnistie pour tous les prisonniers politiques. Cette résolution fut adoptée partout, sauf à Toulon et à Marseille, où Lazarévitch se heurta à une vive opposition des militants du PCF[7].

## Les délégations ouvrières en URSS

À l'occasion des festivités du Xe anniversaire d'octobre 1917, de nombreuses délégations ouvrières furent invitées à se rendre en URSS. Les communistes dissidents et les libertaires souhaitaient profiter de cette occasion pour faire connaître aux travailleurs européens le sort des révolutionnaires persécutés en URSS. Ainsi, le groupe allemand Kommunistisch Politik de Karl Korsch publia une « *Lettre ouverte aux délégations ouvrières qui partent en Russie* » leur demandant de faire « *la preuve* [...] *de l'oppression dont sont victimes les camarades du* "Groupe ouvrier" *de Russie* » et de « *revendiquer la libération des camarades emprisonnés et la cessation des représailles qui frappent les communistes de gauche*[8] ».

De même, les anarchistes souhaitaient trouver un moyen d'influencer ces délégations – ou du moins certains de leurs membres – en leur donnant le moyen de déchirer le voile des faux-semblants des visites encadrées dans les villages et les usines Potemkine. Lazarévitch rédigea à leur intention un « questionnaire en 83 points » concernant la vie ouvrière et reprenant des faits tirés de la presse soviétique[9]. Il demandait aux membres des délégations qui acceptaient le principe de l'enquête de vérifier ces faits par eux-mêmes. Ainsi il put confier son questionnaire à la délégation dont faisait partie l'imprimeur Louis Schumacher, secrétaire de la Fédération unitaire du Livre de 1925 à 1929 et membre de la commission exécutive de la CGTU. Pierre Pascal le rencontra à son arrivée à Moscou. Selon lui, il n'était « *pas communiste parce que la direction actuelle ne lui plaît pas, mais* "plus royaliste que le roi" ». Quelques jours plus tard, Pascal nota dans son journal que des délégués avaient rencontré Staline. À la question de l'amnistie des anarchistes, ce dernier avait répondu : « *C'est là une question intérieure de la Russie.* » Et, impressionnés par la visite, « *aucun n'a trouvé de réplique* ». Malgré la timidité des délégués, il était encore possible à cette date de poser la question des prisonniers anarchistes à Staline lui-même, et l'action de Lazarévitch n'y était pas pour rien...

À son retour, Schumacher, confirmant l'opinion de Pascal, publia une brochure favorable à l'URSS, *Un monde nouveau. Deux mois en*

4. Pierre Pascal, *Russie 1927. Mon journal de Russie*, t. IV, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1982, p. 264.
5. Pierre Pascal, *Pages d'amitié 1921-1928*, Éditions Allia, 1987, p. 137.
6. Avant cette tournée, Lazarévitch avait déjà animé des réunions publiques sur la situation des classes laborieuses en URSS, comme celle du 1er juillet 1927 sur les syndicats en Russie, organisée par le syndicat autonome des métallurgistes de la Seine à la Bourse du Travail (*RP*, n° 36, 15 juin 1927).
7. Pierre Pascal, *Pages...*, *op. cit.*, p. 139-140.
8. *La Révolution prolétarienne*, n° 36, 15 juin 1927. Ce texte fut réédité deux ans plus tard sous le titre de « Ceux qui restent au secret dans les geôles de Staline » dans *L'Ouvrier communiste*, n° 4-5, 25 novembre 1929.
9. Pierre Pascal, *Russie 1927...*, *op. cit.*, p. 243.




*Manifestation pendant la grande grève des mineurs du Borinage (1932).*
*Dessin de Phil Casoar.*

*Russie*[10]. Dans un article de *La Révolution prolétarienne* (n° 61, juillet 1928), Lazarévitch la critiqua sévèrement, opposant à ses affirmations péremptoires les réfutations de la presse soviétique elle-même. Qualifiant ce pensum de *« nouvelle forme de bourrage de crânes »*, l'article concluait sur la question des anarchistes emprisonnés: *« L'auteur s'accroche à un seul cas, qu'il apprécie d'après le dossier officiel, mais il se tait sur les 149 autres que contenait la liste qui lui fut remise ; liste obtenue dans les conditions de vérification des plus difficiles, étant donné que de l'aveu de Staline lui-même, la procédure de la Guépéou était secrète. »*

Quelques années plus tard, Lazarévitch eut plus de chance avec un autre délégué ouvrier, Paul Dhermy, membre du groupe anarchiste de Saint-Denis[11]. Il avait été choisi par ses camarades de travail comme délégué de l'usine Hotchkiss pour un voyage en URSS afin de le convaincre des bienfaits du « socialisme » soviétique. Après en avoir parlé avec Lazarévitch, et muni des conseils de ce dernier, Dhermy accepta de participer à ce voyage. À son retour, il en fit de nombreux comptes rendus publics et écrivit « Soviets 1933 », une série d'articles pour *Le Libertaire* (janvier à novembre 1934) et *La Révolution prolétarienne* (25 décembre 1933 au 10 avril 1934) dans lesquels il recensait *« les méthodes employées pour manipuler les membres des délégations officielles dans un sens favorable aux staliniens*[12] *»*. Quant aux questions posées par Dhermy sur la répression des dissidents politiques, *« elles reçurent un accueil dilatoire où ils étaient accusés de sabotage de la révolution*[13] *»*.

## Les comités de solidarité

En dehors de l'affaire Victor Serge, ce fut sans nul doute le sort de l'anarchiste italien Francesco Ghezzi qui mobilisa le plus les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires durant l'entre-deux-guerres. Dès l'annonce de son arrestation, en mai 1929, un Comité pour la libération de Ghezzi fut créé à Bruxelles, dans lequel Lazarévitch joua un rôle de premier plan. Nous y reviendrons.

Toujours en Belgique, cette action de solidarité avec les victimes de toutes les répressions dans le monde se poursuivait aussi dans le cadre du Comité international de défense anarchiste (CIDA), transféré de Paris à Bruxelles, très probablement à la suite de l'expulsion de Lazarévitch vers la Belgique en 1928. Abrité dans l'arrière-boutique de la librairie de Hem Day, le comité publia un éphémère jour- ●●●

10. Éditions de la CGTU, 1928.
11. Nicolas Faucier, *Dans la mêlée sociale. Itinéraire d'un anarcho-syndicaliste*, Quimperlé, La Digitale, 1988, p. 89 et sq.
12. Serge Quadruppani, *Les Infortunes de la Vérité*, Olivier Orban, 1981, p. 87.
13. Nicolas Faucier, *Dans la mêlée sociale*, *op. cit.*, p. 93-94.



Meetings improvisés par Nicolas Lazarévitch et Charles Ridel auprès des mineurs du Borinage (1932).
Dessin de Phil Casoar.

●●● nal, *Ce qu'il faut dire*. Le second numéro était entièrement consacré à la répression contre les anarchistes en URSS. Voline y publia son célèbre article sur le *« fascisme rouge »*, qui posait magistralement le problème de la signification politique de la répression des révolutionnaires en URSS[14].

Après l'assassinat de Kirov et la répression qui s'ensuivit, un appel *« à l'opinion révolutionnaire mondiale »* fut lancé par le Comité international contre la répression antiprolétarienne en Russie dont le siège se trouvait également à Bruxelles. Cet appel, signé par Nicolas Lazarévitch et Ida Mett, sa compagne, constatait que si *« la répression contre les éléments révolutionnaires, dans les pays capitalistes et fascistes, provoquait de légitimes protestations, on paraissait ignorer le sort misérable, sinon le calvaire, de beaucoup de révolutionnaires en Russie*[15] *»*. Il rappelait quelques noms parmi les nombreux militants russes arrêtés (les anarchistes Sandomirski et Vladimir Barmach), et poursuivait: *« Fait plus grave encore au pays où soi-disant s'édifie le socialisme, au pays si souvent présenté comme la patrie des travailleurs du monde, les gouvernants n'hésitent pas à étendre leurs persécutions aux réfugiés politiques étrangers ayant eu le malheur de croire au droit d'asile qui leur était offert. »* Outre Victor Serge, l'appel citait les noms des anarchistes et des communistes italiens Otello Gaggi, Luigi Calligaris, un ex-représentant des Jeunesses communistes au Komintern, etc.[16]. L'appel demandait enfin: *« 1) L'abolition des condamnations administratives (c'est-à-dire sans aucune garantie de défense) ; 2) L'amnistie générale pour tous les révolutionnaires emprisonnés ; 3) La liberté pour ceux-ci, nationaux ou étrangers, de quitter le territoire russe*[17]. *»*

À partir de 1936, la question des prisonniers politiques fut occultée par celle des procès de Moscou, dans la mesure où *« la destruction par un nouveau régime de ceux qui en furent les artisans et les chefs redoutés contribue à répandre dans l'esprit des foules une fausse idée de la Révolution sociale*[18] *»*.



## L'affaire Francesco Ghezzi

Au début des années 20, de nombreux antifascistes italiens, communistes, mais aussi anarchistes, vinrent se réfugier en URSS pour échapper au fascisme. Le nom de Francesco Ghezzi, qui revient comme un leitmotiv dans la presse libertaire de l'entre-deux-guerres, symbolise les persécutions dont ils furent victimes.

Né le 4 octobre 1893 près de Milan, Ghezzi apprit le métier d'ouvrier-tourneur et s'engagea très jeune dans le mouvement anarchiste[19]. Insoumis pendant la Première Guerre mondiale, il se réfugia en Suisse en 1917, puis revint en Italie en 1920 où il milita à l'Unione Sindacale Italiana. L'année suivante, il fut condamné comme l'un des auteurs de l'attentat du théâtre de Diana à Milan. Réfugié en Allemagne, il fut arrêté, emprisonné et menacé d'extradition, mais une campagne internationale en sa faveur, dans laquelle le mouvement communiste prit une large part, permit sa remise en liberté à condition qu'il quitte le pays. Il se réfugia alors en URSS où il s'était déjà rendu en 1921. Il s'installa d'abord dans la petite commune de Yalta avec Pierre Pascal, puis revint à Moscou où il occupa différents emplois d'ouvrier.

La nouvelle de son arrestation, le 11 mai 1929, parvint aussitôt en France. Boris Souvarine l'annonça dans *La Lutte de classe*, tandis que Lazarévitch rappelait son itinéraire dans *Le Libertaire* en stigmatisant ce *« nouveau crime du gouvernement russe*[20] *»*.

Peu après, Lazarévitch et Ida Mett signèrent l'appel à la constitution d'un Comité pour la libération de Francesco Ghezzi, domicilié à Bruxelles. Il était soutenu par Jacques Mesnil, Luigi Fabbri, Panaït Istrati, Luigi Bertoni, Ugo Treni, Magdeleine Paz, Nicolas Faucier, Pierre

14. Cet article a été réédité par mes soins dans la revue *Itinéraire* (n° 13, 1995) consacrée à Voline.
15. Appel publié, notamment, dans *Le Libertaire*, n° 448, 10 mai 1935 & *Terre libre*, n° 14, juin 1935.
16. Sur ces militants, lire Romolo Caccavale, *Comunisti italiani in Unione Sovietica. Proscritti da Mussolini, soppressi da Stalin*, Milan, Ugo Mursia Editore, 1995.
17. Appel cité note 15.
18. *Le Libertaire*, 10 mars 1938.
19. C. Jacquier, « L'Affaire Francesco Ghezzi. La vie et la mort d'un ouvrier anarcho-syndicaliste en URSS », *Annali 2. Studi e strumenti di storia metropolitana milanese*, Milano, Franco Angeli, 1993, p. 349-375. Cet article a été réédité dans *A contretemps*, n° 26, avril 2007. Il est aujourd'hui disponible en ligne sur le site de la revue à l'adresse: http://acontretemps.org/spip.php?article151.
20. *Le Libertaire*, n° 206, 1er juin 1929.

Monatte, Ernestan, Hem Day, etc. Quelque temps plus tard, le comité publia une brochure qui retraçait la vie militante de Ghezzi avec le témoignage de ses amis.

De 1929 à 1931, la campagne en faveur de Ghezzi mobilisa les milieux anarchistes et syndicalistes révolutionnaires d'Europe et d'Amérique. En France, elle se développa autour de Jacques Mesnil, collaborateur de *La Révolution prolétarienne*, et des milieux anarchistes du *Libertaire*. En Belgique, Nicolas Lazarévitch en était une des chevilles ouvrières, tenant des meetings en faveur de Ghezzi à Bruxelles aux côtés d'Ernestan et de Hem Day[21].

Finalement, Ghezzi fut libéré en 1931, mais ne put quitter l'URSS. Il fut à nouveau arrêté à la fin de 1937. Dans *La Révolution prolétarienne*, *« un groupe d'amis de Francesco Ghezzi »* demanda solennellement sa libération[22]. Le 25 février, Lazarévitch revint longuement sur l'affaire, comparant le sort de Ghezzi, emprisonné à Moscou, avec celui d'un certain Boutenko, ancien officier de l'armée blanche de Wrangel devenu haut fonctionnaire stalinien, représentant de l'URSS à l'Exposition universelle de Paris et réfugié à Rome où il fut accueilli avec tous les honneurs par le régime de Mussolini. Les destins contraires de l'intègre révolutionnaire persécuté par tous les régimes politiques et de l'officier réactionnaire, successivement stalinien, puis fasciste et couvert d'honneurs résumaient bien toute la tragédie de ces sombres temps. En même temps, Lazarévitch signalait qu'une délégation de syndicalistes parisiens avait rencontré Léon Jouhaux pour l'informer du sort du militant italien. Le secrétaire général de la CGT promit d'intervenir, mais n'en fit rien...

## De l'URSS à l'Espagne

Nicolas Lazarévitch suivait de près la situation espagnole, en particulier avec l'avènement de la République, en 1931, qui vit une montée des luttes sociales et la répression des anarchistes par les gouvernements à participation socialiste[23]. À partir de juillet 1936, il reprit ses analyses, prévoyant et dénonçant les manœuvres contre-révolutionnaires des staliniens et les erreurs des anarchistes. Ainsi, Lazarévitch fut l'un des seuls libertaires à dénoncer l'attitude de la CNT lors d'un voyage à Moscou : *« La CNT courbe la tête devant l'influence russe, dans la crainte de se voir retirer l'aide en armements. Dans la délégation qui vient d'assister à Moscou aux fêtes d'Octobre, il y avait trois militants en vue de la FAI-CNT, dont Martin Gudell, particulièrement informé des relations internationales. Ces camarades étaient parfaitement au courant des emprisonnements et déportations de révolutionnaires en Russie. Ils possédaient des listes de persécutés. Mais ils n'ont élevé aucune protestation publique en leur faveur ; à leur retour, ils ont assisté au banquet donné en l'honneur de la délégation par le consul russe de Barcelone. Ils se considéraient liés par la nécessité de conserver des relations amicales avec l'État russe. Que doivent éprouver les révolutionnaires italiens, réfugiés politiques en Russie, plus tard déportés en Sibérie et qui avaient fait connaître leur désir d'aller combattre en Espagne ? Des hommes comme Otello Gaggi, qui attendaient la venue de cette délégation comme la libération, et qui apprennent que la puissante CNT, groupant plus d'un million de membres, occupant une énorme partie des fronts, ayant trois ministres en Catalogne et trois ministres en Espagne, ne daigne même pas, lors d'un voyage à Moscou, protester verbalement contre le maintien en Russie, en prison et en exil de ses frères d'idées[24] ? »*

Par la suite, Lazarévitch revint à plusieurs reprises sur les crimes du Guépéou en Espagne : journées de Barcelone, assassinats de personnalités comme Andrès Nin, Camillo Berneri, Marc Rein ; massacre de militants des Jeunesses libertaires, etc.[25]

## L'après-guerre

Après la guerre, Lazarévitch participa activement aux Groupes de liaison internationale (GLI) qui trouvaient leur origine dans un appel *« Europe-America »* signé par des intellectuels américains proches des revues radicales new-yorkaises *Politics* et *Partisan Review*. En France, il fut relayé par Albert Camus et le syndicaliste Roger Lapeyre (CGT-FO). L'appel, qui considérait *« le stalinisme comme le principal ennemi en Europe »* affirmait : *« Nous voulons aider toutes les tendances visant à la formation d'une nouvelle* "gauche" *qui soit indépendante à la fois des gouvernements soviétique et américain. »* Roger Lapeyre et Gilbert Walusinski demandèrent à Lazarévitch de s'associer au manifeste du groupe. Dès lors, Lazarévitch y milita assidûment. Ainsi, il invita Elinor Lipper à présenter son témoignage sur les camps soviétiques. Cette jeune communiste suisse avait été prise dans la tourmente des purges et des déportations de 1937-1939 et publiera son témoignage sur son expérience en URSS[27]. À la suite de cette réunion, les GLI décidèrent de publier un numéro de leur bulletin sur le système concentrationnaire à partir de textes traduits du russe par Lazarévitch.

En novembre 1955, avec d'autres émigrés russes de diverses tendances politiques, Lazarévitch tenta d'alerter l'opinion publique, par l'intermédiaire d'Albert Camus, sur le cas d'un nommé Vlassov, architecte en chef de la ville de Moscou, désireux de passer à l'Ouest lors d'un séjour en France, mais rattrapé par la police politique russe et contraint de faire son autocritique depuis l'ambassade soviétique à Paris[28].

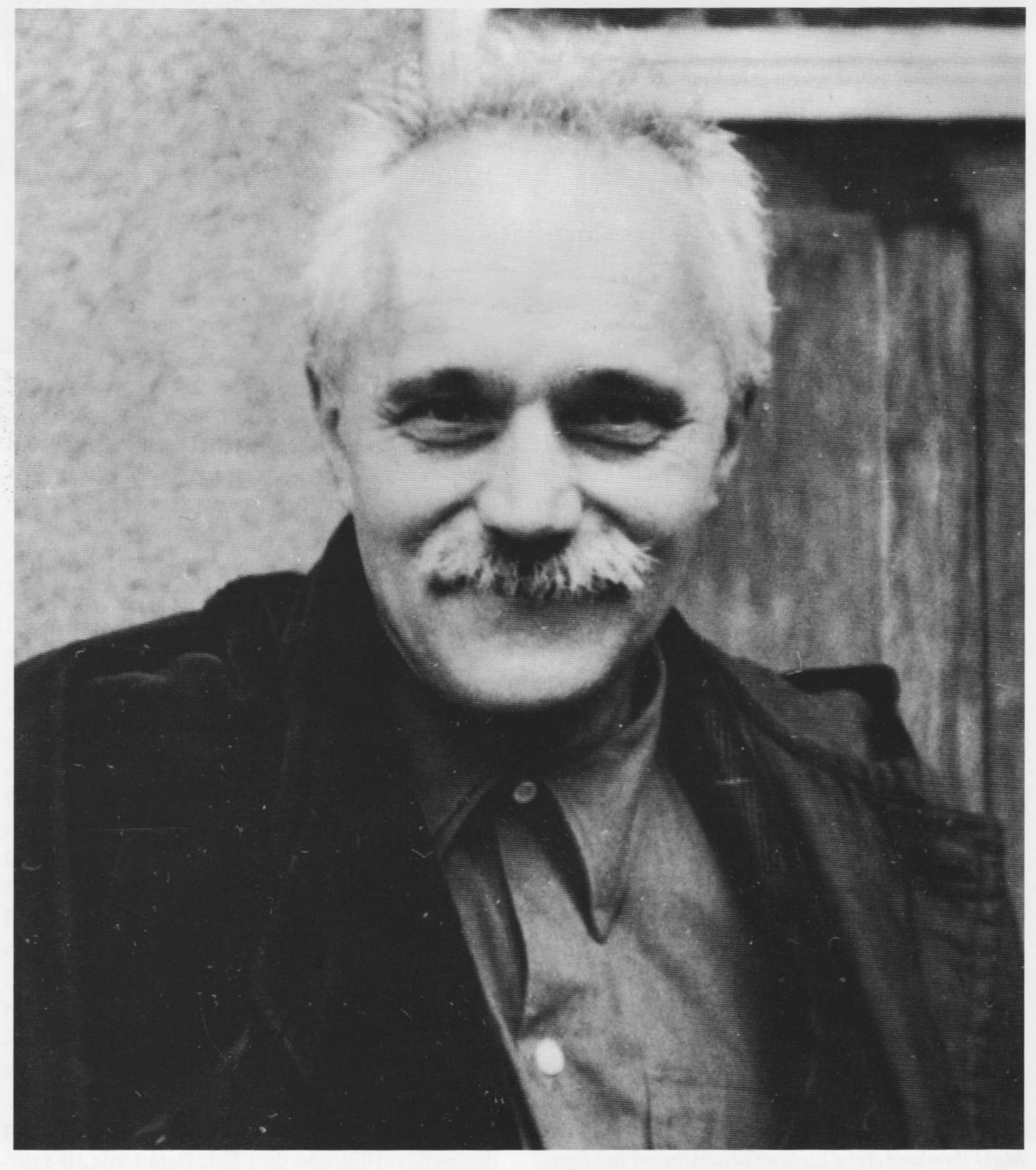
Lazarévitch entretenait aussi des contacts avec des exilés d'Europe de l'Est. Parmi eux, il faut noter le syndicaliste tchèque Paul Barton ●●●

21. Marianne Enckell, « L'amer orgueil de la lucidité désespérée », *in Présence de Louis Mercier*, Lyon, Atelier de Création Libertaire, 1999, p. 7.
22. *La Révolution prolétarienne*, n° 263, 25 janvier 1938.
23. Un recueil des principaux articles de Nicolas Lazarévitch sur l'Espagne, de 1931 à 1938, a été publié en 1972, *À travers les révolutions espagnoles*, par les Éditions Belfond (rééd. Cahiers Spartacus, 1986).
24. *À travers les révolutions..., op. cit.*, p. 120 (*RP*, n° 237, décembre 1936).
25. *Ibid.*, p. 141-168.
26. Lire la notice Albert Camus du *D.B.M.O.F.*, *op. cit.*, 1997, t. 44, p. 116-117.
27. Elinor Lipper, *Onze ans dans les bagnes soviétiques*, Nagel, 1950.
28. Archives Albert Camus, lettre de Lazarévitch du 17 novembre 1955 (IMEC, Paris). Merci à Catherine Camus et à Marc Lazarévitch de m'avoir autorisé la consultation de la correspondance entre les deux hommes.

••• (Jiri Veltrusky, dit), réfugié en France après le coup de Prague. Sous l'occupation nazie, Paul Barton avait été l'un des principaux organisateurs du mouvement syndical clandestin et l'un des dirigeants de l'insurrection de Prague (5-9 mai 1945). En France, il collabora à la *RP*, à *Preuves*, la revue du Congrès pour la liberté de la culture, et travailla avec David Rousset à la revue *Saturne* et à la Commission internationale contre le régime concentrationnaire. Il animait également un bulletin en français, *Masse-Informations Tchécoslovaquie*, qu'il serait intéressant de comparer à *La Réalité russe* de Lazarévitch. Barton le publiait avec l'aide de quelques amis tchèques et des Français comme René Lefeuvre, l'éditeur des Cahiers Spartacus, et Henriette Pion, une institutrice socialiste qui avait signé l'appel à la constitution des GLI. Il serait aussi intéressant d'évaluer la participation de Lazarévitch au bulletin de René Lefeuvre, *Informations et Riposte*, qui dénonçait la situation en URSS et dans les démocraties populaires afin de combattre le stalinisme. Enfin, avec Jean Bernier et Jean Rounault (Rainer Biemel, dit), Lazarévitch fut l'initiateur et le principal animateur de *La Réalité russe* qui, dans le contexte de l'après-guerre, poursuivait la confrontation du mythe soviétique avec les réalités de la vie sociale russe[29].

## Pour conclure

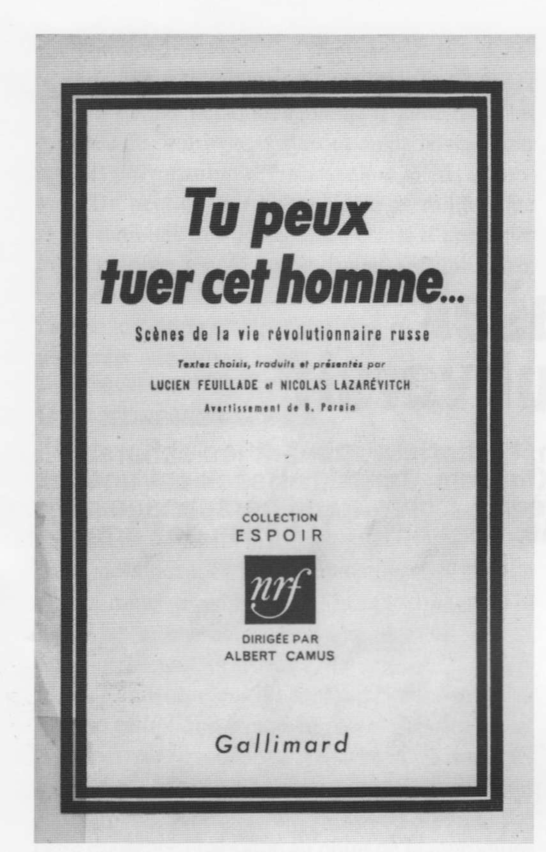
À la fin de l'expérience des GLI, Camus avait noté cette réflexion de Lazarévitch : « *Nous nous aimons, voilà la vérité. Incapables de lever le petit doigt pour ce que nous aimons. Non, nous ne sommes pas impuissants. Mais nous refusons de faire le peu de ce que nous pourrions faire. Une réunion est de trop, s'il pleut, si nous avons eu une scène à la maison, etc., etc...*[30]» Pourtant, à l'encontre de cette remarque désabusée, tous les commentateurs ont souligné lors du décès



*Nicolas Lazarévitch à 78 ans. Archives CIRA-Lausanne.*

29. Lire Laurent Coumel, « Entre propagande et information : Les journaux soviétiques au crible de *La Réalité russe* (1950-1958) », Mémoire de maîtrise d'histoire, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 1998.

30. Albert Camus, *Carnets* (janvier 1942-mars 1951), Gallimard, 1964, p. 338.




de Lazarévitch l'exemplarité de son itinéraire militant: *« Un militant hors série »* pour Nicolas Faucier (*Bulletin des correcteurs*, février 1976); *« Un militant exemplaire »* (*Présence socialiste*, mai 1976); *« Lazarévitch, agitateur ouvrier »* (L'Itinérant, c'est-à-dire Louis Mercier, *Bulletin du CIRA*, n° 31). *La Révolution prolétarienne* de janvier 1976 parle de son ancien collaborateur comme d'*« un militant d'une grande conscience »*. Boris Souvarine, enfin, écrivait: *« Les travailleurs ont perdu en Nicolas Lazarévitch un de leurs défenseurs les plus ardents et dévoués, un frère d'élection qui avait dédié sa vie à leur cause et dont il est malaisé de louer le désintéressement incomparable*[31]. » Comment peut-on expliquer ce décalage ?

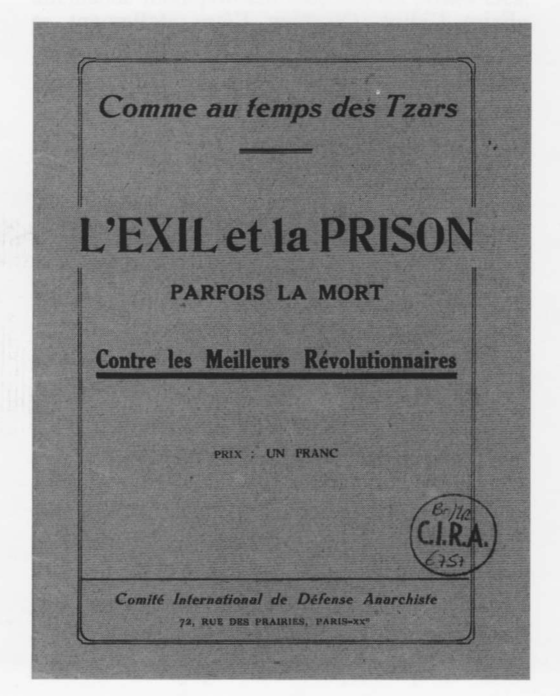
Il y a là sans doute l'effet d'un moment de découragement compréhensible dans une période dominée par le triomphe du stalinisme et une logique de confrontation entre les blocs qui ne laissaient quasiment plus d'espace à l'affirmation d'une politique ouvrière autonome. C'est probablement ce sentiment de solitude et la nécessité de trouver des alliés potentiels ou, du moins, des aides ponctuelles, qui amenèrent Lazarévitch à se ranger aux côtés des libertaires qui prirent des positions que certains ont pu juger pro-américaines au moment de la guerre froide[32]. C'est aussi sans doute ce même sentiment qui le conduisit à participer à la fondation des Cercles libres d'études russes en juin 1954 avec Michel Slavinsky, représentant en France des solidaristes russes. Mais son itinéraire ne peut l'assimiler à ceux qui, partis d'un anticommunisme de guerre froide, en arrivèrent à devenir les compagnons de route de l'extrême droite. Au contraire, Lazarévitch accueillit les événements de mai 1968 avec ferveur, prononçant une conférence sur l'autogestion dans la Sorbonne occupée, puis fréquentant les réunions du groupe Informations correspondance ouvrières[33].

Aujourd'hui, que reste-t-il de ces actions de solidarité avec les travailleurs russes et les révolutionnaires persécutés de toutes nationalités qui se trouvaient en URSS ? Peu de chose, diront sans doute la plupart des commentateurs ! Vraiment ? Depuis la chute du mur de Berlin, nous sommes passés d'un mensonge déconcertant à un autre et le principe même d'un véritable changement social est assimilé à un « révolutionnarisme » de mauvais aloi, sinon à une complaisance coupable pour les tyrannies totalitaires[34]. Albert Camus, proche de Lazarévitch, avait déjà évoqué le lien essentiel qui le rattachait aux militants d'hier en évoquant l'itinéraire d'Alfred Rosmer: *« Parmi tant de guides qui s'offrent généreusement, je préfère choisir ceux qui* [...] *ne songent pas à s'offrir, qui ne volent pas au secours du succès, et qui, refusant à la fois le déshonneur ou la désertion, ont préservé pendant des années, dans la lutte de tous les jours, la chance fragile d'une renaissance.* [...] *Ce que ceux-là au contraire ont maintenu, nous en vivons encore aujourd'hui. S'ils ne l'avaient pas maintenu, nous ne vivrions de rien*[35]. »

Que reste-t-il ? L'essentiel, sans doute ! ■

**Charles JACQUIER**

Un grand merci à Marianne Enckell et au CIRA-Lausanne, ainsi qu'à Phil Casoar pour les illustrations de cet article.




31. *Est et Ouest*, n° 584, 16-31 décembre 1976.
32. Georges Fontenis, *L'autre communisme. Histoire subversive du mouvement libertaire*, Mauléon, Acratie, p. 134.
33. D'après le témoignage d'Henri Simon (Paris, novembre 1999).
34. Michel Barrillon, *D'un mensonge « déconcertant » à l'autre. Rappels élémentaires pour les bonnes âmes qui voudraient s'accommoder du capitalisme*, Marseille, Agone éditeur, coll. Contre-Feux, 1999.
35. Albert Camus, *Essais*, Paris, Gallimard/La Pléïade, 1981, p. 791.



# Jaroslav Hašek ou le rire subversif

**À la fois auteur et bouffon, humoriste animant les cabarets de Prague au début du XXe siècle, Jaroslav Hašek est une figure de la littérature tchèque. Comme son personnage du brave soldat Chvéïk, il a été confronté à la bêtise de l'armée et de la guerre.**

« *Lucas allait l'interpeller brutalement, quand il s'aperçut de l'expression d'innocence dont rayonnait le visage de Chvéïk :* "Dans sa recommandation, M. l'aumônier m'a dit que vous étiez un imbécile épique et je crois qu'il ne s'est pas trompé.

– Je vous déclare avec obéissance, mon lieutenant, que M. l'aumônier ne s'est pas trompé du tout. Quand je servais dans mon régiment, j'ai été réformé pour idiotie, et pour idiotie notoire encore !". »

Faire l'idiot. Ou bien l'être réellement et s'assumer pleinement dans ce rôle. Dans les deux cas, provoquer des catastrophes et démontrer ainsi la vraie bêtise, celle du pouvoir qui nous enveloppe. Telle fut la mission que l'écrivain tchèque Jaroslav Hašek assigna à son antihéros dans de merveilleux récits, pleins d'humour, mais qui sont restés, hélas !, inachevés. Le brave soldat Chvéïk est devenu un personnage universel de la littérature, mais bizarrement l'œuvre d'Hašek reste mal connue en France. Certes, ces histoires sont parues en édition de poche et d'autres textes ont fait l'objet d'anthologies publiées et rééditées par des éditeurs éphémères, mais la notoriété de l'auteur reste faible comparée à celle qu'il connaît chez nos voisins européens. Il n'existe aucune édition complète de son œuvre et il n'y a pas de biographie dans notre langue. La France est-elle réfractaire à l'humour burlesque et aux bouffonneries, supposées « pas sérieuses » de ce genre d'écrit ? Espérons que la première édition en français des textes du *Parti du progrès modéré dans les limites de la loi* permette de rendre enfin justice à ce génial humoriste.

Cette méconnaissance est-elle due au principal vecteur de diffusion de l'œuvre d'Hašek ? En effet, en France, le texte le plus connu consacré à Chvéïk n'est pas de son auteur mais de... Brecht. Il s'agit de sa pièce (l'une des moins bonnes d'ailleurs) intitulée *Schweyk pendant la Deuxième Guerre mondiale* (1943) qui utilise des personnages et des situations tirées des *Dernières aventures du brave soldat Chvéïk*, l'ouvrage le plus faible, terminé par un autre écrivain après la mort d'Hašek. À propos de cette pièce, J.-P. Danès déclare : *« Il nous semble que Brecht a complètement modifié le personnage de Chvéïk et que, de l'œuvre originale, il n'a conservé que quelques scènes et le nom du héros*[1] ». La pièce montée par Roger Planchon en 1961 avec Jean Bouise dans le rôle de Chvéïk a suscité des jugements opposés, certains louant un *« Candide aux armées »* (*Combat*), d'autres parlant de *« Guignol macabre et assez souvent ordurier »* (Gabriel Marcel). Mais l'œuvre d'Hašek ne laissait déjà pas indifférent avant la guerre. Alors que la gauche louait ces récits antimilitaristes, des critiques littéraires faisaient la fine bouche. Ils étaient encouragés en cela par le gouvernement tchécoslovaque, fidèle allié de la France et soucieux de sa respectabilité internationale. Thomas Masaryk, le fondateur et le premier président de la République, critiquait le succès de cet auteur que les légionnaires tchèques avaient voulu lyncher à son retour de la Russie

1. « Chvéïk en Allemagne », in *Revue d'études slaves*, tome 58, Paris, 1986, p. 72.

révolutionnaire et que l'on soupçonnait de bolchevisme... Pour l'écrivain tchèque Frantisek Langer qui l'a connu personnellement, il aura fallu les audaces du futurisme et surtout du dadaïsme pour que les provocations d'Hašek soient mieux acceptées. On peut ajouter qu'un siècle de militarisme et de nationalisme agressif a permis d'apprécier davantage un travail joyeusement antimilitariste et rebelle. Jaroslav Hašek est sans doute représentatif de la culture tchèque et de son peuple, mais il a su créer une œuvre universelle.

## Une jeunesse rebelle

Jaroslav Hašek naît à Prague le 30 avril 1883 dans la ville nouvelle, un quartier populaire souvent évoqué dans ses écrits. Son père, Josef, est professeur de mathématiques mais s'avère incapable de s'occuper financièrement d'une famille qui compte trois enfants, Jaroslav, son frère Bohuslav et une cousine orpheline. Pour trouver un complément de revenu, Jaroslav fait le service à l'église, ce qui lui apprend beaucoup sur la liturgie catholique et nourrit son anticléricalisme. Après avoir imposé de nombreux déménagements à sa famille, son père meurt d'alcoolisme. Jaroslav n'a que treize ans et restera marqué par cette existence chaotique au point de la reproduire à l'âge adulte.

Sa scolarité est difficile. Il est décrit comme un enfant intelligent mais rebelle. Selon son frère Bohuslav, les autorités du collège se plaignent souvent de lui et il est placé au coin ou tout au fond de la classe. À quatorze ou quinze ans, il abandonne ses études et obtient un travail comme assistant chez un droguiste, M. Ferdinand Kokoška. Il est aussitôt renvoyé pour s'être moqué de son employeur, stupide, bigot et tatillon. Il faut dire qu'Hašek, toujours farceur, mettait des purgatifs dans la bière des autres commis. Comme son patron se piquait de peinture en réalisant des tableaux naïfs sur verre, il avait dessiné sur l'un d'eux, représentant une vache, une barbiche et des lorgnons. L'animal ressemblait alors fortement à son patron ! Licencié, il reprend des études à l'Académie commerciale de la rue Resslova, un établissement secondaire dont il sortira diplômé à 19 ans. Mais il respecte peu ses professeurs et la police, apparaissant au premier rang des bagarres entre bandes de jeunes, surtout celles dirigées contre les membres de la communauté allemande.

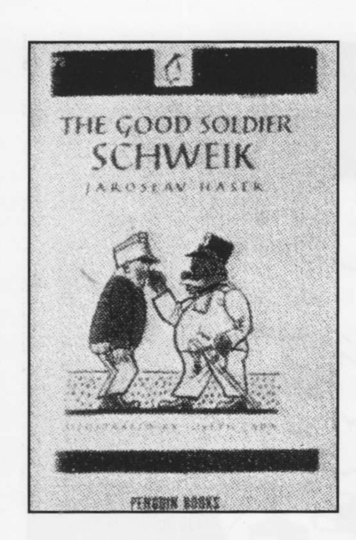
Lors de troubles dans Prague, il arrache avec ses camarades les affiches gouvernementales proclamant l'état d'urgence et il y met le feu. Quand les dragons chargent au sabre les manifestants, Hašek s'enfuit par-dessus un mur et se cache dans les jardins de l'Académie puis jette un pavé à travers la vitre de l'Institut allemand. Les Tchèques, alors en pleine renaissance culturelle, se sentent dominés et traités en citoyens de seconde zone. Ce sentiment est d'autant plus fort que la communauté tchèque progresse démographiquement dans Prague alors que les Autrichiens de langue allemande monopolisent toujours les postes clés. Pourtant, les indépendantistes sont rares et il s'agit plutôt de revendications d'autonomie au sein de l'empire d'Autriche-Hongrie.



*Jaroslav Hašek.*

Ce serait une erreur d'attribuer au jeune Hašek des idées nationalistes. Parmi ses professeurs, il subit l'influence du directeur, Jan Rezabek, un slavophile qui développe en lui un intérêt pour la langue russe mais dont il tournera en ridicule le panslavisme dans une nouvelle en le comparant aux Cent-Noirs, les militants d'extrême droite russes ! S'il n'est en rien fasciné par l'empire russe, sa culture l'intéresse, notamment les livres de Tolstoï, Gontcharov et surtout Gorki, en tant qu'auteur du livre *Les Vagabonds*. Cette influence se retrouvera dans son œuvre et peut-être dans son mode de vie...

En effet, pendant ses études, dès l'âge de 14 ans, il se met à écrire et à voyager. Lors de séjours de vacances vers 1900, à l'âge de 17 ans, en Moravie, en Slovaquie et en Hongrie, il se découvre une vocation d'écrivain et ce n'est pas un hasard si la notion de voyages ou de simples déplace- •••




••• ments y joue un rôle important. Le vagabondage encore… Ses débuts semblent prometteurs. Un de ses professeurs, l'écrivain V.-A. Jung, prophétise qu'Hašek pourrait devenir un nouveau Mark Twain. Il a en effet un talent précoce pour écrire de courts récits imprégnés d'humour, qu'il produit à une cadence étonnante. Sa première nouvelle, *Bohémiennes à leur fête*, est acceptée par un quotidien praguois. Elle évoque les Tziganes, un peuple pour lequel il aura toujours une grande compassion, comme pour tous les marginaux et les proscrits.

## Sympathies anarchistes

En 1902, il quitte l'Académie diplômé et obtient un poste dans une banque de Prague au mois d'octobre. Mais très vite, il fait preuve d'instabilité en sabotant sa carrière professionnelle. Au printemps 1903, on l'envoie faire une course. Il enveloppe son Grand livre de comptabilité, met dedans sa carte de visite et l'envoie par porteur à la banque en annonçant qu'il cesse le travail. Ses employeurs réagissent d'abord avec indulgence par respect pour le veuvage de sa mère, puis le licencient après une nouvelle provocation. Cette attitude s'explique d'abord par son choix de devenir écrivain. Il publie à la même époque un recueil de poèmes, *Cris de mai*, écrit en collaboration avec son ami Ladislav Hajek. L'ouvrage est mal accueilli par la critique ou bien la laisse indifférente. La prose semble mieux lui convenir. En 1904, il publie 50 textes dans la presse (à 21 ans !) sans pour autant gagner suffisamment d'argent pour vivre. L'autre explication de son départ de la banque tient probablement à son engagement dans le mouvement anarchiste tchèque.

Durant cette même année 1904, il participe à une manifestation des jeunes anarchistes et des socialistes qui tentent de perturber un office de prières pour la victoire de la Russie contre le Japon. C'est bien la preuve qu'il n'adhère pas aux idées panslaves. « *… tous ces Tchèques entassés sur le parvis chantaient Debout les Slaves! en l'honneur, manifestement, de la forteresse Pierre-et-Paul et des mille citoyens russes fusillés par les gardes du corps impériaux et les cosaques sur la perspective Nevski alors qu'ils étaient en train d'acclamer le tsar. Bardés du ruban aux trois couleurs slaves, nos pieux compatriotes tombèrent sur Pelant qu'ils rouèrent de coups, assommèrent huit anarchistes tchèques, ainsi que le rédacteur du* Droit du peuple, *le camarade Skàla*[2] ». Arrêté, il est interrogé par la police. Lors du procès, Hašek se lie d'amitié avec des militants anarchistes qui lui demandent d'écrire des pamphlets pour le mouvement. Un peu plus tard il fait la connaissance de Bedrich Kalina, éditeur d'un journal anarchiste, *La Jeunesse progressiste*, dont il intègre la rédaction. Il écrit aussi dans d'autres périodiques anarchistes tels que *Komuna* (*Commune*), *Omladina* (*La jeunesse*) ou *Chudas* (*Le Pauvre Hère*)…

Repéré par la police autant pour ses tapages en état d'ivresse que par ses activités, il quitte Prague un moment pour militer au nord de la Bohême où les anarchistes avaient un large soutien parmi les mineurs. Cette influence venait d'un travail de propagande intensif au sein des syndicats. L'un des responsables, Vohryzek, est le délégué de Bohême au congrès ouvrier d'Amsterdam de 1907 où il explique aux anarchistes réticents l'intérêt du syndicat : « *C'est grâce à lui que nous avons réussi à nous implanter fortement parmi les tisserands et les mineurs du nord de la Bohême, dont les syndicats sont sous notre influence directe. La plupart de ces syndicats sont doublés d'un groupe anarchiste où entrent les ouvriers les plus instruits et les plus conscients*[3] ». Hašek devient l'un des orateurs et des agitateurs les plus voyants de ce mouvement. Le 13 avril 1907, il prend la parole lors d'un rassemblement à Prague et conduit le même jour une manifestation pour perturber une réunion du parti catholique. Trois jours plus tard, la police ordonne de le placer sous une surveillance étroite en lui attribuant un agent de police viennois chargé spécialement de le surveiller.


*Jaroslav Hašek.*

C'est pourtant à cette époque qu'Hašek cesse toute activité politique de premier plan sans pour autant rompre totalement avec le mouvement anarchiste. Des critiques littéraires trop pressés y ont vu une rupture complète avec ses anciens camarades. Hašek militait en effet essentiellement dans la tendance des anarchistes individualistes (malgré son aide apportée aux syndicalistes) et notamment parmi la bohème littéraire, un milieu où les conflits de personnes, attisés par les provo-

2. J. Hašek, *Histoire du Parti pour un progrès modéré dans les limites de la loi*, Paris, 2008, p. 24.
3. L. Mercier-Vega, V. Griffuelhes, *Anarcho-syndicalisme et syndicalisme révolutionnaire*, Paris, 1978, p. 18.

cateurs, jouaient un rôle important. Et l'écrivain au caractère difficile se querelle effectivement avec les membres de la rédaction de *Komuna*. Mais la raison principale de son retrait est à rechercher dans sa vie privée.

À la fin de l'année 1905, il rencontre une jeune étudiante en commerce, Jarmila Mayerovà, qui tâte elle aussi de la littérature. C'est le coup de foudre mais le père de Jarmila, un petit industriel plâtrier propriétaire de maisons, désapprouve cette liaison avec un anarchiste désargenté. Il lui interdit de le fréquenter et les deux amoureux doivent organiser des rencontres clandestines. Le père autorise finalement sa fille à revoir Hašek le 1er mai 1907, jour de meeting de masse des anarchistes. Hašek prétend y assister comme reporter mais la police l'arrête pour agression sur un agent, sérieusement malmené, et pour avoir incité le public à l'imiter au cri de *« Flanquez-lui une raclée ! »*. Il est détenu jusqu'au 14 mai et condamné à un mois de prison. Jarmila, assez admirative, essaie de dissimuler la nouvelle à ses parents mais lorsque le père apprend la chose, il ordonne à Hašek de changer radicalement de mode de vie. La prison et la décision de ne pas perdre Jarmila expliquent son retrait subit du mouvement anarchiste. De plus, les journaux et les revues officiels paient mieux ses articles et lui permettent de gagner plus d'argent pour vivre. Désormais, il délivrera autant de sarcasmes aux anarchistes organisés qu'aux autres militants politiques. Ainsi le malheureux Vohryzek est décrit *«... la crinière étincelante de brillantine, exhibant dans les rues de Prague les tenues les plus chics, tel un* arbiter elegantiarum, *et s'achetant des parfums coûteux »*, lui le fondateur du *Pauvre Hère*, *« la feuille de chou anarchiste du peuple tchèque[4]... »*. À la fin de sa vie, il déclare dans *Le brave soldat Chveik* : *« Chveik répondit qu'en fait d'anarchistes il en connaissait un seul qui lui avait acheté une fois un "léonberg"* [un des chiens dont Hašek faisait le trafic, NDA] *pour cent couronnes, en oubliant de faire le dernier paiement. »*

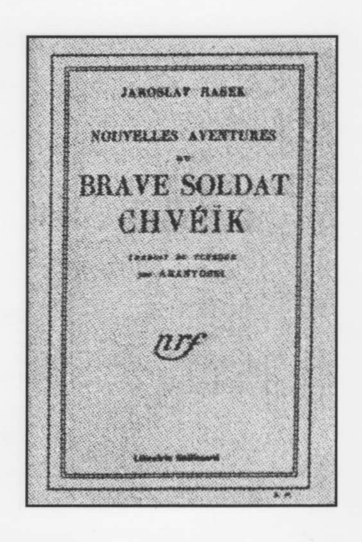
### De provocations en canulars

Il continuera pourtant de fréquenter des militants anarchistes à condition qu'ils acceptent ses provocations. En effet, Hašek se moque de tout le monde, y compris de lui-même. Il n'hésite pas à se tourner en dérision, chose rare chez un écrivain, dans la nouvelle *Mon incomparable humour*, où il écrit : *« Je me fais lire chacune de mes œuvres par mon épouse Jarmila* [...] *et il n'y a pas une seule phrase que n'interrompe une exclamation admirative :* "Mon dieu, que c'est merveilleux, que c'est beau, quel cerveau que ce Jaroslav Hašek" ».

Paradoxalement, Hašek cesse de militer mais se radicalise encore plus, au-delà de l'anarchisme. Désormais, il tourne tout en dérision avec un humour qui touche parfois au désespoir. Contrairement à ce qu'affirmait Radko Pytlik, le critique officiel de la Tchécoslovaquie communiste, Hašek a bel et bien été influencé par son passage dans le mouvement anarchiste : la critique de l'armée, du cléricalisme, des élections par exemple, en reprennent bien des arguments. Gustav Janouch, proche de Kafka, avait bien noté cette influence gênante pour un régime qui tentait après 1948 de récupérer la figure populaire de Chvéïk !

Libre de toute entrave, alors que son beau-père espère plus de conformisme, Hašek écrit dans deux journaux adverses, l'un social-démocrate, l'autre national social et provoque des polémiques entre eux par des articles anonymes opposés ! Dans le même temps, il devient rédacteur de la revue *Le monde des animaux* (*Svět Zvířat*). Son propriétaire n'a pas mesuré le risque de confier la responsabilité de sa publication à un individu totalement incontrôlable. Dépourvu de toute connaissance zoologique, Hašek décide d'inventer de nouvelles espèces, un épisode qu'il restitue en l'exagérant à peine dans une histoire de Chvéïk : *«... il fallait émouvoir le public par des découvertes toujours nouvelles et c'est ainsi que j'ai fait un essai avec la baleine au ventre soufré. Cette baleine, disais-je, avait la taille d'une morue et était dotée d'une vessie remplie d'acide formique et d'un cloaque spécial lui permettant de droguer les petits poissons qu'elle se proposait d'ingérer avec cet acide toxique et stupéfiant* [...] *Coup sur coup, après la baleine au ventre soufré, je découvris toute une série d'autres bêtes. Je cite : le naïf-rusé, mammifère de la famille des kangourous, le bœuf-comestible, archétype de la vache, une infusion à sépia que j'ai décrite comme une sorte de gros rat. »* Ses articles suscitent au début l'étonnement et la curiosité, puis la colère et les protestations des savants, d'autant qu'Hašek invente d'autres animaux comme le chat *« griffeur-ébouriffé-cerviforme »*, ce jusqu'à son licenciement. Sa démarche n'est pas gratuite. Dans un discours ultérieur, il dénoncera les abus et la crédulité des positivistes.

Et c'est dans ce contexte agité que Joseph Mayer, le père de Jarmila, autorise le mariage qui a lieu le 23 mai 1910. Mais le journaliste désargenté ne parvient pas à nourrir le couple malgré la publication de nombreux articles et surtout, il traîne dans les cabarets où il monte sur scène comme animateur fantaisiste, notamment au Montmartre et au Nirvana. Il présente aussi le groupe de chanteurs du cabaret d'E.-A. Longen. Dans le chenil attenant à la rédaction du *Monde des animaux*, il met au point un trafic de chiens volés qu'il revend avec l'aide d'un assistant comme des animaux de race jusqu'à ce que les plaintes de clients mettent fin à cette activité illégale. Repris par ses habitudes de vagabondage, il s'absente parfois plusieurs jours, au grand désespoir de Jarmila. Un curieux événement montre son instabilité. Le 9 février 1911, il tombe du pont Charles. Il est ●●●




4. J. Hašek, *Histoire du Parti pour un progrès... op. cit.*, p. 25. À l'ouverture des archives impériales après 1918, on découvrit que ce militant était un indicateur de police !




●●● sauvé de la noyade par un passant, mais la police l'interne durant dix-huit jours dans un asile psychiatrique (il en fera d'ailleurs le thème d'une de ses nouvelles). Certains auteurs soupçonnent Hašek d'avoir simulé la folie pour échapper à ses créanciers en raison de son recours systématique à la mystification...

## Le Parti du progrès modéré

En fréquentant la bohème littéraire, il lui vient l'idée de l'un de ses plus célèbres canulars : la création d'un parti politique. Au printemps 1911, des élections partielles sont annoncées dans la circonscription de Vinohrady. Les partis politiques forment alors des alliances. Pour dénoncer les négociations en cours, Hašek et quelques amis créent alors le Parti du progrès modéré dans les limites de la loi, une fumisterie que certains historiens de la littérature prennent parfois au sérieux !

Ce pseudo-parti avait des statuts déposés et l'on organisait des meetings dans les tavernes en présence d'artistes et d'écrivains tchèques. À huit heures du soir, la séance commençait par « l'hymne » du parti, composé par le poète Joseph Mach : *« Pan Hašek je nas kandidat »* (Hašek est notre candidat). Hašek prenait ensuite la parole pendant des heures, alternant parodies de discours politiques, satires et anecdotes bouffonnes en ingurgitant des litres de bière. *« J'ai l'honneur de présenter ma candidature et vous dis en toute franchise : comme chacun sait, un député touche dix florins par jour – une jolie somme. Je ne vous cacherai pas que c'est cette somme qui m'intéresse le plus, avouez que je suis franc. Dix florins par jour, c'est beaucoup plus que ne me rapporte mon activité d'écrivain et de journaliste, à moins que je ne me fasse aussi indicateur de police. Dix florins! Si je suis élu, ils seront bien commun, je les claquerai en compagnie de mes camarades et électeurs. »* Surveillé par un commissaire de police contraint parfois de payer un verre à l'orateur sous la pression de la foule, Hašek s'en prend souvent aux autorités. Lorsqu'il prétend lors d'une séance avoir giflé le roi de Bulgarie qui lui aurait fait des propositions indécentes dans un train, le commissaire, plutôt débonnaire, doit intervenir pour interrompre la séance. Mais Hašek est en général assez habile pour éviter un affrontement direct. Il déclare ironiquement : *« Calme, ordre et progrès sont les meilleures armes contre les matraques de la police »*.

Ces séances étaient très populaires parmi la bohème littéraire et Franz Kafka aurait assisté à certaines d'entre elles. Le témoignage de l'anarchiste Michal Mares[5] a été souvent contesté car il rapproche un peu trop l'écrivain du mouvement libertaire mais il n'est pas remis en cause quand à la présence de Kafka aux réunions du Parti du progrès modéré. Kafka appréciait beaucoup les *Mémoires* de Pierre Kropotkine (*« Ne pas oublier Kropotkine »* écrit-il dans son journal) et il riait des facéties et des chansons d'Hašek. Grand bourgeois voué à l'écriture, Kafka n'était pas pour autant un militant anarchiste... En revanche, il a sans doute assisté à plusieurs réunions de ce mouvement. M. Löwy[6] cite le témoignage d'un ancien camarade de lycée de Kafka, Léopold Kreitner. Celui-ci aurait appris de Jaroslav Hašek et du poète Karel Toman que Kafka participait avec eux aux réunions du « Club des Jeunes », un groupe de poètes et d'écrivains influencés par les idées libertaires. Il est certain que plusieurs militants de cette tendance ont participé aux réunions du Parti du progrès modéré dans un but anti-électoraliste. Leur objectif ne semble pas avoir été atteint puisque ce pseudo-parti a récolté à peine une vingtaine de voix lors des élections...

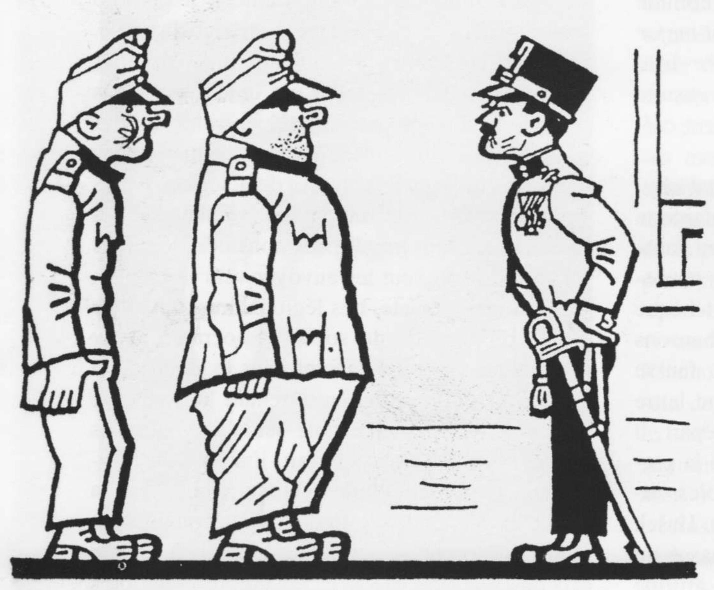


Le livre rédigé par Hašek[7] sur cette expérience et contenant une partie de ses sketches a été traduit en français récemment. Le lecteur pourra être déçu par son contenu. Il y a trop d'allusions à des contemporains de l'écrivain et certaines plaisanteries sont devenues incompréhensibles pour celui qui n'a pas vécu à cette époque. D'ailleurs l'ouvrage n'a pas été publié avant 1963. En effet, lors de sa rédaction, il mettait en cause trop de personnes vivantes. L'art d'Hašek est fait d'improvisations verbales et le livre ne rend pas assez hommage malheureusement à ce qui était un spectacle vivant, proche du happening. En tout cas, son souvenir reste vivace en Europe centrale puisque des sections du Parti du progrès modéré ont été recréées en Pologne, en Hongrie et en Allemagne comme l'a annoncé le petit-fils d'Hašek lors des cérémonies du 81e

5. Voir : K. Wagenbach, *Franz Kafka*, Paris, 1967, pp. 252-260 ; H.G. Koch, *J'ai connu Kafka. Témoignages*, Paris, 1998, pp. 101-109. La comparaison entre Kafka et Hašek mériterait à elle seule une étude.
6. M. Löwy, *Franz Kafka rêveur insoumis*, Paris, 2004, p. 30.
7. J. Hašek, *Histoire du Parti pour un progrès... op. cit.*

anniversaire de la mort de l'écrivain (en 2004) au restaurant de Lipnice, là où l'écrivain a laissé son œuvre inachevée.

Son activité littéraire et « politique », ses beuveries incessantes perturbent sérieusement sa vie de famille alors que son fils Risa (Richard) naît en 1912. Lors d'une visite de ses beaux-parents, il s'absente pour aller boire une bière et ne revient jamais. Les beaux-parents emmènent Jarmila et le bébé chez eux. Définitivement. Un acte d'abandon officiel suit peu après. Hašek semble avoir été conscient de son incapacité à s'occuper de sa famille et aurait organisé la scène pour éviter la misère à son fils. Selon des anecdotes (mais il y en a trop sur Hašek), il aurait oublié Richard dans un bistrot en voulant le montrer à des amis ou bien il aurait perdu aux cartes l'argent destiné à acheter une poussette pour le bébé, etc. En tout cas, il y a quelque chose de pathétique à voir se reproduire les événements qu'il avait connus durant sa propre jeunesse avec un père démissionnaire.



*Illustrations de Josef Lada pour* Les Aventures du brave soldat Svejk

Privé de domicile, il dort chez ses camarades écrivains, chez le peintre et illustrateur Josef Lada, dans un bordel ou sur le canapé d'un cabaret, son manteau lui servant de couverture. Il publie toujours énormément de nouvelles écrites à la va-vite sur la table d'un bistrot. Il les porte à la bourse des journalistes où s'approvisionnent les journaux et dépense immédiatement l'argent pour boire ou pour le partager avec des pauvres. Un historien a calculé qu'il aurait écrit plus de 800 nouvelles depuis ses débuts, ce qui donnerait une moyenne de 60 textes par an. Des chercheurs tchèques évaluent son œuvre totale à 1200 récits, avec une qualité inégale évidemment. Cette « surproduction littéraire » se justifie par une course au cachet car malgré cette quantité, il n'arrivera jamais à vivre de sa plume. S'il est aidé par d'autres écrivains et artistes, c'est en contrepartie de sa participation active à la vie artistique de Prague. Il aime à se travestir ou se mettre en scène pour amuser le public. Des photos le montrent transportant de la glace devant un cabaret. Sur un autre cliché, il est habillé en femme, dans un vieux costume de bain, se baignant dans un étang. Malgré cette popularité, il arrive que la direction de certains cabarets lui refuse l'entrée parce qu'il ne peut pas payer ses consommations. On peut alors le croiser dans la rue, parfois trempé de pluie, stationnant devant la porte d'un établissement, attendant qu'un ami lui paye un verre.

## Le brave soldat Hašek

C'est à la fin de sa relation avec Jarmila qu'il trouve l'idée du brave soldat Chvéïk. Sa femme raconte : *« Par un soir de mai 1911, Hašek rentra à la maison particulièrement las mais avec encore assez de volonté et de force pour griffonner en quelques mots l'idée qui le poursuivait sans cesse. Le lendemain matin, dès son réveil, il se mit à la recherche du morceau de papier sur lequel, assurait-il, il avait noté l'idée géniale qui, à son grand effroi, lui était sortie de l'esprit. J'avais entre-temps jeté le papier aux ordures. Hašek se mit fébrilement à la recherche de ses notes et il eut l'immense joie de retrouver le bout de papier tout froissé.* [...] *On peut y lire, écrit distinctement et souligné, le titre de l'histoire :* "L'imbécile de la compagnie". *Au-dessous, on distingue encore cette phrase :* "Il s'est fait examiner de son plein gré pour savoir s'il est encore capable de devenir un bon soldat". *Suivent ensuite plusieurs mots illisibles. »*





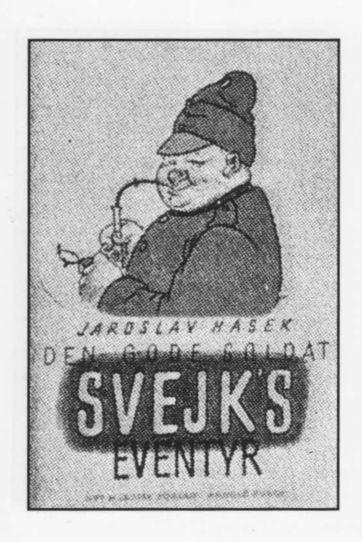
Cette tentative d'écriture est la première forme du brave soldat Chvéïk qui paraît en 1911 dans *Caricatures*, la revue de l'illustrateur Josef Lada, un artiste dont les dessins sont depuis indissolublement liés à l'œuvre d'Hašek (voir encadré p. 30). Les nouvelles sont ensuite publiées en recueil. Il existe une traduction française de ces premières histoires qui se situent sur la frontière italienne. Elles sont très inférieures à la version définitive car elles tiennent trop de l'humour de potache, sans la charge subversive de l'édition de 1921, mais on y trouve déjà quelques-unes des formules de Chvéïk clamant son obéissance à l'Empereur devant des militaires incrédules, ce qui provoque son internement psychiatrique et des tentatives de réforme avant qu'il ne fasse exploser le dépôt de munitions avec sa pipe allumée.

*«... le médecin-chef Jansa l'examina distraitement :*

*– Tu as le foie trop gros et une dégénérescence graisseuse du cœur, Chvéïk. Tu as trop attendu. Nous devons te libérer.*

*– Je vous en prie, répondit Chvéïk, je vous déclare avec obéissance que je suis en* ●●●

8. J. Hašek, *L'école de l'humour*, Verviers, 1969, p. 203.




••• *excellente santé. Que ferait l'armée sans moi, sauf votre respect? Je voudrais rester à la compagnie et continuer à servir Sa Majesté l'Empereur, fidèlement et loyalement, comme il convient à un soldat digne de ce nom*[8]. »

Hašek va se retrouver confronté à la bêtise militaire et à la guerre, comme son personnage. Dans un sketch du Parti du progrès modéré, il avait ainsi analysé la situation internationale: « *Elle est absolument sans issue, et le seul moyen d'éviter la catastrophe économique générale est de faire sauter la planète* ». Cette plaisanterie (adoptée à l'unanimité !) fit rire l'assistance mais elle allait se révéler prémonitoire. En 1914, insensible à la frénésie qui s'empare des peuples d'Europe, il tente un dernier canular après la déclaration de guerre. Alors que les cosaques envahissent l'empire d'Autriche en entrant en Galicie, il s'installe dans une auberge et signe le registre de séjour sous divers noms russes tels qu'Ivan Fiodorovic Kuznecov, commerçant de Kiev arrivant de Moscou. Il inscrit sur le registre comme motif de sa visite: « *Inspection de l'état-major autrichien* ». Bien entendu, le portier se hâte d'appeler la gendarmerie. Hašek dévoile ensuite sa supercherie aux gendarmes qui pensaient coffrer un dangereux espion.

En 1915, il est incorporé, malgré son état physique dégradé, dans le 91ᵉ régiment d'infanterie mais cette fois, il adopte le comportement faussement zélé de Chvéïk. Il tient des propos patriotiques (d'ailleurs partagés par l'opinion tchèque au début de la guerre) mais braille les chansons militaires dans les tavernes d'une voix fausse en insultant les civils. Pourtant, dans une lettre envoyée à un ami au moment de son départ, il laisse entendre qu'il changera de camp à la première occasion. Des anecdotes invérifiables circulent sur cette époque: Hašek déserteur, Hašek se faisant passer pour épileptique ou chassé du corps des élèves-officiers... Un témoin affirme qu'il exhibait la trace de ses épaulettes décousues lors de sa dégradation. Il est certain qu'il se livre à des escapades hors de la caserne qui lui valent des jours de cachot. Il se fait porter malade, mais la commission de contrôle qui le déclare incapable de combattre au front impose de l'employer pour « *des gardes ou des tâches similaires* ». Au départ le 30 juin pour le front de Galicie, il s'échappe du camp. Repris, il échappe au peloton en raison de la proximité des combats. Sa compagnie est décimée et la désorganisation de l'armée austro-hongroise est telle que lorsque Hašek ramène avec lui trois cents (!) prisonniers russes qui se sont rendus au premier soldat « autrichien » rencontré, son commandant s'enfuit en croyant avoir affaire à une nouvelle offensive russe...

Le 24 septembre, Hašek, qui guettait le moment propice, passe à l'ennemi, accompagné d'un certain Frantisek Straslipka dans lequel on a vu un des modèles de Chvéïk. Détenu dans le camp de prisonniers de Totsk, près de Samara, il tente de convaincre les autres prisonniers tchèques de combattre aux côtés des Alliés malgré les maladies et les mauvais traitements imposés par les Cosaques. En 1916, il rejoint les unités de légionnaires tchécoslovaques organisées par les Russes. À Kiev, il écrit dans la revue des légionnaires (on y trouve un des premiers récits de Chvéïk) et il tient des propos slavophiles favorables au tsar, opérant un virage idéologique de courte durée. Ses propos excessifs en faveur d'une annexion de la Bohême par la Russie semblent tout de même étranges aux dirigeants tchèques en exil, rappelant à ceux-ci le canular du Parti du progrès modéré. Ils le font même arrêter un temps mais Hašek montre sa valeur en combattant en première ligne à Zborov en juillet 1917 avec les autres légionnaires contre les Austro-Allemands. En octobre 1917, il est même décoré pour sa bravoure.

### Dans l'Armée rouge

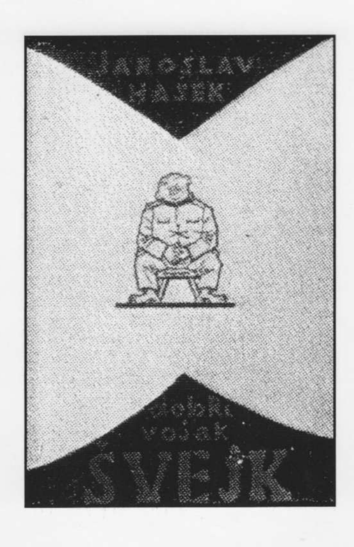
La Révolution d'Octobre l'amène à prendre ses distances avec la légion tchécoslovaque. En effet, les leaders tchèques comme Masaryk et Beneš souhaitent garder ces unités aux côtés des Alliés pour préparer l'indépendance de leur pays. De plus, ils veulent éviter la contagion des idées révolutionnaires au sein de la légion. Après avoir combattu aux côtés des bolcheviks, les légionnaires sont traités avec considération mais lorsque Trotski veut les envoyer vers la Sibérie, une mutinerie éclate. Les légionnaires, travaillés par la propagande du social-démocrate Pavlov et d'agents français, passent dans le camp de la contre-révolution, tout en affichant leur volonté de créer une troisième voie socialiste entre les Rouges et les Blancs. En fait, ils tuent des bolcheviks et pillent la ville de Tcheliabinsk. Par la suite, ils rejoignent la France pour combattre à l'ouest et feront une entrée triomphale à Prague aux côtés de Masaryk le 21 décembre 1918 après la création de la Tchécoslovaquie. Hašek a quitté entre-temps leurs rangs pour gagner Moscou où il participe à la formation du premier noyau communiste au sein du PC russe. Lors de sa première apparition publique, le 14 avril 1918, le groupe lit un appel signé par Jaroslav Hašek. Il incite les soldats tchèques à rejoindre l'Armée rouge, sans grand succès. Il ne s'agit pas encore du premier parti communiste tchèque mais d'un groupe des nationalités soviétiques supervisé par le commissaire Joseph Staline. Cette propagande trouve un maigre relais avec la proclamation au début de l'année 1919 d'un gouvernement révolutionnaire des conseils à Presov, en Slovaquie, qui qualifie la nouvelle république tchécoslovaque de Masaryk d' « *état impérialiste* ». Masaryk va effectivement jouer un rôle-clé au sein du « cordon sanitaire » établi par les Français et les Anglais pour contenir la révolution russe. Les dirigeants des conseils de Presov

sont arrêtés et pendus. L'armée tchécoslovaque joue aussi un rôle important en 1919 dans l'écrasement de la république des conseils de Hongrie dirigée par Béla Kun.

Pendant cette période agitée, Hašek reste en Russie. Sa désertion de la légion tchécoslovaque lui a valu des menaces de mort et un mandat d'arrêt du commandement tchèque. À Samara, il a dû se faire passer pour le fils d'un colonel allemand du Turkestan *« idiot de naissance »* pour traverser leurs lignes avant de rejoindre les bolcheviks. Dans un premier temps, ceux-ci le soupçonnent d'être un espion avant de lui accorder toute leur confiance, d'abord à Moscou, puis comme commissaire politique à la 26e division de l'Armée rouge à Bougoulma. Il se comporte comme un militant exemplaire, voyageant d'une unité à l'autre. Ce serait le seul moment de sa vie où, selon ses dires, il aurait été d'une sobriété exemplaire ! Il supervise une imprimerie et différentes revues politiques dans des langues slaves et en allemand et devient commissaire politique de la 5e armée, contrôlant ainsi un vaste territoire de Sibérie. Il a plus ou moins conté cet épisode de sa vie sur le mode comique dans ses *Aventures dans l'Armée rouge*. Il prétend avoir révolutionné l'art de la guerre pendant la guerre civile en manœuvrant ses troupes contre celles des Blancs. *« Napoléon était un pauvre con. Quand je pense à tous les soucis qu'il a dû se faire pour pénétrer les mystères de la stratégie, à tout ce qu'il a dû étudier pour mettre au point sa tactique* [...] *et tout cela pour se faire étendre à Waterloo.* [...] *Aujourd'hui, après les glorieuses journées de Bougoulma, les victoires de Napoléon au pont d'Arcole, sans compter celles de Iéna et d'Austerlitz, me font l'effet d'une douce rigolade*[9]. » Comme les Blancs attaquaient sur l'aile droite, il aurait contre-attaqué sur l'aile gauche, contournant ainsi l'ennemi. L'immensité de la plaine russe rendait possibles de tels mouvements où se perdaient parfois des unités entières. Dans le même livre, il tourne en dérision un général alcoolique, un tribunal révolutionnaire fanatique et un couvent de nonnes à qui il aurait ordonné de cirer les bottes de ses soldats. Ce sont là des épisodes totalement imaginaires au dire des spécialistes.



◄ *Jaroslav Hašek, commissaire politique à la 5e armée.*

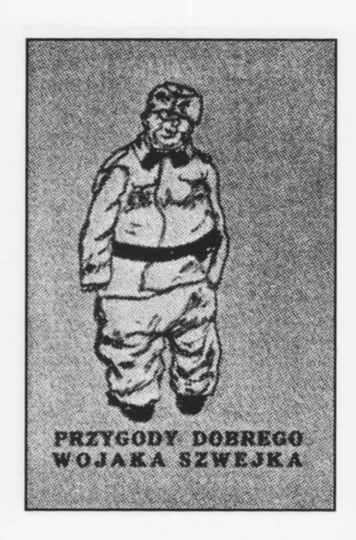



## Retour au pays

Alors que la révolution se normalise, Hašek décide de retourner à Prague, muni de documents révolutionnaires dont il ne fera aucun usage. Le 19 décembre 1920, il descend du train accompagné d'une nouvelle femme, Alexandra Lvova Sura, épousée en Russie, ce qui le rend bigame car il n'a pas divorcé de Jarmila. Sa première visite est pour... le café Union où il retrouve ses amis bohèmes lors d'un accueil triomphal après son arrivée en fiacre. Très vite, il doit se défendre contre de nombreux ennemis : à gauche, on l'accuse d'être un traître, il se moque alors des bolcheviks en des termes outranciers, affirmant qu'ils mangent la chair des Chinois. Les légionnaires le menacent de mort, il s'attribue des exactions imaginaires. Il est protégé par ses amis écrivains qui rappellent ses moqueries à l'égard des bolcheviks. Si ses bouffonneries lui permettent de rester en vie, les menaces sont à peine exagérées au vu des rumeurs de l'époque. Une campagne de meurtres commis par d'ex-légionnaires frappe les militants communistes envoyés par Moscou au point que les survivants doivent se réfugier auprès de mineurs de Kladno. D'autres communistes se dissimulent au sein du parti social-démocrate Mais l'écrivain est le seul à échapper aux dangers et il semble s'en amuser, ayant été plusieurs fois considéré comme mort. *« Durant les cinq à six années de mon séjour en Russie, j'ai été à plusieurs reprises tué ou bien assassiné par les soins de divers clans et individus. De retour dans ma patrie, j'appris que j'avais été trois fois pendu, deux fois fusillé et même, une seule fois il est vrai, découpé en rondelles par des rebelles kirghizes au bord du lac pittoresque de Kalé-Ychélà. Finalement, j'ai été poignardé par des marins en goguette au cours d'une bagarre dans une taverne d'Odessa. Cette version me semble la plus plausible*[10]. »

S'il a repris ses mystifications, il se remet aussi à boire. Le poète communiste S.-K. Neumann (un ancien anarchiste comme Hašek) le traite de *« clown »* et d' *« anti-bolchevik »*, un *« fils perdu »* du communisme qui aurait quitté la Russie après avoir épuisé tout l'alcool disponible là-bas. On sait que c'est faux puisqu'il a été au contraire d'une sobriété exemplaire pendant la révolution... Plus tard, il nuancera ce jugement mais les communistes n'apprécient pas de voir un de leurs propagandistes amuser le public des cafés-concerts. Dans un sketch de 1921, il prétend avoir appris la langue des Mongols en Russie. Muni d'un horaire de ●●●

9. J. Hašek, *Aventures dans l'Armée rouge*, Paris, 1988, p. 34.
10. *Aventures dans l'Armée rouge*, *op. cit.*, p. 123.




●●● chemin de fer, il affirme que « cheval » se dit « có », que deux chevaux se disent « cócó » et que pour un troupeau, on dit « cócócócócó » ! Nous ne sommes pas loin du dadaïsme, contemporain du retour d'Hašek mais très éloigné des directives de l'Internationale communiste !

Trop pauvre pour payer l'hôtel, Hašek s'installe chez l'un de ses compagnons de beuverie, Franta Sauer, dans le quartier périphérique de Zizkov. Généreux, Sauer empêche ainsi Hašek de se retrouver à la rue alors qu'il accumule déjà une dette de cent couronnes. Il aurait tenté à cette époque de se rapprocher de Jarmila et de son fils. À celui-ci, il est présenté comme un journaliste et lorsqu'Hašek lui passe la main sur la tête, Richard ne le reconnaît pas. On lui a dit que son père est mort héroïquement comme légionnaire pendant la guerre et l'écrivain n'osera pas démentir.

En février 1921, Sauer et Hašek réfléchissent à la possibilité de publier un livre. Hašek décide de reprendre les histoires du brave soldat Chvéïk pour les améliorer et les développer. La presse communiste refuse de publier l'œuvre de cet ancien militant trop indiscipliné et qui les tourne parfois en dérision. Avec l'aide de Sauer, Hašek choisit de les éditer en fascicules hebdomadaires qu'ils distribueront eux-mêmes. Mais, comme Sauer n'est pas assez riche pour financer l'impression, ils font appel au frère de Sauer et à un agent immobilier, V. Cernak, pour créer une société d'édition. Hašek demande à son vieil ami Josef Lada de s'occuper des illustrations. Hašek écrit d'abord *Le brave soldat Chvéïk*[11]. Des affiches en noir et jaune annoncent la parution du livre en fascicules, mais très vite l'écrivain connaît des baisses de rythme dans sa production en raison de son alcoolisme. Sura

## Josef Lada : un grand illustrateur

Josef Lada (1887-1957) est un peintre, illustrateur et caricaturiste dont l'œuvre est toujours appréciée en République tchèque. Des expositions de son travail y sont régulièrement organisées et ses tableaux illustrant des scènes de Noël à la campagne dans des décors typiques y sont célèbres. Mais Lada est surtout connu hors de son pays pour ses illustrations des recueils du *Brave soldat Chvéïk*.

Né dans un village de Bohême centrale, au sud-est de Prague, à Hrusice, il a été influencé par la vie de village qui domine dans son œuvre. Relieur de profession, Lada fait ses études à l'École des arts appliqués de Prague mais il les interrompt pour proposer ses dessins aux magazines. Il illustre et même écrit des livres pour les enfants. Il réalise des publicités et surtout des dessins humoristiques. C'est dans le milieu artistique qu'il rencontre Hašek en 1907 et se lie d'amitié avec lui jusqu'à la mort de ce dernier en 1923. L'écrivain loge même chez lui – sans toujours payer le loyer ! Lada apprécie aussi les idées politiques d'Hašek : « *Ses opinions politiques l'ont sûrement rapproché du mouvement anarchiste, ou à l'époque anarcho-communiste. Mais il n'est jamais entré dans un parti politique* [...] *Il était indépendant, autant dans ses créations que dans ses opinions. Il était absolument original. D'ailleurs, le mouvement anarchiste était divisé en deux camps ; il écrivait volontiers pour l'un ou pour l'autre* » (Pavla Pecinkova).

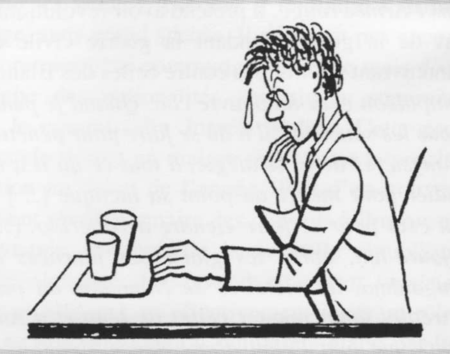
En 1921, Hašek lui propose d'illustrer les aventures du brave soldat Chvéïk : « *Je ne créai pas le personnage* [...] *d'après une notion personnifiée, mais d'après la description faite par Hašek de Chvéïk dans son roman. Je peignis le Chvéïk qui, sous une pluie de balles et d'obus, au milieu des explosions, allume sa pipe.* [...] *J'apportai ce dessin de couverture au local* [...] *le jour convenu. Il plut beaucoup à Hašek et à son ami Sauer, qui me promirent bientôt un honoraire. Mais au lieu de recevoir de l'argent, c'est moi qui dus payer la tournée.* » (*Chronique de ma vie*).



Cette première version est très différente des dessins que nous connaissons. Lada a repris ses illustrations après la mort de l'écrivain en 1924-1925. Pour le supplément du dimanche de la *Parole tchèque*, il réalise en deux ans près de 540 dessins suivant fidèlement le livre devenu très populaire. Le portrait de Chvéïk est tellement lié à son dessin que le cinéma et le théâtre ont échoué à en donner une autre représentation. Dans les années 50, une partie des dessins a été rééditée en couleur. Certains y ont vu (comme dans le roman) un manque de finesse et de bon goût mais les deux artistes n'ont jamais prétendu s'adresser aux esprits délicats ! L'art de Lada est un peu anachronique : villages de style baroque, paysans en habits... Il décrit rarement la Prague populaire d'Hašek, mais le trait est précis et les dessins font référence à chaque fois au livre.

Lada a appartenu à l'Association des artistes plasticiens et à celle des graveurs tchèques.





*Dessins de Josef Lada. À gauche, portrait de Jaroslav Hašek, à droite, autoportrait.*

vient le chercher dans les tavernes en compagnie du secrétaire de la maison d'édition et le ramène à la maison. Pour l'éloigner de ses mauvaises fréquentations, on le décide à s'installer à Lipnice, où il loue une masure. Dans l'auberge U Invalidu, il dicte son texte à un jeune copiste, avec une facilité étonnante mais faisant preuve d'une désorganisation complète. On imagine l'effroi de son « secrétaire », devant souvent interrompre la rédaction à cause d'une bagarre ou d'une discussion avinée avec les consommateurs de l'auberge ! Néanmoins le premier volume paraît en cinq fascicules, le second en quatre et le troisième en trois. Intitulé en français *Nouvelles histoires du soldat Chvéïk*, le second livre est aussi le meilleur. Il raconte les vagabondages de Chvéïk, confronté à une bureaucratie stupide et sa découverte du front austro-russe. Juste avant sa mort, Hašek négociait les droits pour l'adaptation de son œuvre en film, ce qui prouve

THÉÂTRE DE LA CITÉ
SCHWEYK
DANS LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE
DE BERTOLT BRECHT

son succès. Mais il meurt brutalement en 1923, usé depuis longtemps par ses excès alcooliques. Après sa mort, l'éditeur K. Vanek, un social-démocrate qui a connu Hašek dans la légion tchécoslovaque, décide de terminer le troisième ouvrage. Mais il parodie son style tout en trahissant l'esprit des livres de Chvéïk. Sans charme, assez plate, sa suite se veut de plus politiquement « raisonnable », en se rapprochant du patriotisme tchèque. Depuis la Deuxième Guerre mondiale, sa contribution, considérée souvent comme une véritable trahison, a été retirée de la plupart des éditions étrangères.

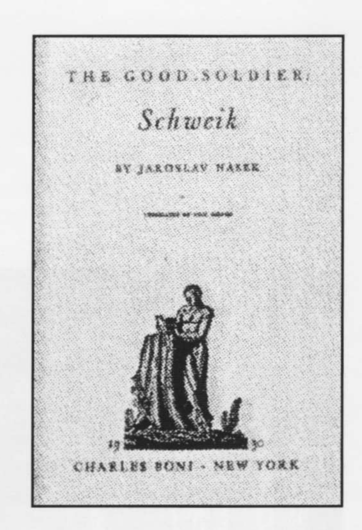
L'œuvre d'Hašek a connu un énorme succès, au-delà des frontières de son pays d'origine. Mais elle n'a pas été acceptée facilement par les milieux politiques et par les universitaires. Dans la Tchécoslovaquie de Masaryk, les livres du *Brave soldat Chvéïk* étaient interdits dans les écoles et les casernes. Les nazis les brûlèrent en Allemagne puis en Bohême lors de l'occupation pendant la guerre. Le régime communiste tenta de récupérer Hašek en négligeant de publier ses textes sur les bolcheviks. Aujourd'hui, son œuvre connaît un nouvel engouement en Tchéquie. Des chercheurs découvrent des textes oubliés. Un monument équestre a été édifié à la gloire de l'écrivain dans le quartier de Zizkov et des festivités se déroulent régulièrement dans l'auberge de Lipnice où il rédigea ses livres, au point qu'elle devient une sorte de musée.

En revanche, les universitaires français semblent plus réticents à l'apprécier. Lors d'un colloque de 1983 publié par la *Revue d'études slaves*, des chercheurs ont tenté de recréer un Chvéïk apolitique dont les actions seraient absurdes. Ce personnage s'apparenterait à une marionnette ou un robot. Or, Hašek écrit très clairement dans la version de 1911 que l'attitude de Chvéïk est préméditée : *«... très satisfait au fond de lui-même d'inspirer une telle inquiétude aux officiers de la garnison de Trente, non par sa grossièreté, mais au contraire par ses réponses polies, son attitude déférente et son sourire désarmant qui les médusaient tous*[12]. » Et pour ceux qui douteraient de ses sentiments antimilitaristes, il ajoute *«... je ne voulais pas être militaire »*. L'aspect mécanique de cet humour s'explique avant tout par une production rapide de l'écrivain, à un rythme stupéfiant, sans relecture générale de ses écrits. On devine ce que sous-entendent les lectures « apolitiques » d'une œuvre qui n'a pas encore perdu son pouvoir subversif... Une autre critique est formulée par l'historien B. Michel. Jaroslav Hašek serait *«... l'un des modèles du Tchèque par excellence, avec toutes les ambiguïtés d'un faux engagement dans les drames du XXe siècle*[13]. » C'est parfaitement injuste concernant un écrivain qui a connu la prison et risqué sa vie pour des motifs politiques. Peut-on lui reprocher d'avoir été lucide en se désengageant à temps de certaines impasses politiques et d'avoir écrit une œuvre qui est un véritable révélateur ? Espérons que le public français pourra un jour lire une édition complète qui lui permettra de se faire un jugement personnel.

*«... ne vous imaginez pas qu'au front vous pourrez faire des bêtises comme ici. Êtes-vous content ?*

*– Je vous déclare avec obéissance, mon lieutenant, que je suis excessivement content, répondit le brave soldat Chvéïk ; ce sera quelque chose de magnifique quand nous tomberons ensemble sur le champ de bataille pour Sa Majesté l'Empereur et son auguste famille impériale et royale... »* ■

**Yves BLAVIER**




11. Les trois volumes de *Chvéïk* ont été publiés en français chez Gallimard.
12. *L'école de l'humour, op. cit.*, p. 191.
13. B. Michel, *Prague Belle Époque*, Paris, 2008, p. 484. Cette critique nous semble s'appliquer davantage à Bohumil Hrabal, imitateur rusé d'Hašek sans son engagement politique.




# À l'origine des Enragés de 1793 : le Cercle social

**Parmi les clubs créés dans les années qui suivent 1789, le Cercle social, organisé autour du journal *La Bouche de fer*, apparaît comme un précurseur des idées socialistes.**

L'image dominante de la « gauche » dans la Révolution française, imposée par les historiens communistes pendant la période glorieuse de l'ex-Union soviétique, est celle de Babeuf et du babouvisme. Pourtant, depuis longtemps, on sait que d'autres courants pré-socialistes ont joué un rôle non négligeable dans le mouvement social de la fin du XVIII[e] siècle[1].

Depuis le travail pionnier d'Albert Mathiez en 1927 (*La Vie chère et le mouvement social sous la Terreur*, Armand Colin), le mouvement des Enragés est connu pour les idées radicales développées par ses membres les plus renommés (Jacques Roux, Théophile Leclercq, Jean-François Varlet), pour l'instauration d'une politique de terreur économique, pour la conversion de l'assignat en une monnaie fiable, pour une loi sévère contre les agioteurs et les spéculateurs et pour la démocratie directe. Mais à l'origine de son combat se trouve un groupe beaucoup moins connu, le Cercle social, qui publie le journal *La Bouche de fer*.

La place du Cercle social dans l'histoire des idées de la Révolution est assez peu connue, même si dès 1845, Marx et Engels, dans *La Sainte famille* (Éditions sociales, 1969), considéraient qu'il représentait le début du mouvement ayant *« donné naissance à l'idée communiste »*. Son importance tient au fait que parmi les groupes, cercles, sociétés et clubs qui surgissent dans les premières années de la Révolution, il est le principal responsable de la diffusion des idées de la philosophie des Lumières dans leur expression la plus « socialiste ».

## Nicolas de Bonneville

Le Cercle social doit sa création à l'obstination de Nicolas de Bonneville, né en 1760 à Evreux (Eure), fils d'un procureur du roi, franc-maçon, journaliste et membre du club des Cordeliers, qui, d'emblée, se situe à la gauche des Jacobins. Obsédé par l'idée de transférer le pouvoir politique au peuple, Bonneville se fixe pour objectif d'éduquer les masses afin qu'elles puissent remplir ce rôle : *« Le peuple ne veut vivre que le jour dont il est maître. Il faudrait lui montrer l'avenir et mettre cet avenir sous ses yeux et sous sa main. »* Pour parvenir à ce but, il met en œuvre deux projets complémentaires, un journal et une organisation.

Éditeur depuis juin 1789 d'un journal, *Le Tribun du Peuple*, il décide en octobre suivant d'en créer un autre, *La Bouche de fer*. Le projet diffère sensiblement du reste des publications révolutionnaires en ce qu'il ne veut pas être le fruit du travail d'un homme seul mais d'un groupe de souscripteurs dont les membres doivent participer à la rédaction, à la publication et au contrôle de son contenu : *« Les personnes qui voudront être membres du Cercle social et concourir à la censure de* La Bouche de fer *se feront inscrire au bureau de l'imprimeur de l'Assemblée Nationale »*. Le Cercle social se veut à l'origine une sorte de comité de rédaction du journal. Il est décidé qu'il se réunira chaque jeudi à 4 heures de l'après-midi, la sortie d'un premier numéro étant prévue pour le mois ●●●

1. On remarque simplement deux articles en français. Le premier publié en 1956 au moment de la déstalinisation est assez objectif bien que mettant l'accent sur l'insuffisance de la conscience de classe : *« Indépendamment de la volonté, de la conscience, des rêves de Fauchet, Bonneville, et leurs compagnons du Cercle social, et même visiblement à l'encontre de leurs intentions subjectives et de leur tactique pacifique, l'activité de l'organisation qu'ils ont créée et dirigée s'est inscrite à bon droit dans l'histoire du mouvement révolutionnaire qui a été à l'origine de l'idée communiste. »* (V. Alexeev-Popov, « Le Cercle social (1790-1791) », *Recherches soviétiques* n° 4, 1956, p. 89-150). Le second insiste sur l'aspect peu prolétarien du groupe et son absence d'influence sur la pensée de Babeuf : *« Le jugement porté sur Bonneville ne laisse aucun doute sur le fait que le Cercle social n'a exercé aucune influence sur la formation de la conception communiste révolutionnaire de Babeuf »* (V.-M. Daline, « Babeuf et le Cercle social », *Recherches internationales à la lumière du marxisme* n° 62, 1970, p. 62-73).



*Discours prononcé par l'abbé Fauchet le 5 août 1789 pour le service funèbre des citoyens morts au siège de la Bastille.*

●●● de novembre. Finalement, le projet aboutit en janvier suivant. Encouragé par son succès, Bonneville commence à envisager de développer une idée plus ambitieuse, la création d'une chaîne de sociétés sœurs dans chaque département, publiant une série de journaux sur le modèle de celui de Paris. En parallèle, il est envisagé de fédérer les sociétés dans une organisation nationale du *Tribun du Peuple* ayant pour rôle de défendre les intérêts populaires. Ce projet très novateur est celui de la création d'un véritable parti national et démocratique reposant sur l'idée franc-maçonne du rassemblement d'une élite pour apporter la lumière au peuple ignorant.

*L'abbé Fauchet.*

Pendant un long moment, malgré la volonté de rédaction collective, le Cercle social et son journal semblent être l'œuvre presque exclusive de leur fondateur. Une analyse du contenu et du style fait penser que les « lettres à l'éditeur » qui apparaissent sous différents pseudonymes sont dues à Bonneville lui-même. En mars 1790, on constate un intérêt évident de l'abbé Fauchet pour l'action. Il se manifeste sous la forme d'une lettre soutenant Danton, emprisonné pour avoir entraîné la participation du club des Cordeliers à la protestation contre l'arrestation de Marat.

## Claude Fauchet

En 1789, Claude Fauchet est un prêtre fort d'une carrière honorable sous l'ancien régime. Né en 1744 à Dornes (Nièvre) d'un père négociant, éduqué par les Jésuites, il devient prêtre et suit un parcours ecclésiastique brillant compte tenu de ses origines modestes. Il est précepteur d'un neveu du cardinal de Choiseul-Beaupré, puis prédicateur attaché à la paroisse Saint-Roch à Paris où il acquiert une grande réputation d'orateur. Devenu prédicateur du roi en 1783, il va jusqu'à proclamer en sa présence : *« Il faut des rois et non des tyrans, il faut des sujets et non des esclaves »* (*Discours sur les mœurs rurales*).

On le retrouve à la tête du cortège des assiégeants de la Bastille le 14 juillet. Le 5 août, il prêche dans l'église Saint-Jacques et celle des Saints-Innocents le sermon très connu de la mort de la Bastille (*Discours sur la Liberté française*). Ce discours, suivi de deux autres le 31 août à Sainte-Marguerite et le 27 septembre à Notre-Dame devant la Garde nationale, fait l'objet d'une publication immédiate. Fauchet devient si populaire que les Parisiens sont prêts à débourser 24 sols pour obtenir une place afin de l'écouter.

Michelet raconte que lorsqu'il descendit de sa chaire le 5 août, les vainqueurs de la Bastille et de la garde citoyenne, le tambour en tête, le reconduisirent à l'Hôtel de ville, un héraut portant une couronne devant lui (*Histoire de la Révolution française*, t. 1, p. 263).

Entre-temps, il s'est fait élire à l'assemblée du conseil de la Commune, rejoint par Bonneville le 8 octobre. Fauchet devient président de la Commune et l'un des orateurs les plus en vue du parti révolutionnaire puisqu'il est choisi le 21 juillet 1790 pour faire, à la Halle au blé, l'éloge public de Benjamin Franklin qui vient de décéder. Jusqu'en octobre 1790, les liens de Bonneville et de Fauchet ne semblent pas aller au-delà de leur appartenance à l'assemblée communale. Non réélus dans la seconde assemblée, ils vont commencer à collaborer pour mener la lutte contre la nouvelle municipalité en regroupant d'abord les anciens élus dans un groupe oppositionnel des « anciens Députés de la Commune de Paris ». C'est ainsi que le n° 34 de *La Bouche de fer* (décembre 1790) contient une note dans laquelle *« l'ingratitude »* de la *« Capitale »* à l'égard d'anciens membres de la Commune est comparée à l'attitude de la province qui *« ne l'est pas »*. Mais les deux hommes veulent aller plus loin dans l'action en créant une structure qui ne se confond pas avec les apparitions publiques du Cercle social, la Confédération universelle des amis de la vérité, composée, selon le programme

du Cercle social : *« 1° Du Cercle social qui en a conçu le dessein, offert les facilités, commencé l'exécution, et de tous les cercles de francs-frères qui lui sont affiliés. – 2° De tous les abonnés du journal de* La Bouche de fer, *tant en France que parmi les autres nations ».*

L'inspiration première de ce projet est clairement celle de la franc-maçonnerie : *« L'idée d'intéresser tous les francs-frères répandus dans les diverses parties du monde, à rallier tous les hommes aux principes de liberté, d'égalité d'union est l'une des plus belles et des plus heureuses qui peut entrer dans l'esprit humain »* (*La Bouche de fer* n° 4, 10 janvier 1791).

## Une vision universaliste

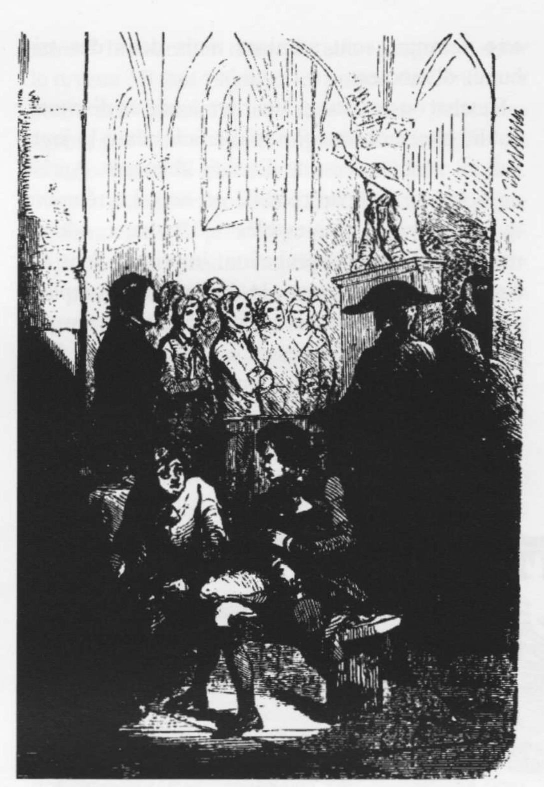
Des liens internationaux sont établis. Des correspondances sont reçues d'Angleterre, de Pologne, de Russie, pendant que les ouvrages imprimés par la maison d'édition l'Imprimerie du Cercle social (rue du Théâtre-Français, n° 4) sont vendus à Genève, Utrecht, Gênes et Philadelphie.

Le premier numéro de *La Bouche de fer* annonce : *« Anglais, Allemand, Français, Espagnol, Russe, tout écrivain sera admis ».* Plusieurs étrangers fréquentent le Cercle et les milieux radicaux : le mécène et poète William Hayley (1745-1820), le philosophe Dugald Stewart (1753-1828), le futur Enragé John Oswald, qui devient un collaborateur régulier du journal.

À Londres, certains radicaux cherchent à créer une branche du Cercle. C'est ainsi qu'un Cercle des amis de la vérité en Angleterre propose une traduction de l'ouvrage *Letters on Political Liberty* du prédicateur déiste David Williams (1738-1816). Des contacts sont établis avec la Society for Constitutional Information. Les deux groupes échangent des articles et des traductions. Des liaisons entre le Cercle social et des revues allemandes sont attestées en 1792-1793. Des textes sont publiés dans la revue *Minerva* et dans la *Berlinische Monatschrift*[2]. En Russie, le comte Dmitriev Mamonov vante les mérites de *La Bouche de fer*.

En France même, le but est de créer des groupes frères dans les villes et les villages, ce qui semble avoir connu un début de réalisation. Par exemple, les officiers municipaux de Creil dans l'Oise, impressionnés par le discours féministe d'Etta Palm d'Aelders aux Amis de la vérité le 30 décembre 1790, envoient une lettre mentionnant leur volonté d'établir un lien durable. De même, les Amis de la constitution de Caen, le 25 mai 1791, décident de réimprimer le texte du discours. Une lettre signée de tous les membres du directoire du district de Noyon affirme : *« Vous êtes devenus universellement nos modèles, nos chefs, et nous vous avons juré une Confédération éternelle »* (*La Bouche de fer* n° 34, décembre 1790).

Malgré des proclamations universalistes, les Amis de la vérité restent une élite : *« C'est la philosophie, répandue dans la multitude des têtes supérieures*, explique Fauchet, *et de là dans la majorité des esprits populaires, qui peut seule instituer le vrai code social »* (*La Bouche de fer* n° 7, 17 janvier 1791).


*Le club des Cordeliers.*

L'adhésion annuelle est de 36 livres, somme considérable pour la majorité de la population.

À Paris, la création des Amis de la vérité connaît un retentissement certain. Les premières réunions sont un succès, rassemblant plusieurs milliers de personnes (on parle de 6 000 participants pour la première). Le comte de Châteaugnion, un émigré royaliste en contact avec plusieurs agents, reçoit d'un de ses informateurs la nouvelle suivante : *« La soirée du 13* [octobre 1790], *acte remarquable au Palais-Royal, par l'inauguration de la Configuration universelle des amis de la vérité. C'est l'abbé Fauchet qui a ouvert la séance par un discours très éloquent sur la situation des intérêts nationaux, sur l'opinion publique, et sur tous les avantages de réunir en un seul club tous les clubs de la capitale afin que l'esprit public soit un, qu'il n'y ait qu'un seul foyer où il puisse venir alimenter son civisme de nouvelles lumières et de nouveaux motifs pour être plus attaché à la révolution et à la constitution. »*

Le marquis de Ferrières écrit le 30 novembre : *« Le grand club du Palais-Royal ou Cercle social va tous les vendredis. Il s'y rend quatre ou cinq mille personnes les jours de séance ».*

C'est l'abonnement au prix de 9 livres à *La Bouche de fer* qui en principe ouvre l'entrée aux réunions mais les membres des sociétés fraternelles parisiennes en sont dispensés. Les •••

2. Selon Jacques D'Hondt, les idées du Cercle social auraient influencé Hegel dans sa jeunesse (*Hegel secret*, PUF, 1986, p. 31).

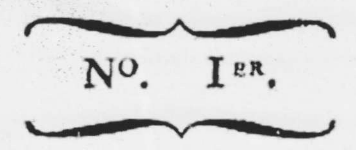
●●● femmes sont admises mais dans des tribunes distinctes.

Fauchet ou un autre orateur prononce un discours, publié plus tard sous forme d'articles dans le journal qui vont être ensuite discutés librement. Après, on vote, sur le texte modifié ou non. La réunion, qui est appelée « assemblée fédérative », adopte une « motion » d'approbation, imprimée dans *La Bouche de fer*. Souvent, le discours est complété par la lecture de la correspondance reçue ou par celle de mémoires adressés au Cercle social. Des écrivains plus ou moins connus peuvent également parler et proposer leurs œuvres. C'est l'ambition du Cercle et des Amis de la vérité : être un lieu de vaste débat public non confiné dans les salons ou les cercles. *La Bouche de fer* définit ainsi son rôle : *« La première et principale entreprise du Cercle social que nous avons formé est de donner à la voix du Peuple sa force afin qu'il exerce dans toute sa plénitude et avec une latitude indéfinie son droit de censure, seul pouvoir dont il ait jamais joui, le seul qui forme l'opinion générale, qui est toujours droite et toute puissante : le seul pouvoir qu'il lui soit avantageux d'exercer par soi-même »* (*Plaquette de présentation*, p. 5).




BULLETIN

DE LA BOUCHE DE FER.


Nº. Ier.

*Assemblée Nationale d'Italie.*

Les droits sacrés et imprescriptibles des peuples commencent déjà à se faire sentir par toute l'Europe, depuis que la France les a si solemnellement reconnus.

*Nota.* La promptitude de la publication que la Correspondance *secrète & importante* de la *Bouche de Fer* exige en ce moment pour le salut du peuple, la force à détacher ses *Bulletins*, il en paroîtra au moins trois par semaine. Quant à la seconde partie des travaux du Cercle Social, destinée à préparer, à sonder l'opinion publique, & à intéresser les bons esprits par des lectures agréables & instructives, elle sera continuée & publiée comme à l'ordinaire : chaque livraison sera annoncée par le *Bulletin*.

## Les idées du Cercle social

La première et presque unique réflexion du Cercle tourne autour de l'œuvre de Rousseau et du Contrat social avec une interprétation à la fois chrétienne, franc-maçonne et pré-socialiste. Quatre séries d'idées sont développées.

D'abord est mise au premier plan l'idée de la création d'une sorte de fédération mondiale des peuples libres liés par une religion universelle : *« Mais, ce qui nous importe aujourd'hui, c'est de persuader un peuple, tout-puissant s'il peut s'unir, qu'il n'y aura jamais de liberté durable sur la terre, tant qu'il existera un peuple, ou même un seul homme qui puisse être victime du pouvoir arbitraire. De là l'impérieuse nécessité de la confédération de tous les peuples. »* (*La Bouche de fer* n° 2, octobre 1790).

Ensuite, c'est un véritable plaidoyer en faveur du pouvoir de la presse et du contrôle des gouvernants par l'opinion qui est avancé (on remarque que le terme de *« quatrième pouvoir »* est utilisé) : *« Le pouvoir de surveillance et d'opinion (quatrième pouvoir censorial, dont on ne parle point), en ce qu'il appartient également à tous les individus, en ce que tous les individus peuvent l'exercer par eux-mêmes, SANS REPRÉSENTATION, et sans danger pour le corps politique, constitue essentiellement la souveraineté nationale. »* (*La Bouche de fer* n° 1, octobre 1790).

S'inspirant de l'idéal social de Bossuet et Morelly, les idées économiques avancées dans les prêches de Fauchet tendent à une espèce de bonheur commun (ce qui déclenchera bien évidemment les critiques sarcastiques des auteurs soviétiques) : *« Les premiers disciples étaient égaux et libres ; leur république devait servir de modèle, dans la maturité du temps, à la république de l'Univers. »* (*Frère Claude : chanson constitutionnelle ; rira bien qui rira le dernier. « À Paris, de l'imprimerie de la Bouche-de-fer, l'an troisième de la liberté, 1791, avec l'approbation de tous nos amis »*).

En raison de sa foi chrétienne, et probablement de ses idées franc-maçonnes, Fauchet s'écarte de la conception de Rousseau de *« l'état de nature »*. Alors que pour ce dernier, la famille est la seule institution naturelle, pour Fauchet, tous les hommes sont liés dans une fraternité commune par l'amour naturel : *« L'homme est un être aimant par nature, et ne peut trouver que dans la fraternité son bonheur. »* (*La Bouche de fer* n° 11, octobre 1790).

Contrairement à ce principe, la société telle qu'elle a existé a reposé sur l'oppression des pauvres par les riches. Il dénonce le *« régime infernal »* dans lequel des millions ne sont pas certains d'avoir assez pour se nourrir bien que demandant du travail alors que quelques *« riches insolents »* qui peuvent tout avoir à leur gré sans travailler leur accordent à manger en échange de leur travail. Les meilleures lois sociales doivent être concentrées sur la destruction de la division de la société entre ploutocrates et prolétaires; il y a suffisamment de richesses dans le monde. Ensuite, il n'y aura ni riches ni pauvres. Aucun homme ne sera forcé de vendre son travail, et personne ne voudra le lui acheter. Sans cette révolution sociale, la liberté politique restera une illusion: *« Si tout homme, en tout lieu, n'est pas assuré par la constitution de vivre d'une suffisante vie, il n'y a point de constitution, la nature est violée, la liberté n'est pas. »* (*La Bouche de fer* n° 20, 19 février 1791).

Pour assurer l'égalité sociale, il est nécessaire d'envisager une redistribution considérable des richesses: *« Les plus riches seront imposés par des lois de manière à suppléer les moyens des plus pauvres »* (*La Bouche de fer* n° 20, 19 février 1791).

Mais les moyens pour arriver à cette égalité restent assez vagues: limitation de l'héritage des terres? Instauration d'une taxation progressive sur le revenu? Il faut y ajouter les projets de Condorcet pour des pensions en faveur des personnes âgées, des veuves et des orphelins et les idées de Bonneville en faveur d'une aide nationale.

Sur le plan politique enfin, le Cercle social prône la démocratie la plus large (certains s'exprimant déjà pour le mandat impératif): pouvoir absolu du peuple, contrôle des représentants, adoption populaire des lois... (*Projet de décret rédigé par Nicolas Bonneville*, *La Bouche de fer* n° 74, 26 juin 1791).

## Critiques et railleries

Une telle activité, dans le cadre d'un cirque (celui du Palais-Royal construit par le duc d'Orléans), ne peut que provoquer des réactions de tous les côtés.

Le premier des journaux « révolutionnaires » qui dénonce le Cercle est le *Journal des Clubs* qui incite les Jacobins à attaquer cette organisation: *« Au milieu du jardin, dans un lieu destiné aux fêtes, aux plaisirs, dans le cirque, est un homme au masque de fer, qui se tient là au centre des groupes pour faire tomber dans le piège ceux qu'il destine à servir d'instruments à ses projets, absolument comme l'araignée est au centre de sa toile pour attraper la proie qu'elle veut dévorer. Cet orateur, abusant de ses talents, tantôt* •••

## Projet de décret rédigé par Nicolas de Bonneville paru dans *La Bouche de fer* n° 74 du 26 juin 1791

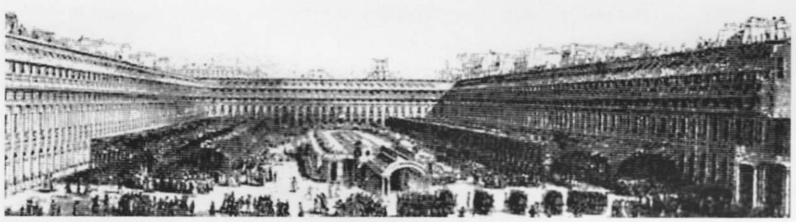
Décret qu'il faut obtenir sur l'heure ou mourir

Les *élus* de la nation libre, réunis pour asseoir sur une bonne constitution, préparée par un grand nombre de commotions universelles, le gouvernement le plus susceptible de se perfectionner, avec les lumières et l éducation générales de tous les peuples de la terre, nos frères et nos amis, DÉCLARENT:

1° Que le seul gouvernement légitime est républicain, c'est-à-dire national.
2° Que jamais un corps, quel qu'il soit, toujours froid, oppresseur et indifférent, ne peut mettre sa volonté particulière à la place de la volonté universelle.
3° Qu'ils ne peuvent être chargés, dans les affaires d'une grande importance, que d'un pouvoir *initiatif* pour préparer les lois de gouvernement, demandées par des circonstances imprévues.
4° Que seulement dans les affaires de peu d'importance, et pour faire exécuter les lois qui sont faites, ils ont un pouvoir réel et représentatif de la volonté souveraine, déjà manifestée ou présumée.
5° Que les plus sages décrets ne peuvent être en vérité, que des *lois provisoires*.
6° Que la ratification annuelle et universelle fait la loi, seule souveraine.
7° Que la constitution ne consiste que dans un seul principe, qui perfectionnera tous les gouvernements, celui de recueillir annuellement toutes les volontés partielles.
8° Qu'ils avouent avec loyauté, qu'une déclaration des droits de l'homme et du citoyen, chose déjà faite, même par les décemvirs, et les tyrans, n'est point une constitution.
9° Qu'ils n'ont pu s'occuper encore que d'une forme variable de gouvernement, la meilleure possible pour les circonstances. Qu'ils vont maintenant l'affermir par *l'application* du principe fondamental et unique d'une véritable constitution.
10° Que la nation seule peut la faire, et qu'elle sera faite, si les 12, 13 et 14 juillet prochain, tous les citoyens se bornent à un rendez-vous, le plus fraternel que nos mœurs, si vicieuses encore, peuvent le permettre.
Si l'on promet, en face du ciel, et la main tour-à-tour sur son cœur et sur ses armes de ne jamais reconnaître pour LOI de l'État, que le vœu bien reconnu de la totalité absolue des habitants de tout l'Empire.
Qu'elle sera faite sans commotions, sans dangers, sans craintes de séductions, sans donner la moindre espérance aux grands et petits tyrans; si déterminés à renoncer à la vie plutôt qu à de pareilles fêtes nationales et annuelles, par un dernier acte de générosité, leur plus digne récompense, on accepte cette année, sans révision aucune, le gouvernement qu'ils n'ont pu édifier sous les regards de tant d'ennemis, que d'une main tremblante, qui n'est pas la constitution *promise*, mais qui, fort de cette sanction universelle et de la vigueur nouvelle que les organes de la loi en recevront eux-mêmes pour en écarter quelques vices, sera encore le plus beau monument de toutes les nations européennes.
11° Qu'ils déclarent enfin qu'ils ne termineront pas leur assemblée législative, sans avoir organisé pour 1792, les assemblées souveraines de la nation.

●●● *propose la loi agraire, tantôt tonne contre la royauté et toujours souffle la discorde en prêchant la réforme* » (n° 3, 1790).

À gauche, Anacharsis Cloots écrit à Fauchet le 24 octobre 1790 : « *Le Cercle social, en jetant les yeux sur moi pour remplir une des plus importantes places de son directoire, a sans doute apprécié mon rôle sans consulter ma doctrine. C'est un superbe plan que celui de la Confédération des amis de la vérité, et, sans m'arrêter à l'insuffisance des moyens d'exécution, je m'empressai de souscrire au journal de* La Bouche de fer. *Quelle fut ma surprise d'y trouver un ton mystique qui affadit l'âme et un ton incivique qui refroidit le cœur ! On y affiche une impartialité suspecte, en proscrivant indistinctement et les Jacobins et le Club de 89 ; on y soumet la raison et la nation à la truelle des francs-maçons. Trompé dans mon attente, je gardai le silence, je suspendis mon jugement jusqu'à la seconde séance du Palais-Royal. J'écoutai attentivement votre procureur général, et je vis avec douleur que mes espérances étaient déçues. Son style maçonnique, sa diatribe contre Voltaire, ses lieux communs sur l'Évangile, son mélange bizarre de vrai et de faux, de la lumière et des ténèbres, de l'amour de l'humanité et de l'esprit de secte, cet amphigouri sublime me contrista profondément. L'éloge même du grand citoyen de Genève semblait n'être amené là que pour aiguiser davantage les traits lancés contre le*



*Le cirque d'hiver.*

*grand citoyen de Paris, contre le génie du siècle, contre le père de tous les philosophes modernes, et, par conséquent, de la Révolution* ».

Le très voltairien *Révolution de Paris* déverse ses railleries : « *La Vérité, y lisons-nous, vient d'établir son trône au cirque du Palais-Royal. Cette galerie a plusieurs usages : les mardi, jeudi et dimanche, on y chante des ariettes ; les mercredi et samedi, les nymphes circonvoisines des entresols y dansent, et les lundi et vendredi on y dit la vérité.* » « *C'est sous les auspices apparents de M. l'abbé Fauchet que cette société s'établit ; nous n'en voyons pas encore les fondateurs réels, et nous n'en verrons les instigateurs que le plus tard qu'il se pourra.* » « *Établie au cirque du Palais-Royal, si cette association n'est pas mystérieuse, elle est du moins mystique par les principes qu'elle affecte.* » (n° 69).

À droite, Marchant, pamphlétaire royaliste, se moque de Fauchet : « *Ce fut aussi cette fureur nouvelle/qui de l'abbé Fauchet dérangea la cervelle/Le pauvre homme prétend que de la Nation/Il faut changer la religion/mais plût à Dieu que*

APPEL
AUX FRANÇOISES
SUR
LA RÉGÉNÉRATION DES MOEURS,
ET
NÉCESSITÉ DE L'INFLUENCE
DES FEMMES
DANS UN GOUVERNEMENT LIBRE.
Par ETTA-PALM, née D'AELDERS.



*bientôt ce prêtre imbécile/allât à Charenton prêcher son évangile !* »

Le choix du lieu, un cirque, est un motif supplémentaire de sarcasme. On lit dans le *Journal des amis de la Constitution* : « *Depuis quelques semaines ce Cercle de la vérité a encore changé de forme. Le jour que l'on n'y prêche pas le partage ou la communauté des propriétés : 1. on y mange ; 2. on y boit ; 3. on y danse ; 4. on y joue ; chacun paye son écot, excepté les demoiselles du Palais-Royal.* » (n° 12, 15 février 1791).

L'hiver 1790-1791 est l'apogée du Cercle. En dépit de son action, son rôle reste plus théorique et éducatif que pratique.

Les événements du printemps 1791 (manifestation du 18 avril, démission de La Fayette, décret limitant le droit de pétition, fuite de Louis XVI) provoquent de sérieuses divergences en son sein. Fauchet échoue à se faire élire archevêque de Paris en remplacement de Juigné qui a refusé de prêter serment, mais il est nommé évêque constitutionnel du Calvados en mai et il quitte Paris et le Cercle social, provoquant le mécontentement d'une partie de ses amis qui publient un pamphlet mêlant admiration et moquerie : *Frère Claude : chanson constitutionnelle ; rira bien qui rira le dernier*. Le groupe ne survit pas aux événements liés à la fusillade du Champ de Mars et se disloque à l'été 1791. Bonneville va poursuivre son action propagandiste pendant longtemps à travers l'imprimerie du Cercle, véritable groupe de presse au service des idées de la Révolution.

Après la dispersion du Cercle social vont apparaître des groupes plus ou moins informels de nouveaux militants radicaux formés par l'écoute et la lecture de Fauchet et Bonneville, qui deviendront d'ardents promoteurs de la démocratie directe, du droit des femmes et de la justice sociale : les Enragés[3]. ■

**Pierre-Henri ZAIDMAN**

3 La filiation entre le Cercle social et les Enragés est défendue par R.-B. Rose (« Socialism and the French Revolution : The Cercle social and The Enragés », *Bulletin of the John Rylands Library*, vol. 41, n° 1, septembre 1958, p. 139-166) et contestée par G. Kates (*Cercle social : French Intellectuals in The French Revolution*, Ph. D., University of Chicago, 1978).




# Le long recul de la violence

**Plusieurs ouvrages récents sont venus éclairer l'évolution de la violence à travers les siècles, en mettant notamment l'accent sur l'effondrement spectaculaire du taux d'homicide depuis sept siècles.**

*Dessin de Jossot paru dans* L'Assiette au beurre *n° 302 du 12/1/1907 sur le thème du respect.*

De nombreuses études historiques convergent pour décrire le Moyen-Âge comme une époque dominée par une culture de grande violence. Dès le plus jeune âge, l'éducation des garçons y exalte la force physique et habitue les corps à la souffrance, par des punitions corporelles précoces. Les codes de l'honneur et de la virilité ne souffrent pas le moindre affront: l'escalade est rapide qui va du défi à l'injure, de l'injure à la gifle, de la gifle à l'affrontement, affrontement qui provoque parfois une blessure, alors fréquemment mortelle, tant la médecine est balbutiante. Le risque est partout et n'épargne personne. L'homicide n'est répréhensible que s'il est le produit d'une intention délibérée. Le meurtre ne donne lieu, le plus souvent, à aucune répression particulière, des lettres royales de rémission accordant l'absolution et l'indemnisation de la famille de la victime évitant toute vengeance. Et puis, lentement mais sûrement, la société va réussir à réduire le taux de mort violente de 100 à… 1 pour 100000 habitants. L'historien Robert Muchembled étudie les facteurs de cette impressionnante trajectoire déclinante de la violence physique et de la brutalité humaine qui intervient dans toute l'Europe occidentale, entre le XIII^e^ et le XXI^e^ siècle[1]. Il décrit la véritable fabrique qui va se mettre à refaçonner les comportements et la sensibilité, en dévalorisant tant les affrontements armés que la rudesse des codes relationnels.

### Entre civilisation et discipline

Deux hypothèses s'affrontent pour expliquer ce profond changement[2]. La première, initiée par le sociologue allemand Norbert Elias, met l'accent sur le processus de civilisation des mœurs qui entraîna le contrôle des émotions, l'accroissement de la capacité empathique, le progrès du respect mutuel et de la coopération pacifique. La seconde, inspirée par Michel Foucault, privilégie le processus de disciplinarisation: le contrôle social et la stigmatisation des comportements considérés comme asociaux. La recherche d'une cause mono-factorielle étant réductrice, il semble possible de concevoir l'interpénétration de ces deux facteurs. C'est d'abord la ville qui commence cette œuvre, en protégeant ses habitants derrière ses murailles, son guet, sa garde et sa législation. Mais cette sécurité chèrement acquise se paie au prix de l'expulsion de ceux qui refusent de se soumettre aux nouvelles normes imposées. C'est ensuite une véritable révolution judiciaire qui va inciter chacun à canaliser ses pulsions. La justice invente un système gradué d'amendes pour toute insulte ou gifle, ce qui limite d'autant les envies d'en découdre. Elle n'hésite pas ensuite à condamner impitoyablement à mort tout meurtrier. Mais elle offre aussi la possibilité, pour laver son honneur, de porter son différend devant un magistrat. C'est encore le monopole de la violence et du port des armes que s'arroge bientôt l'État qui s'affirme ●●●

1. Robert Muchembled, *Une histoire de la violence*, Le Seuil, 2008, 499 p.
2. Laurent Mucchielli et Pieter Spierenburg, *Histoire de l'homicide en Europe de la fin du Moyen-Âge à nos jours*, La Découverte, 2009, 334 p.

●●● seule autorité légitime à pouvoir permettre l'homicide (sur les champs de bataille et à l'occasion des peines capitales). Mais il ne faudrait pas oublier le mouvement général de régulation des modes de vie qui incite, pour paraître respectable, à limiter le nombre et l'ampleur de ces conflits et qui, en tout cas, privilégie le combat à poings nus aux affrontements à coups de couteau.

## Les résistances à l'éradication de la violence

Sous quelque latitude qu'elle se manifeste, la brutalisation des comportements ne peut être simplement reliée à une agressivité plus ou moins naturelle de l'être humain. Les mêmes faits objectifs sont perçus différemment, selon les interactions sociales et les évolutions des mœurs, les habitudes collectives et les traditions spécifiques, les valeurs culturelles et les circonstances du moment, les tolérances et les préjugés. Chaque groupe humain circonscrit, à un moment donné, un ensemble de comportements qu'il entend proscrire. Avec, parfois, un décalage entre la norme juridique et la norme sociale, comme le montre la multiplication, en France, au début du XIXe siècle, des acquittements de meurtriers par les jurys populaires. La population valorisera pendant longtemps la bravade, la morgue, le défi




— Quand on voit un « pante » avec un tas de mioches et une femme, il n'y a qu'une chose à faire : faut les tuer tous ; comme ça on n'en laisse aucun dans la misère.

*Dessin de Steydlé paru dans* l'Assiette au beurre *n° 529 du 20.5.1911 sur le thème de la réforme judiciaire.*

et la violence comme autant de démonstrations de puissance sociale. Il faudra attendre, avant que ces normes coutumières s'effritent et que l'intolérance s'installe face aux individus violents. Les nobles rejoindront à leur façon la paysannerie dans la persistance de la culture ancestrale de valorisation de la virilité, en prolongeant jusqu'au début du XX$^{e}$ siècle la pratique des duels. On peut s'interroger face aux émeutes de banlieue sur un retour du refoulé, tant la jeunesse au travers des « apaches » de la belle époque, des blousons noirs des années 50, des loubards des décennies 1970 et des jeunes de quartiers contemporains semblent prolonger une tradition millénaire. *Lebrac : trois mois de prison*[3], une fiction récente, projette les héros de *La Guerre des boutons*, publié en 1912 par Louis Pergaud et porté à l'écran en 1961 par Yves Robert, au début de notre siècle.

## Lebrac condamné

Ce classique de la littérature française qui s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires met en scène deux villages, Longueverne et Velrans, qui se font la guerre depuis des décennies, par enfants interposés. Innovation de la nouvelle génération : le butin exigé par les vainqueurs, à l'issue de chaque affrontement, ce sont les boutons et les lacets des vaincus, ce qui constitue une « triple peine » : la défaite, l'humiliation de rentrer le pantalon au bas des chevilles et la raclée paternelle. Première stratégie de Lebrac, chef des Longueverne : constituer un trésor de guerre composé de ces précieux accessoires, les filles étant réquisitionnées comme couturières. Mais la cachette est pillée par l'adversaire, le traître ayant fourni l'information étant cruellement battu par ses anciens copains. Finalement, l'armée de Longueverne se décidera à attaquer…



*Image du film* La Guerre des boutons *d'Yves Robert.*

Qu'arriverait-il aujourd'hui aux adolescents de *La Guerre des boutons* ? Ce qui était alors considéré comme de banales transgressions juvéniles, que le système scolaire très hiérarchisé et l'intégration rapide par le travail à l'atelier ou dans les champs régulaient alors naturellement, est devenu un acte justifiant d'une réaction pénale immédiate, voire imposant l'incarcération des fautifs. Et l'on suit dans *Lebrac : trois mois de prison* le dépôt de plainte des familles, l'examen des victimes par le service médico-judiciaire, l'interpellation des mis en cause, leur interrogatoire par la police, leur suivi par un éducateur, leur détention préventive, leur jugement devant le tribunal des enfants, leur peine de prison, leur placement en foyer, leur tentative de réinsertion.

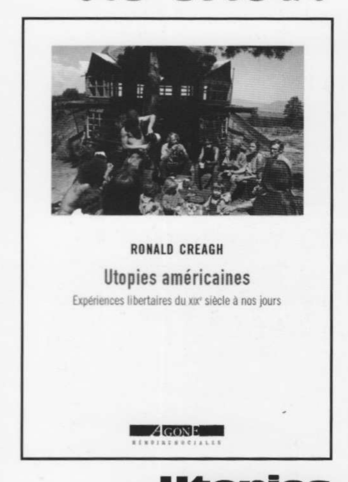
## Que reste-t-il de la violence ?

Cette fiction nous permet de relativiser une démarche qui nous semble aujourd'hui légitime, en la replaçant dans une époque marquée par les effets de la dérive sécuritaire. Le choix de ne pas laisser impunie la moindre infraction à la loi et de systématiser la réactivité de la justice indique un changement d'époque. On pourrait face à cette dramatisation de la violence, en appeler à une forme d'amnésie et de panique morale, s'il n'y avait pas surtout une récupération sécuritaire qui constitue le fonds de commerce d'un certain nombre de partis politiques. Mais on peut tout autant voir dans ce mouvement le résultat de la pression sociale engagée à partir du XIII$^{e}$ siècle pour civiliser les mœurs et qui continue à exercer ses effets, rendant insupportable ce qui était banalisé un siècle auparavant. La fantastique pacification des relations humaines aura réussi à modifier durablement les relations sociales. La violence n'a pour autant pas disparu. Elle a d'abord connu un déplacement de l'espace public vers le foyer familial. La maltraitance envers les enfants, les sévices dont sont parfois victimes les femmes à l'intérieur de leur couple ou encore les agressions sexuelles incestueuses sont autant de témoignages de la survivance d'une brutalité dans une sphère qui échappait pour l'essentiel jusqu'aux années 1990 à toute visibilité. La société s'est engagée dans une lutte implacable contre ces manifestations, comme le montre la forte émotion qui s'empare de l'opinion publique, à l'annonce du meurtre ou du viol d'un enfant. Il ne reste plus à la violence honnie et désapprouvée que peu de moyens pour s'exprimer en toute légitimité. La guerre, tout d'abord, qui continue à être son théâtre d'opération privilégié. Une sublimation ensuite, qui remporte un énorme succès au travers de la littérature ou du cinéma. Une mise en scène ritualisée, enfin, en des lieux qui la présentent de manière limitée et spectaculaire comme les stades de football. ■

**Jacques TRÉMINTIN**

3. Bertrand Rothe, *Lebrac : trois mois de prison*, Le Seuil, 2009, 283 p.

# feuilles de choix




## Utopies américaines

### *Expériences libertaires du XIX^e siècle à nos jours*

**Ronald Creagh**

Marseille, Agone,
coll. Mémoires sociales,
2009, 400 p., 24 €

*Spécialiste de l'histoire de l'anarchisme aux États-Unis, l'auteur dresse un vaste panorama des tentatives expérimentées durant près de deux siècles pour vivre au quotidien suivant une autre logique que celle de la société dominante. Il part du voyage du socialiste gallois Robert Owen en 1825 pour arriver aux communautés actuelles, analysant et présentant les temps forts de ces expériences communautaires ainsi que les personnalités de leurs animateurs, tel par exemple, Josiah Warren. Pendant longtemps, ces expériences ont été marquées du sceau de la marginalité et se sont heurtées à la méfiance, sinon à l'hostilité des majorités silencieuses. Aujourd'hui les communautés utopiques préfigurent souvent des évolutions souhaitées voire attendues par un public qui les dépasse largement, notamment dans le domaine de la défense de l'environnement.*

*C'est justement une communauté encore vivante, Twin Oaks (Virginie) fondée en 1967, que l'auteur présente dans l'extrait que nous reproduisons ici.*

« [La Fédération des communautés égalitaires] a été fondée en 1978 par Kathleen (« Kat ») Kinkade que nous présenterons plus loin. Sa visite des kibboutz d'Israël lui révèle des formes différentes d'échange de travail, de prêts monétaires et de talents. Ce qui révèle, soit dit en passant, le caractère internationalement fédérateur de ces milieux de vie.

Ce réseau nord-américain compte six groupes adhérents et entretient des échanges avec sept autres communautés. Il comprend, dans l'ordre chronologique de leur fondation, les collectifs de Twin Oaks (Virginie), Sandhill Farm (Missouri), East Wind (Missouri), Acorn (Virginie), Emma Goldman Finishing School (Seattle, Washington) et Skyhouse (Missouri).

C'est un ouvrage fort peu libertaire, *Walden Two*, paru en 1948, qui va susciter dans les années 1960 la création d'une communauté du même nom. Son auteur, le psychologue béhavioriste B.F. Skinner, y propose de conditionner l'enfant pour l'ajuster à la société. Son livre, un best-seller, va susciter les expériences de Walden House et de Twin Oaks. Celle-ci, paradoxalement, adoptera une tournure anarchisante et soutiendra les collectifs similaires.

Cette aventure commence avec Kat Kinkade. Jeune mère célibataire, conquise par l'idée d'une société alternative, elle rejoint trois hommes avec sa fille pour tenter une expérience communautaire. Mais les désillusions surviennent vite : l'égalité est loin de régner. Deux des trois hommes brûlent de vivre un mariage à plusieurs.

C'est au troisième que Kathleen se lie. Le couple abandonne Walden House et rejoint d'autres personnes qui partagent le même idéal. Ils se retrouvent à six sur un terrain d'une quarantaine d'hectares dans le comté de Louisa en Virginie. Cette concession, offerte en 1967 par un paysan, va servir de point de départ à un milieu de vie qui continue de nos jours : Walden cède la place à Twin Oaks, milieu profondément égalitaire.

Les débuts sont difficiles : le bâtiment n'est pas chauffé en hiver ni climatisé en été. On ne dispose que de vingt-cinq cents par semaine et il faut à tour de rôle faire le trajet jusqu'à Richmond pour y trouver un travail temporaire. Au début, Kat sera la seule femme dans le groupe, avec sa fille ; la répartition des tâches reste traditionnelle, et si l'on cherche à recruter l'élément féminin, c'est avant tout pour la cuisine…

La nouvelle communauté sera différente de bien d'autres des années 1960 : égalité farouche, interdiction de toute drogue et même de tout alcool, y compris pour les visiteurs. Elle établit un règlement, au contraire des communautés hippies de l'époque. Elle adapte les idées de Josiah Warren sur le commerce équitable, à savoir un système de crédit fondé sur la promesse d'heures de travail.

L'arrivée de nouvelles compagnes, dans les années 1969-1970 va porter au sein du groupe les échos du mouvement féministe qui traverse les États-Unis. Les rapports se cherchent, ne se trouvent pas toujours. Les plus anciennes ne voient pas l'utilité de réunions séparées pour les femmes, estiment que tout va bien ; d'autres s'insurgent, évoquent la nécessité d'une culture féminine, et certaines vont même jusqu'à s'insurger contre toute formulation qu'elles estiment sexiste. En même temps, quelques-unes regrettent que les hommes ne jouent plus de leurs biceps tandis que du côté masculin il en est qui reprochent aux réunions féminines exclusives de porter atteinte à l'égalité.

> ***L'arrivée de nouvelles compagnes, dans les années 1969-1970 va porter au sein du groupe les échos du mouvement féministe qui traverse les États-Unis.***

Des éléments positifs apparaissent aussi. La journée annuelle de la femme et quelques autres célébrations ou fêtes sont l'occasion de développer des rencontres avec les voisines de la population environnante. Le groupe décide que les enfants sont la responsabilité de toute la communauté, ce qui évitera l'hypertrophie d'une conscience maternelle : toute mère peut venir voir ses enfants, mais elle évitera de leur accorder une attention exclusive. Des volontaires spécialisés s'attellent aux tâches éducatives, qui consistent entre autres à écarter tout langage ou comportement qui présenterait des traces de sexisme. On s'efforce de ne plus répartir les tâches en fonction du sexe, et pour les femmes qui veulent participer à la réparation des autos, on achète des voitures de la même marque afin de leur faciliter l'apprentissage. […]

Ces dernières années, l'accent est mis sur les activités écologiques ; on se fédère avec d'autres communautés pour créer des écovillages, même si certains visiteurs peuvent être choqués de voir des membres qui mangent de la viande ou que l'on continue d'utiliser l'électricité. Twin Oaks reste marqué par un certain sexisme, par exemple les occupations sont encore souvent réparties de manière traditionnelle ; mais la culture féministe est bien vivante, même si certaines peuvent regretter une époque précédente. […]

L'idéal ultime ne s'est pas perdu. Il s'agit de vivre hors d'une société de consommation et de compétition, dans un milieu qui investit beaucoup dans les repas communautaires – mais aussi des chambres individuelles – et qui encourage la diversité, l'égalité, la non-violence, l'entraide et le partage. Et aussi le jeu. »

“ **Les ruses de la raison autoritaire**

Après avoir affirmé la nécessité de faire sous-traiter par la population la dénonciation et la punition des ennemis intérieurs, après avoir insisté sur la nécessité absolue de les débusquer et de les assassiner, Marighela ajoute : *« Cette lutte, on la complétera en organisant un service de contre-espionnage. »*

La conception d'une telle structure n'est pas anodine, elle répond à la constitution d'un rapport de pouvoir considérant la population comme son objet, la guérilla comme représentante de la population, elle suppose la mise en place de forces armées secrètes à la disposition d'une autorité personnelle, une avant-garde politico-militaire. [...]

Julien Freund, dans la préface de la *Théorie du partisan*, décrivait ce principe en ces termes : *« Il y a un autre problème que Carl Schmitt n'a fait qu'effleurer ; c'est le fait qu'après la victoire les partisans forment ou bien les cadres d'une nouvelle armée régulière ou bien ceux de la nouvelle administration, étant entendu que les chefs des partisans deviennent les chefs d'un nouvel État légitime. Le destin de l'irrégularité n'est donc pas l'irrégularité permanente. »* Et en effet Marighela s'inscrit dans un prolongement du castrisme. Critique vis-à-vis du guévarisme, il prévoit la formation d'un gouvernement *« pour le peuple »* par les cadres commandant la guérilla, sur le modèle cubain. Il écrit : *« Les hommes les mieux entraînés, les plus riches d'expérience tant sur le plan de la guérilla urbaine que sur celui de la guérilla rurale, constituent l'épine dorsale de la guerre révolutionnaire et le point de départ de la future armée de libération nationale [...]. Ce noyau central, dont les membres n'ont rien à voir avec les bureaucrates et les opportunistes des lourds appareils politiques, les radoteurs et les signataires de motions, n'hésite pas à participer aux actions révolutionnaires. Il est armé d'une discipline solide, d'une vue tactique et stratégique à long terme, de la théorie marxiste, du léninisme et du castro-guévarisme appliqués aux conditions concrètes de la réalité brésilienne. De ce groupe se détacheront les hommes et les femmes d'excellente formation politico-militaire qui, après la victoire de la révolution, auront pour tâche de construire la nouvelle société brésilienne. »*

***Marighela est le nom d'une question fondamentale sur le maniement de la guérilla et le problème de son commandement.***

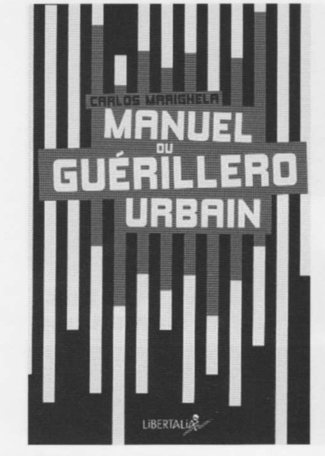
[...] Marighela, qui envisage un socialisme d'État à la cubaine, prépare ainsi la constitution d'un contre-État, d'un proto-État, qui lui aussi se base sur la purge publique des ennemis intérieurs, comme il l'explique lui-même.

Ce complexe est lié à la représentation de la population que peut se faire une « avant-garde », du fait qu'elle s'en considère à l'extérieur ou à l'intérieur, en avance sur elle ou à son secours, qu'elle la pose comme un objet à conquérir, à protéger, à pénétrer, c'est-à-dire sur des registres sexualisés relevant d'une perception autoritaire et paternaliste, un désir de gouvernement.

Dans un texte intitulé « Stratégie de la guerre révolutionnaire au Brésil », Conrad Detrez, le traducteur de Marighela, qui avait appartenu pendant plusieurs années à un autre groupe de résistants brésiliens, nous assure que de chaque côté de la contre-insurrection, une conception de la révolution comme conquête de la population s'est établie [...]. Car il ne faut pas s'y tromper, Marighela n'était pas le prototype du partisan autoritaire (Guevara conviendrait mieux à cette figure), le problème du partisan l'a dévoré, alors qu'il tentait de lutter contre les tentations avant-gardistes. Marighela est un personnage ambivalent. Bien qu'il se soit opposé à certaines conceptions du stalinisme, qu'il ait combattu l'inertie et la bureaucratisation du Parti communiste brésilien, il a aussi organisé l'expulsion des « éléments trotskystes » de la section pauliste du parti en 1937. Il s'opposait par ailleurs à la rupture entre le parti et la population et insistait sur l'importance que le « commandement général » de la guérilla participe aux actions et ne s'en détache pas. *« Notre organisation révolutionnaire est constituée par un réseau vaste et indestructible de "groupe de feu". Son fonctionnement est simple et pratique ; le commandement général de la guérilla l'oriente ; ceux qui le composent participent aux mêmes coups car tout ce qui n'est pas l'action directe ne nous intéresse pas. »*

Il semble qu'il tentait aussi de répondre à ce qu'il savait de la contre-insurrection brésilienne, en insistant toujours sur la flexibilité, la mobilité et l'autonomie relative des groupes de guérilla. Marighela est resté un héros populaire au Brésil où sa mémoire persiste au sein des luttes sociales. Marighela est le nom d'une question fondamentale sur le maniement de la guérilla et le problème de son commandement. Cette question à laquelle l'armée zapatiste du Chiapas répond : *« Commander en obéissant. »*

Assurons-nous de bien comprendre les ruses de la raison autoritaire car la question fondamentale – la condition d'une émancipation collective – découle largement de la critique et de la lutte mises en œuvre contre le principe même d'avant-garde et de gouvernement. Le problème du partisan ne peut se résoudre sans un dépassement du complexe de Marighela, c'est-à-dire sans une lutte constante contre les principes autoritaires, avant-gardistes et bureaucratiques qui peuvent séduire les formes du combat pour l'émancipation. ”



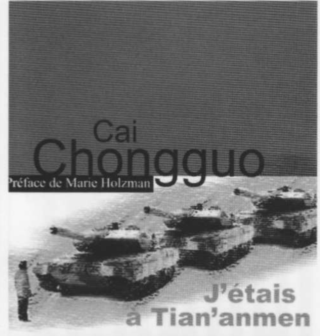

## Manuel du guérillero urbain

**Carlos Marighela**

Libertalia, 2009, 160 p., 7 €

*Significatif des débats de l'extrême gauche des années 1960-1970, marqués par les luttes tiers-mondistes et l'anti-impérialisme, ce texte a été écrit par l'ex-communiste brésilien Carlos Marighela (1911-1969) peu avant d'être tué dans une embuscade policière. Partisan de la lutte armée contre la dictature militaire, Marighela élabore un manuel d'entraînement pour guérilleros urbains, à l'inverse du foco de Che Guevara destiné aux campagnes. Ce livre connut une destinée paradoxale. Interdit par le ministre de l'Intérieur Raymond Marcellin en 1970, il servit à plusieurs groupes armés de manuel d'entraînement, mais suscita aussi l'intérêt des* « coalitions politico-militaires de la contre-révolution internationale », *selon le préfacier, Mathieu Rigouste. On lira ci-contre ses très utiles réflexions sur* « les ruses de la raison autoritaire ».







**J'ÉTAIS À TIAN'ANMEN**
**de Cai Chongguo**
Éditions L'Esprit du Temps, 2009, 96 p., 9,50 €

# Tragédie en cinq actes

Il s'agit ici de la chronologie des événements du printemps 1989 tels que les a vécus et ressentis Cai Chongguo, alors jeune professeur de philosophie à l'université de Wuhan, la capitale du Hebei située au centre de la Chine.

Tout commence le 15 avril avec la mort brutale, d'une crise cardiaque, de Hu Yaobang qui *« va faire l'effet d'une bombe »*. Qualifié de *« réformateur éclairé »*, il avait initialement la confiance de Deng Xiaoping, véritable numéro 1 du régime, qui l'a promu au poste de secrétaire général du Parti communiste avant de le faire limoger en 1987 au lendemain des importantes manifestations étudiantes de la fin de l'année 1986, durement réprimées par l'aile conservatrice du parti alors qu'elles ne remettaient pas en cause son leadership, demandant simplement le respect des libertés formelles inscrites dans la Constitution. Cai indique d'ailleurs qu' *« on comptait sur Hu pour reprendre le pouvoir »* dans un contexte de crise grandissante en cette année 1989: *« crise financière majeure... inflation considérable... chômage aigu... corruption endémique, et regard tourné vers l'URSS où Gorbatchev était en train de mettre en œuvre la politique de transparence de la Perestroïka »*.

Le décor est planté pour la tragédie en cinq actes qui va se dérouler. Premier acte le 23 avril lors de l'hommage officiel rendu à Hu Yaobang place Tian'anmen par les hiérarques du parti: trois étudiants vont être envoyés en délégation par leurs camarades pour s'y associer. L'image de ces étudiants agenouillés, suppliant sans succès pendant une heure des dirigeants qui se prétendaient *« les représentants du peuple »* – qu'en réalité ils méprisaient –, diffusée par la télévision dans toute la Chine, va participer à l'éveil des consciences et à la détermination des jeunes chinois qui ira grandissante au fil des jours. L'agitation gagne la province et le boycott des cours est lancé le 24. Réaction brutale de Deng: il dénonce un complot fomenté pour renverser le gouvernement. Le 26 avril, l'éditorial du *Quotidien du Peuple* traite les étudiants d' *« ennemis du parti »* et d' *« êtres inconscients manipulés par des forces hostiles au régime »*. Cai indique: *« lors de la lecture de cet éditorial du 26 avril par le secrétaire du département de philosophie, j'ai violemment protesté estimant que si l'on suit ce que propose Deng Xiaoping, ce sera une catastrophe pour la Chine »*. À Pékin, c'est la déferlante. Une manifestation spontanée va regrouper des dizaines de milliers d'étudiants qui convergent sur l'immense place Tian'anmen. Tout au long du parcours, la population applaudit massivement le mouvement, incitant les autorités à reculer et à reconnaître que *« malgré leurs revendications, les étudiants sont des patriotes »*.

Deuxième acte: valse-hésitation du Parti qui ne concrétise pas sa promesse d'instaurer un dialogue. Certains étudiants, plus déterminés que d'autres, décident alors d'entamer une grève de la faim en face de l'entrée de la Cité Interdite, siège du pouvoir. 300 le 13 mai, 3000 les imitent le lendemain. Cette occupation de la place Tian'anmen se fait sous les regards des caméras du monde entier venues pour immortaliser le sommet historique Deng Xiaoping - Gorbatchev, destiné à normaliser les relations entre partis frères après trente ans de brouille sino-soviétique. Ce qui devait constituer un point d'orgue pour Deng tourne au fiasco: le jour de l'arrivée de Gorbatchev, le 15 mai, plusieurs dizaines de milliers d'étudiants viennent apporter leur soutien à leurs camarades grévistes et la population suit, à Pékin comme dans les grandes villes de province. Ainsi à Wuhan, la ville entière est paralysée par les étudiants qui bloquent le grand pont sur le Yangzi et le siège du gouvernement provincial. Pour Cai, *« les 15, 16 et 17 mai furent des journées extraordinaires »*. Le 17 mai une véritable marée humaine de plus d'un million de personnes envahit le centre de Pékin. Toutes les couches de la population ont répondu à l'appel des étudiants: ouvriers, employés, journalistes, entrepreneurs privés, fonctionnaires, et même des membres du Parti, dénoncent l'affairisme officiel. La police est étrangement invisible. Deng – dont des banderoles réclament la démission – est ridiculisé aux yeux de Gorbatchev. Son hôte ne peut même pas se rendre à la réception donnée en son honneur ! Il ne pardonnera pas cette perte de face. Un moment, on pense toutefois que l'aile réformatrice va l'emporter: le 18 mai, le secrétaire général du Parti, Zhao Ziyang, se rend au chevet des étudiants grévistes et qualifie leur mouvement de *« patriotique et hautement louable »*. Transportés gratuitement par les cheminots, des milliers d'étudiants convergent de toutes les provinces. C'est le grand happening: *« On pouvait librement discuter, prendre la parole ; la presse et la télévision en rendaient compte. »* Anecdote révélatrice pour Cai: *« Pendant ce mois de liberté, dans ma ville natale de Wuhan, comme dans la capitale à Pékin, il n'y eut aucun vol, aucun accident, la vie publique était métamorphosée »*.

Mais les « durs » reprennent vite la main et l'instauration de la loi martiale le 20 mai par le Premier ministre Li Peng, début du troisième acte, constitue le tournant des événements. La veille, Cai a quitté Wuhan pour Pékin où il doit rencontrer son éditeur et terminer la préface d'un recueil de ses articles critiques publiés les années précédentes dans diverses revues sur Mao Zedong, la Révolution culturelle et plus généralement l'histoire de la Chine contemporaine. À son arrivée, il se rend directement à Tian'anmen: *« C'était extraordinaire. La place était envahie par la population et les policiers avaient complètement disparu. Certains avaient des gestes de sympathie ou de compréhension envers les manifestants et le gouvernement ne comptait certainement plus sur eux. Il avait une meilleure confiance en l'armée. »* En effet cette dernière va se mettre en position dans le centre de Pékin mais est stoppée dans sa progression vers Tian'anmen par les millions de poitrines des citoyens qui se sont mobilisés spontanément et soutiennent les revendications étudiantes de démocratisation du régime. D'autres manifestations ont lieu également en province. Le 24 mai, l'armée se retire... provisoirement. Les étudiants croient avoir remporté la partie et cherchent à pousser leur avantage.

Le 29 mai, c'est le quatrième acte avec l'élévation par les étudiants des Beaux-arts d'une statue géante représentant la déesse de la Démocratie sur la place Tian'anmen face à l'immense portrait de Mao Zedong. Le pouvoir ne peut plus reculer. Le 2 juin, la situation recommence à devenir tendue. La population intercepte plusieurs camions et autobus remplis d'armes et de matraques.

Nous sommes en route pour le cinquième et dernier acte, le massacre. *« Vision d'apocalypse »* pour Cai: *« Le 3 juin, en quelques minutes en fin d'après-midi,*




*les chars ont traversé la place Tian'anmen, écrasant tout sur leur passage, hommes et tentes, ne se préoccupant pas de savoir si elles étaient occupées ou non… Le 4 juin, vers 8 heures du matin, me trouvant sur un boulevard qui débouchait sur Tian'anmen j'ai vu, de mes yeux vu, les chars reculer sur les cadavres qu'ils avaient écrasés, une fille avec une robe bleue – je m'en souviendrai toujours – et un garçon vêtu de vert.* » Combien de morts ? Des milliers certainement. Et combien de fusillés durant la répression qui s'en est suivie ?...

En effet, au soir du 4 juin, Cai est de retour à Wuhan et un meeting est prévu à l'Université le 6 pour faire part de la situation malgré les menaces du secrétaire général provincial du Parti : *« Ceux qui organisent ce meeting seront considérés comme des contre-révolutionnaires ! C'est-à-dire comme des criminels politiques. »* Plus de 10 000 étudiants se pressent sur la petite place centrale de l'université le jour dit aux cris de *« Nous vous vengerons ! » « Li Peng assassin ! » « Deng Xiaoping assassin ! »*. Cai intervient mais pour inciter au calme et renvoyer la contestation à des jours meilleurs : *« Vous êtes encore jeunes… rentrez chez vous… allez dans vos villes, vos maisons raconter ce que je vous ai dit. Rien ne sert d'affronter la force… rien ne sert pour l'instant mais l'avenir nous appartient. Nous reviendrons, notre jour viendra. »*

Et de citer cette nouvelle anecdote étonnante : *« Par je ne sais quel moyen, l'ensemble de ce meeting avait été enregistré et diffusé sur une radio anarchiste à Montmartre. Quand je suis arrivé à Paris, quelle ne fut pas ma surprise : beaucoup de monde était au courant du meeting du 6 juin à Wuhan*[1] *! »*.

Cai est sur la liste des personnes les plus recherchées par la police. Le 9 juin, il s'enfuit dans la nuit et va bénéficier d'une immense chaîne de solidarité qui va lui permettre de rejoindre Hong Kong le 1er juillet. Départ ensuite pour la France où il participe en septembre 1989 à la fondation de la Fédération pour une démocratie en Chine (FDC) dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne *« en présence des représentants de toutes les formations politiques françaises et de la presse internationale. »*

Vingt ans après, il est toujours en France, qu'il a adoptée comme un second pays, mais s'il continue le combat[2], la FDC est devenue une coquille vide et une chape de plomb continue à recouvrir les événements de 1989 en Chine, devenue maintenant la troisième puissance mondiale. La real-politik l'a une fois de plus emporté… pour le moment. Quand notre jour viendra-t-il ?

**Jean-Jacques GANDINI**

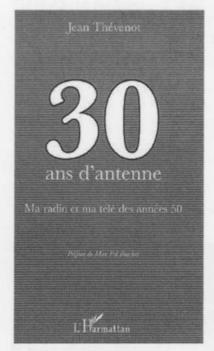
1. Voir l'excellent numéro 18/19 d'*IZTOK*, revue libertaire sur les pays de l'Est, juin 1990, « Le déclin de la dynastie Deng » par Huang San et Angel Pino.
2. Il est notamment le correspondant du *China Labour Bulletin* basé à Hong Kong, qui se fait l'écho des luttes sociales qui continuent à secouer la Chine, et est animé par Han Dong Fang, principal animateur en mai 1989 à Pékin de l'Union autonome des ouvriers de la capitale.

## De l'audio au visuel

Aucun néologisme n'a encore été inventé pour étendre le mot « polygraphe » à l'ensemble des médias. Nombreux sont cependant ceux qui ont développé leur activité dans les divers domaines de la communication. Jean Thévenot (1916-1983) fut l'un de ceux-là. Après des débuts dans la presse écrite au cours des années 30, il avait rencontré la radio en 1936 dans la station privée Radio-Cité créée en 1934 par Marcel Bleustein-Blanchet. Il poursuivra cette initiation à Paris-Mondial, l'ancêtre, sur les ondes courtes, de RFI. Il fera, comme beaucoup de futurs professionnels, un passage par la Radiodiffusion nationale, sous contrôle du gouvernement de Vichy pendant les années d'occupation allemande, dans l'équipe de Radio Jeunesse en compagnie de Pierre Schæffer et d'un certain nombre de jeunes gens qui s'illustreront plus tard dans les programmations de la radio et de la télévision. Après la Libération, dont il fut l'un des hérauts depuis le petit studio de la rue de l'Université, futur siège du Club d'essai de la radio, Thévenot sera, dans les studios que les Allemands avaient équipés rue Cognacq-Jay, l'un des refondateurs de la télévision avant de partager son activité entre les deux médias audiovisuels.

Il avait rédigé une autobiographie que sa disparition précoce ne lui a pas permis de publier. Un de ses anciens amis, Robert Prot, dépositaire du manuscrit, a eu l'heureuse idée de mettre en forme et de faire publier ce témoignage d'une époque où le marketing ne tarissait pas la curiosité et l'inventivité des créateurs.

**Jean-Jacques LEDOS**




**30 ANS D'ANTENNE**
**MA RADIO ET MA TÉLÉ DES ANNÉES 50**
**de Jean Thévenot**
Préface de Max-Pol Fouchet
L'Harmattan, 2009, 346 p., 32 €

## Au-delà du folklore

Le pluriel du titre est déjà une information. Car nous avons, à tort, tendance à réduire l'histoire complexe du Mexique à une image folklorique que nous en a donnée Hollywood. Les révolutions mexicaines qui courent de 1911 à 1917 furent vaincues par les « Seigneurs de la Guerre ». Mais elles furent aussi la révolution des paysans « zapatistes », des *bandoleros* de Pancho Villa et des *cristeros*. On connaît peut-être Ricardo Flores Magón (1873-1922) et la Commune de Basse Californie dont le caractère profondément libertaire a contribué à retenir l'attention de quelques-uns. *Regeneracion* de Ricardo Flores Magón, publié en 1911, est un manifeste contre le clergé, l'autorité et le capital. Mais, malgré l'importance des magonistes et l'influence de leurs écrits, notre connaissance des événements de ce grand pays reste parcellaire et largement tronquée. Or, le Mexique a le triste privilège d'être un laboratoire de la répression contre des tentatives souvent désespérées de briser les chaînes imposées par un pouvoir alliant le sabre et le goupillon au service des grands propriétaires fonciers. Hélas, cette tragique originalité n'a pas beaucoup, semble-t-il, stimulé la curiosité des historiens et des révolutionnaires européens. La réédition par Ab irato de l'ouvrage d'Americo Nunes publié par les éditions Flammarion en 1975 et désormais considéré comme un classique est une bonne occasion de faire reculer notre ignorance sur le sujet. L'auteur, chercheur en histoire, a enseigné dans les universités de Paris VII et Paris VIII de 1972 à 2004. Portugais né au Mozambique, il s'est réfugié à Paris en 1961.

**Jean-Luc DEBRY**




**LES RÉVOLUTIONS DU MEXIQUE**
**d'Americo Nunes**
Ab irato éditions, 2009, 240 p., 15 €




EMILIO LUSSU
La Marche sur Rome
et autres lieux
Préface d'Antonio Tabucchi

**LA MARCHE SUR ROME ET AUTRES LIEUX**
**d'Emilio Lussu**
Le Félin Poche - Arte Éditions, 2009, 288 p., 11,90 €

# L'Italie en proie au fascisme

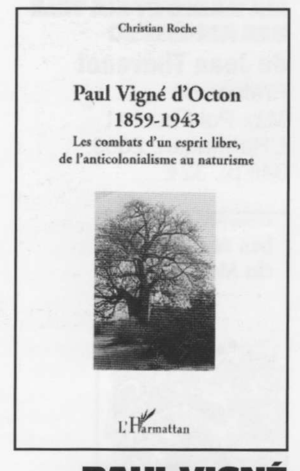
Emilio Lussu (1890-1975) fut l'une des figures majeures de la vie politique italienne. Né en 1890, ce Sarde intransigeant était député au début des années 1920 et, à ce titre, il lutta contre la montée en puissance du mouvement fasciste. Arrêté et déporté sur l'île de Lipari, en compagnie d'autres opposants comme son ami Carlo Rosselli, il parviendra à s'enfuir et à se réfugier en France en 1929. C'est là qu'il mettra sur pied, avec Carlo Rosselli notamment, Giustizia e Libertà, un groupe antifasciste hétéroclite rassemblant des militants se réclamant du socialisme, de l'idéal républicain ou du libéralisme politique[1].

Dans ce témoignage, Lussu nous livre une chronique de cette période noire de l'Italie contemporaine. Il nous montre une monarchie italienne et une classe politique libérale et conservatrice en désarroi, effrayées par le bolchevisme, accrochées à leur pouvoir, qui voient dans le mouvement fasciste une force brutale, vulgaire, certes, mais une force dont elles peuvent se servir pour ramener l'ordre, c'est-à-dire liquider les syndicalistes et les « rouges », brûler les coopératives et les bourses du travail. Il nous parle de ces républicains intransigeants, devenus des *« fascistes de la deuxième heure »* qui *« espéraient transformer le fascisme, par des manœuvres subtiles, mais* [qui] *furent absorbés par lui comme deux œufs crus ».* Il se sent désarmé face à ceux qui prônent la non-violence, *« arme de la civilisation contre la barbarie »*, tandis qu'on assassine, matraque ou gave d'huile de ricin ceux qui refusent l'Ordre nouveau. Il ne comprend pas plus la tactique des communistes qui *« étaient tous d'accord pour considérer la violence fasciste comme un fait antihistorique ; il ne fallait donc pas lui opposer une autre violence, également antihistorique, mais attendre la formation d'un atmosphère favorable à une violence historique ».* Il note que le mouvement fasciste n'est qu'un ramassis de déclassés sociaux, de petits-bourgeois et de nobles réactionnaires, qu'il n'est pas aussi fort et solide qu'il en a l'air parce que la masse du peuple, hormis dans les campagnes, lui reste fortement hostile. Mais la violence, la répression, tantôt générale, tantôt sélective, est là pour maintenir la chape de plomb. La classe politique ? Veule, sans nerf, elle courbe l'échine, siège à l'Assemblée et attend que Mussolini soit poussé à la démission. La fronde des députés au moment de l'assassinat en 1924 du député Giacomo Matteoti par les fascistes n'aura été qu'un chahut sans lendemain. Pour illustrer l'inconsistance des politiciens démocrates italiens, je ne peux que citer ces mots ironiques d'Emilio Lussu : *« Voici que le bruit court que le* Duce, *malgré les apparences d'une santé triomphante, est atteint d'un ulcère. On assure que la maladie est mortelle. On met son espoir dans les microbes. »* Vain espoir. En 1925 et 1926, Mussolini consolide la dictature. Pour avoir tué un militant fasciste en état de légitime défense, Lussu est arrêté, interné, puis relégué sur l'île de Lipari, comme tant d'autres antifascistes. C'est de cette île qu'en compagnie de Carlo Rosselli et Fausto Nitti, une nuit de juillet 1929, il s'échappera avant de gagner la France et de poursuivre la lutte.

Ce qu'il faut retenir de ce témoignage de premier plan, c'est que le fascisme ne repose pas uniquement sur la violence. Comme l'écrit Paolo Romani dans sa postface, *« le fascisme, au-delà de ses aspects répressifs, brutaux et aveuglément réactionnaires, a été l'autobiographie d'une nation qui avait renoncé à la lutte politique, s'était abandonnée au conformisme jusqu'à se vautrer dans la facilité, la crédulité et un enthousiasme primaire ».*

**Christophe PATILLON**

1. Sur le socialisme rossellien, auquel *Gavroche* a consacré une « feuille de choix » dans son n° 160, lire le travail très fouillé et passionnant de Serge Audier : Carlo Rosselli, *Socialisme libéral* (traduction et présentation de Serge Audier), Le Bord de l'eau, 2009, 524 p.




**PAUL VIGNÉ D'OCTON 1859-1943 LES COMBATS D'UN ESPRIT LIBRE, DE L'ANTICOLONIALISME AU NATURISME**
**de Christian Roche**
L'Harmattan, 2009, 174 p., 16,50 €

# Un anticolonialiste fervent

Alors que l'histoire coloniale de la France fait toujours l'objet d'enjeux politiques forts et passionnés, il n'est pas sûr que l'on se souvienne aujourd'hui de Paul Vigné d'Octon dont la vie et les combats devraient pourtant susciter la légitime curiosité de tous ceux qui mettent en doute l'« œuvre civilisatrice » du colonialisme.

Personnage hors norme né à Montpellier, ce médecin militaire de la Marine, qui démissionna de l'armée dès 1889 après plusieurs séjours en Afrique, fut avant tout un républicain avancé pour qui il n'y avait pas d'ennemi à gauche, des radicaux aux syndicalistes révolutionnaires en passant par les différents courants socialistes. Homme politique, il fut élu député de l'Hérault (1893-1906) et maire d'Octon (1900-1908), d'abord républicain d'extrême gauche, proche du Parti ouvrier français de Jules Guesde, puis radical-socialiste, et socialiste SFIO à partir de 1910. Il fut *« durant trois législatures*, selon l'historien Jean Suret-Canale, *le porte-parole le plus courageux et le plus déterminé de l'anticolonialisme à la Chambre des députés ».*

Écrivain, il fut aussi un romancier prolixe, un pamphlétaire virulent et le collaborateur de très nombreux journaux, du quotidien *L'Aurore* de Clemenceau en 1897 à *La Guerre sociale* en 1910-1912 où il tint une chronique intitulée « Petits éphémérides du brigandage colonial », puis à *La Bataille syndicaliste*, en passant par des publications anarchistes comme *Le Libertaire* et *La Revue anarchiste* durant les années 1920.

Ses deux livres les plus célèbres, *La Gloire du sabre* et *La Sueur du burnous*, subirent en leur temps les foudres de la censure et firent l'objet de violentes polémiques, établissant sa réputation de dénonciateur intransigeant du colonialisme.

Cette courte biographie restitue donc la vie de cet antimilitariste convaincu, réduit au silence durant la Première Guerre mondiale, mais qui reprit la plume pour dénoncer les carences de l'État-major en matière de santé, puis se fit le promoteur du naturisme, et, esprit curieux toujours en éveil, publia en 1934 un dernier ouvrage, consacré cette fois à la psychanalyse. Décidément, on aurait bien tort d'oublier Paul Vigné d'Octon à l'heure où les cuistres et les sophistes tiennent le haut du pavé...

**Charles JACQUIER**





## La classe moyenne et le capitalisme

De culture marxiste traditionnelle, Alain Accardo prend conscience *« qu'un système social produit des individus contribuant à son fonctionnement et à sa reproduction »* grâce à l'étude de la sociologie critique de Pierre Bourdieu. En 2001, il entame une réflexion sur la *« destruction matérielle et morale de notre planète »* avec *De notre servitude involontaire* (Agone), poursuivie avec ce nouveau livre qui pointe la complicité, plus ou moins éclairée, des classes moyennes avec un capitalisme qui les façonne.

L'aristocratie, après la révolution de 1789, cède la place à une grande bourgeoisie financière qui délègue le maintien et l'entretien de l'appareil d'exploitation à une petite bourgeoisie mercenaire s'identifiant à ses intérêts. À la suite des pays anglo-saxons, un bipartisme indifférencié réduit le champ politique à une lutte pour le pouvoir entre adversaires pareillement ralliés au libéralisme. Des élections, utilisées en façade démocratique, légitiment les *« féodalités régnantes »* et leurs administrations au service des puissances de l'argent. La liquidation des droits sociaux, durement conquis par les générations précédentes, ne suscite plus que des réactions catégorielles sans remise en cause d'un capitalisme présenté et vécu comme une fatalité. L'auteur attribue *« l'inertie de l'univers social »* à une adaptation de fait à l'ordre établi. La famille, l'école, le travail, les médias incorporent en nous la logique des rapports de domination que nous reproduisons pour partie sans réflexion ni volonté délibérée. Mais des structures sociales aussi complexes que les nôtres ne perdurent pas seulement par la force et le conditionnement, elles impliquent aussi un consentement. La consommation, opium du peuple contemporain, possède un pouvoir de séduction et d'addiction supérieur à la religion d'autrefois. Le *« système tue beaucoup mais il fait vivre pas mal »*: par sa volonté de ne pas savoir le prix d'injustices et de gaspillages dont se paie son bien-être, la classe moyenne complète le cynisme de ses maîtres en y ajoutant son hypocrisie.

Juste dans le constat, l'auteur esquisse des solutions proches de l'acte de foi. Son idée d'un humanisme anticapitaliste indissociable d'une socioanalyse individuelle pour éradiquer le capitaliste en nous contredit une autre loi des sciences sociales: *« un univers mental cherche toujours à persévérer dans son être et ne renonce jamais de lui-même à lui-même si des forces extérieures considérables ne l'y contraignent pas*[1] *»*. S'imaginer vaincre le capitalisme par la force de la volonté se rapproche de l'imposture réformiste d'une victoire par les urnes, dénoncée à juste titre par l'auteur. Les assassins économiques des êtres et de la biosphère criminalisent les formes de résistance jusque-là tolérées en variables d'ajustement. Une barbarie technocratique, véritable machine de guerre sociale, broie les plus faibles. Sans plus d'état d'âme, elle se débarrassera de ses factotums superflus. Le petit-bourgeois préfère le confort dans le crime à une confrontation véritable avec les forces répressives du capitalisme.

**Hélène FABRE**

1. Bertrand Méheust, *La Politique de l'oxymore*, La découverte, 2009.

**LE PETIT-BOURGEOIS GENTILHOMME**
**SUR LES PRÉTENTIONS HÉGÉMONIQUES DES CLASSES MOYENNES**
**d'Alain Accardo**
Agone, coll. Contre-feux, 2009, 160 p., 13 €

## Une voix à écouter

Alors qu'André Gorz s'est donné la mort en 2007 avec sa compagne, gravement malade, son œuvre qui compte une quinzaine de livres importants et des milliers d'articles – il fut aussi journaliste au *Nouvel Observateur* jusqu'en 1983 sous le pseudonyme de Michel Bosquet – commence à susciter travaux et commentaires. Ainsi en 2008 a paru le petit livre d'Arno Münster, *André Gorz ou le socialisme difficile* (Lignes) qui se veut un hommage au philosophe disparu en même temps qu'une présentation générale de sa pensée depuis ses années de formation. Et l'année suivante a vu la sortie d'un ouvrage collectif, malheureusement inégal, *André Gorz: un penseur pour le XXI<sup>e</sup> siècle* (La Découverte), qui laisse présager que son œuvre devrait enfin sortir de sa confidentialité tant son actualité est brûlante.

Ce panorama éditorial doit être complété par ce livre audio qui donne à entendre un montage d'une série d'entretiens donnés par André Gorz pour l'émission « À voix nue » en mars 1991 sur France Culture. D'une durée d'une heure trente, il est divisé en huit séquences ponctuées par les questions d'une journaliste. André Gorz y aborde quelques-uns de ses principaux thèmes de réflexion: le pouvoir de la contestation, l'écologie politique, le monde des experts, la question de la culture confrontée à l'impératif de la rentabilité, la crise du syndicalisme, la fin du travail, la pensée d'un homme qui l'a marqué, Ivan Illich, et enfin la question de l'emploi et du travail.

D'une voix calme, humble, posée, André Gorz aborde avec précision ces différents points. Ainsi, il relativise le peu d'échos de ses analyses, comparées à celles d'un Jacques Ellul qui, sa vie durant, furent ignorées ou récupérées, et affirme que la seule raison d'être de l'intellectuel est dans la critique sociale du système dominant. À l'opposé, il se montre sévère avec de prétendus experts qui ne sont là que pour le légitimer. Sa conception de l'écologie politique est avant tout anticapitaliste: il faut donner au système économique une autre logique afin de maximiser la valeur d'usage au lieu de la valeur d'échange. Il donne aussi une définition remarquable de la culture et démontre l'incompatibilité de celle-ci avec la rentabilité économique alors que le discours dominant commençait à peine à prôner la nécessité d'une alliance entre « la culture » et « l'entreprise ». Déclarant de nombreuses années avant les « décroissants » qu'il fallait *« consommer moins en vivant mieux »* ou, avant que la critique des médias ne devienne un lieu commun, que la presse française était d'un *« conformisme affligeant »*, c'est peu de dire que ces entretiens touchent à des problématiques qui agitent notre présent. On regrettera toutefois le choix de ces échanges un peu anciens car il a encore beaucoup écrit et publié entre 1991 et sa mort; des émissions de radio plus récentes auraient sans doute donné une image plus précise de sa pensée, notamment sur la question du revenu garanti.

Il faut donc écouter et réécouter ces propos percutants d'un homme modeste et discret en guise d'introduction à la lecture de ses livres. André Gorz n'avait rien d'un maître-penseur; l'on doit donc se saisir de ses analyses et se confronter avec elles afin de penser les nécessaires remaniements de nos modes de production et de consommation. C'est sans doute le plus bel hommage que l'on puisse rendre à son œuvre!

**CJ**

**ANDRÉ GORZ VERS LA SOCIÉTÉ LIBÉRÉE**
(Commentaire de Michel Comtat)
Un livre audio (CD inclus), Éditions Textuel/INA, coll. La voix au chapitre, 2009, 24,90 €




# Une mafia peu connue

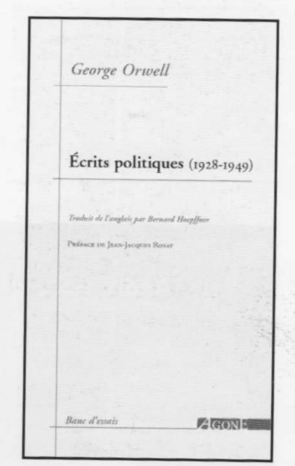



**LA 'NDRANGHETA ENQUÊTE AU CŒUR DE LA PLUS PUISSANTE MAFIA ITALIENNE**
**de Stéphane Quéré**
La manufacture de livres, 2009, 181 p., 18,90 €

À la différence des deux autres principales mafias italiennes, Cosa Nostra et Camorra, celle de Calabre est assez peu connue. Reposant sur une base familiale et de clan (la *'ndrina*) et non de territoire, elle est pour cette raison difficile à infiltrer et le nombre de repentis est insignifiant. Lointaine descendante des bandits calabrais ayant affronté les troupes napoléoniennes en passant par les sociétés secrètes du Risorgimento et la franc-maçonnerie, elle s'est structurée à partir des années cinquante (le mot « 'Ndrangheta » qui viendrait du grec « *andragatios*: virilité de l'homme » apparaît pour la première fois en 1948). Cette pieuvre malfaisante, outre les trafics traditionnels (armes, prostitution, drogue), s'est spécialisée dans les enlèvements pour obtenir des rançons et s'infiltre partout où il y a de l'argent, profitant de l'antagonisme traditionnel entre le pouvoir central italien et les autorités locales, renforcé par le libéralisme et le capitalisme cynique de Berlusconi. Elle profite de la nécessaire politique de développement économique du Sud italien où affluent les capitaux et les subventions européennes, au détriment des intérêts matériels et corporels des citoyens (autoroutes mal construites, cliniques et hôpitaux sous-équipés et remplis de personnel mafieux). N'hésitant pas à tuer pour des raisons d'honneur ou de pouvoir, elle réussit à se développer tant en Belgique qu'en Allemagne (à la chute du Mur en 1989, un mafieux conseille à un autre: « *Va à Berlin-Est et achète! – J'achète quoi? – Tout. Bars, restaurants, immeubles...* »), au Canada, en Australie (où elle corrompt plusieurs politiciens notoires et tient les marchés des principales villes), n'hésitant pas à s'allier s'il le faut à d'autres groupes criminels (Hell's Angels au Canada, mafia albanaise), sachant à l'occasion se structurer comme une véritable organisation capitaliste. Elle pèse plus de 3 % du PIB italien.

**Pierre-Henri ZAIDMAN**

# Le socialisme orwellien




**ÉCRITS POLITIQUES 1928-1946 SUR LE SOCIALISME, LES INTELLECTUELS & LA DÉMOCRATIE**
**de George Orwell**
Préface de Jean-Jacques Rosat, traduit de l'anglais par Bernard Hoepffner, Marseille, Agone, 2009, 432 p., 25 €

*1984*, *La Ferme des animaux*, *Hommage à la Catalogne*... Pour beaucoup, George Orwell se résume à ces deux chefs-d'œuvre et à ce témoignage important, essentiel, sur sa participation à la guerre civile en Espagne. Bien peu en revanche savent que George Orwell fut à sa façon un activiste politique et un chroniqueur engagé.

Après avoir publié *La politique selon Orwell* de John Newsinger et le recueil complet des chroniques d'Orwell dans l'hebdomadaire de la gauche travailliste, *À ma guise*, les éditions Agone ont eu la judicieuse idée de rassembler un certain nombre d'écrits inédits en français de l'écrivain anglais rédigés entre 1928 et 1949. Ce sont à la fois des lettres, des essais politiques ou bien encore des notes de lecture. L'ensemble est assez inégal, mais la plupart des textes contenus dans ce livre sont passionnants. C'est le cas de « La grande misère de l'ouvrier britannique », publié en 1928 et 1929, une plongée édifiante dans le monde des prolétaires, des chômeurs et des vagabonds soumis au contrôle sourcilleux de travailleurs sociaux qui, nous dit Orwell, « *veillent à ce qu'ils n'oublient pas un seul instant qu'ils ne sont que des parias, vivant aux dépens du public, et qu'ils doivent, par conséquent, en toute circonstance, se montrer humbles et soumis* », mais aussi de ces réflexions sur l'empire colonial britannique, les inévitables indépendances de la Birmanie et de l'Inde, et l'incapacité du travaillisme britannique à s'emparer de cette question. Sur la guerre civile espagnole, les lettres et analyses d'Orwell nous le montrent en colère et toujours sous le choc de l'expérience vécue: en colère parce que la realpolitik des puissances européennes « démocratiques » a liquidé l'expérience révolutionnaire en cours; en colère contre l'URSS et la cécité des intellectuels communistes à admettre la trahison du Komintern; sous le choc de la capacité des travailleurs, des « *gens ordinaires* » comme il l'écrit, à se prendre en main, à se battre et à tenter d'édifier un autre monde: « *Être en Espagne à cette époque était une expérience étrange et touchante parce qu'on avait devant soi le spectacle d'un peuple qui savait ce qu'il voulait, d'un peuple qui faisait face à son destin les yeux grands ouverts.* »

Une large partie des documents rassemblés ici concerne la situation politique de l'Angleterre avant, pendant et à la sortie de la Seconde Guerre mondiale. Pour Orwell, qui se fait là stratège, la guerre qui s'annonce, lourde de menaces, offre cependant une opportunité: celle de voir émerger un socialisme britannique, démocratique, humaniste, éthique, reposant sur une alliance entre classe ouvrière et classe moyenne, cimenté par le patriotisme et l'idéal démocratique. Il considère que cette chance existe parce que les capitalistes britanniques se savent condamnés en cas de victoire nazie; et que le temps de leur omnipotence est terminé.

Orwell rejette le pacifisme tout comme le défaitisme révolutionnaire car, écrit-il, « *toute tentative de renverser notre classe dirigeante sans défendre nos côtes entraînerait immédiatement l'occupation de la Grande-Bretagne par les nazis et l'installation d'un gouvernement fantoche, comme en France* ». C'est pourquoi il appelle les socialistes à rejoindre la *Home Guard*, sorte de milice de volontaires, à en prendre le contrôle ou, du moins, à empêcher qu'elle ne se transforme en milice réactionnaire.

En 1945, un raz-de-marée électoral porte les travaillistes au pouvoir. Orwell suit avec attention les premiers pas du gouvernement Attlee. Désabusé ou pragmatique, il note que « *le parti travailliste, dans l'esprit de l'homme ordinaire, ne signifie pas républicanisme, et encore moins le drapeau rouge, les barricades et le règne de la terreur: il signifie le plein-emploi, la distribution gratuite de lait dans les écoles, trente shillings par semaine pour les retraités et, en général, la justice pour les travailleurs.* » Orwell nous livre peut-être là une clé pour comprendre ses conceptions politiques. Sa pensée politique n'entre en fait dans aucun cadre idéologique: il n'est pas marxiste parce qu'il refuse l'économisme et le matérialisme historique; il n'est pas anarchiste parce qu'il ne conçoit pas la vie sociale sans superstructure étatique; il n'est pas social-démocrate car il a souffert des lâchetés commises durant la guerre civile d'Espagne. Qu'est-il alors? Dans un texte intitulé « Les

socialistes peuvent-ils être heureux ? », il écrit : *« Je suggère que le véritable objectif du socialisme n'est pas le bonheur* [mais] *la fraternité humaine* [...] *Si les hommes s'épuisent dans des luttes politiques déchirantes, se font tuer dans des guerres civiles ou torturer dans les prisons secrètes de la Gestapo, ce n'est pas afin de mettre en place un paradis avec chauffage central, air conditionné et éclairage* [...] *mais parce qu'ils veulent un monde dans lequel les hommes s'aiment les uns les autres au lieu de s'escroquer et de se tuer les uns les autres. »* Le socialisme d'Orwell se tient peut-être tout entier dans ces quelques phrases. Orwell refuse que le socialisme se réduise à n'être qu'un partage plus équitable des richesses produites, car il voit que le *« principe d'hédonisme »* tend à gangrener les sociétés capitalistes occidentales. Pour lui, le socialisme est un idéal qui se construit pas après pas et qui repose sur le volontarisme de l'homme ordinaire, sur son idéalisme, son ascétisme et son engagement perpétuel. Le socialisme orwellien est syncrétique, et il serait intéressant de le mettre en relation avec le « socialisme libéral » défendu par Carlo Rosselli, autrement dit un socialisme qui dit haut et fort *« que la liberté, présupposé de la vie morale aussi bien de l'individu que des collectivités, est le plus efficace moyen l'ultime fin du socialisme*[1] *»*. Et je crois pouvoir affirmer que George Orwell se serait reconnu dans ces mots de Rosselli : *« Si les hommes n'ont pas, enracinés en eux, le sens de la dignité et le sens de la responsabilité, s'ils n'ont pas le fier sentiment de leur autonomie, s'ils ne sont pas émancipés dans leur vie intérieure, le socialisme ne peut se réaliser*[2]. *»* Mais à vrai dire, qui n'en est pas convaincu ?

**CP**

1. Carlo Rosselli, *Socialisme libéral* [1930], Le Bord de l'eau éditions, 2009, p. 157.
2. *Ibid.*, p. 129.

## Un cinéma marginal et passionné

Fils d'une poissonnière et d'un docker, Paul Carpita est né le 12 novembre 1922 dans le quartier populaire Saint-Jean à Marseille et mort dans la même ville le 23 octobre 2009. Après avoir participé à la Résistance dans les FTP et être entré au PCF en 1943, cet instituteur passionné de cinéma depuis l'enfance tourne après-guerre ses premiers courts-métrages dans le cadre de l'association Ciné-Pax qui propose des reportages militants sur l'actualité. Il participe également aux festivals mondiaux de la jeunesse dans les pays de l'Est (un de ses courts-métrages obtient ainsi un prix au festival de Bucarest en 1951). De 1953 à 1955, il tourne quasi clandestinement son premier long-métrage avec des moyens artisanaux, *Le Rendez-vous des quais*, qui relate la grève des dockers phocéens contre la guerre d'Indochine.
Victime de la censure de tous les pouvoirs durant trente-cinq ans, le film est redécouvert après de nombreuses péripéties et suscite d'emblée l'enthousiasme de la critique et du public. Il est ainsi qualifié de *« chaînon manquant »* entre *Toni* (1935) de Jean Renoir et les films de la Nouvelle Vague. On le considère aussi comme le seul film français néoréaliste.
Après cette résurrection inattendue, Paul Carpita tourne d'autres films jusqu'à l'excellente comédie sociale *Marche et Rêve !* (2002) qui sera son dernier.
Il fait preuve au fil des entretiens d'une étonnante et revigorante vitalité et aborde avec franchise des questions jamais évoquées, notamment la quasi-impossibilité de faire du cinéma en dehors de Paris, à l'exception de complets marginaux tels que lui. Ces pages prennent d'autant plus de poids qu'elles furent publiées peu avant son décès et constituent sans doute ses dernières déclarations publiques.
On regrettera toutefois que Paul Carpita n'y fasse pas un véritable bilan critique de son engagement stalinien, à une époque où – c'est le moins que l'on puisse dire ! – celui-ci ne s'accompagnait guère de nuances, alors que le personnage se distingue par sa grande humanité et que son œuvre ne tombe pas dans la pure propagande ou le cinéma militant caricatural...
Signalons enfin que ces entretiens sont complétés notamment de textes de Jean-Pierre Thorn, Dominique Cabrera, Éric Guirado, d'une filmographie et d'un cahier photos qui en font une monographie de base sur l'œuvre de ce cinéaste atypique et attachant qui se définissait lui-même comme un instituteur des quartiers nord de Marseille aimant passionnément le cinéma.

**CJ**

**PAUL CARPITA CINÉASTE FRANC-TIREUR**
**ENTRETIENS AVEC PASCAL TESSAUD**
Préface de Ken Loach, l'échappée, 2009, 160 p., 15 €



# L'amateur de livres

Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion proposés à la vente par la librairie Floréal, qui tient à remercier les lecteurs de *Gavroche* qui lui passent des commandes et rappelle que les prix pratiqués sont très raisonnables... **Assurez-vous, toutefois, que les livres sont encore disponibles !**

- **Aegerter (Emmanuel), Lénine ou l'avènement du matérialisme.** Édition littéraire internationale, 1935, 282 p., bel exemplaire ........ 15 €

- **Agone N° 3, Le Syndicalisme et ses armes,** 2005, 274 p. ° 14 p. (publicités), état neuf ........ 20 €

- **(Anonyme), Souvenir de 1871.** *Récit du sauvetage d'un soldat par une infirmière.* Petite plaquette de 32 p. signée I.M. dédiée à Monsieur Frédéric Passy, membre de l'Institut ........ 12 €

- **Braire (Jean), Sur les traces des communards.** *Guide de la Commune dans le Paris d'aujourd'hui.* Les Amis de la Commune 1989, oblong relié percaline rouge sous jaquette illustrée, 224 p., nombreuses illustrations. État neuf ........ 25 €

- **Cart et Pagnier, L'Esperanto en dix leçons.** Hachette, 1902, 75 p. On joint *Corrigé des exercices de l'Esperanto en dix leçons* (23 p.) et *La Komerca Secretario* (48 p.). Les 3 plaquettes ........ 20 €

- **Choury (Maurice), 1871 les damnés de la terre.** Tchou collection « Les murs ont la parole », petit oblong de 186 p. parfait état ........ 20 €

- **Doré (Gustave), Versailles et Paris en 1871.** *D'après les dessins originaux de G. Doré, préface de Gabriel Hanotaux.* Plon-Nourrit, 1907, grand in-4 broché, couverture illustrée, édition originale. vi-98 pp. dont 95 portraits-charges comprenant : l'Assemblée Nationale, la Commune et la Magistrature (voir Le Quillec p. 146), parfait état ........ 100 €

- **Dictionnaire du mouvement ouvrier.** Éditions universitaires, 1970. Collectif sous la direction d'André Nataf, in-8 étroit relié toile rouge, 541 p., très bon état ........ 17 €

- **Ellabert (Maurice), Rendez-vous au sud de la Loire.** *Récit de l'exode de 1940.* Buchet/Chastel, 1994, couverture illustrée, 283 p. ........ 25 €

- **Eychenne (Emilienne), Les fougères de la liberté.** *Les évasions par les Pyrénées-Atlantiques pendant la Seconde Guerre mondiale.* Milan, 1987, 339 p., illustrations hors texte, cartes et schémas, liste des passeurs et des évadés, état neuf ........ 25 €

- **Gafenco (Grégoire), Préliminaires de la guerre à l'Est.** *Par l'ancien ministre des Affaires étrangères de Roumanie.* Egloff, 1944, 410 p., appendices, bel exemplaire ........ 15 €

- **Gandy (Alain), La Jeunesse et la Résistance Réseau Orion 1940-1944.** Presses de la Cité, 1992, 234 p., photographies hors texte, cartes, bibliographie et annexes ........ 15 €

- **Jacob (Jean-Louis), Louis Guilloux romancier du peuple.** Éditions du Noroît, 196 p., bibliographie ........ 15 €

- **Kriegel (Annie), Les Communistes français 1920-1970.** Seuil, 1985, 404 p., index ........ 10 €

- **Lafue (Pierre), Lénine ou le mouvement.** Éditions Prométhée, 1930, couverture illustrée couleur d'un dessin de Waller, 219 p. ........ 20 €

- **Lhospice (Michel), La Guerre de 70 et La Commune en 1 000 images.** Pont Royal, 1965, cartonnage d'éditeur illustré couleur, très belles illustrations, très bon état ........ 25 €

- **Lorulot (André), Pourquoi je suis athée.** Éditions libertaires, 2004 (réédition de 1957), 141 p., illustrations dans le texte, état neuf ........ 10 €

- **Maillard (Firmin), Affiches – Professions de foi – Documents officiels – Clubs & Comités pendant la Commune.** *Notices sur 183 journaux de toutes tendances classés chronologiquement avec table alphabétique et index des noms.* Dentu, 1871, édition originale. 244 p. Manques au dos ........ 60 €

- **Péguy (Charles), L'Argent suivi de l'Argent suite.** Gallimard, 1932, 350 p., très bon état ........ 20 €

- **Romains (Jules), Zola et son exemple, discours de Médan.** Flammarion, 1935, Plaquette de 29 p. agrafées, bon état ........ 10 €

- **Roussel (Auguste) de Méry, Gros-Jean et son Curé.** *Dialogues satiriques sur l'Église suivis de notes justificatives.* Librairie Patriotique, 1882, in-4 relié demi-chagrin faux nerfs à double filets, préface de son ami E. de Beauvais, xv-311 pp. illustré d'environ 200 magnifiques dessins par Alfred Le Petit. Bel exemplaire, rare ........ 70 €

- **Ruffin (Raymond), La Vie des Français au jour le jour de la Libération à la Victoire 1944-1945.** Presses de la Cité, 1986, 332 p., nombreuses illustrations, échos de presse au jour le jour, bon état ........ 30 €

- **Tomori (P.-L.), Qui succèdera au capitalisme ?** *Du paradoxe tragique de Lénine à « L'ère des organisateurs ».* Spartacus N° 18, juin 1947, 38 p. ........ 8 €

- **Valdour (Jacques), Ateliers & taudis de la banlieue de Paris.** *Observations vécues.* Spes, 1923, 203 p. ........ 20 €

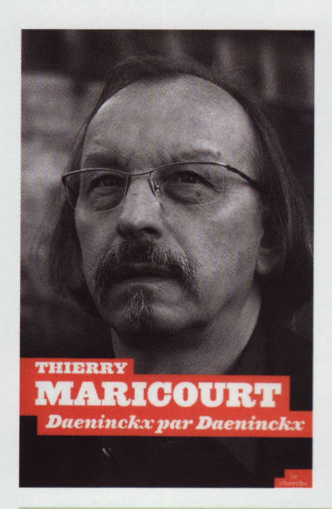
- **Zinoviev (Alexandre), Ni liberté, ni égalité, ni fraternité.** L'Âge d'homme, 1983, 143 p. ........ 8 €

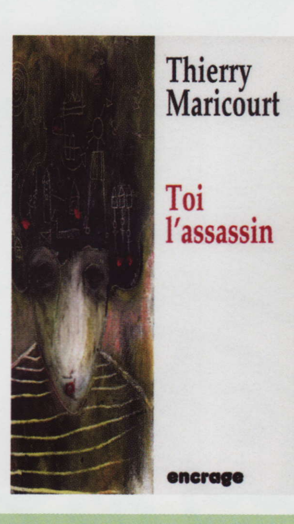
**LIBRAIRIE FLOREAL**
**41, rue de la Harpe – 27000 EVREUX – Tél. : 02 32 33 22 33**

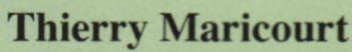
Nom : ........................................ Adresse : ........................................

Je vous commande les livres suivants : ........................................

| Auteur | Titre | prix |
|---|---|---|
| | | |
| | | |
| | | |
| | Port et emballage prix forfaitaire | 4,00 € |
| | **Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal** **Total** | |



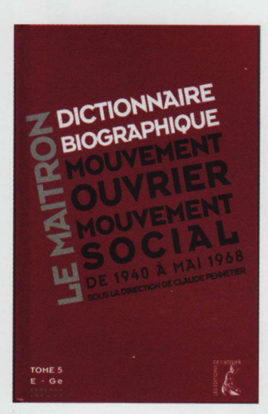
**Thierry Maricourt**
**- *Daeninckx par Daeninckx*, Le Cherche midi, 2009, 312 p., 17 €**
**- *Toi l'assassin*, Encrage, 2009, 96 p, 9 €**

C'est après avoir publié son *Histoire de la littérature libertaire en France* paru en 1990 que Thierry Maricourt « dévore » *Meurtres pour mémoire* et rencontre Didier Daeninckx. *« Il me raconta son parcours, ses espoirs du moment, ses préoccupations. Je m'aperçus que nous avions de nombreux points communs et pas seulement celui d'être nés à Saint-Denis (93). »*

Une quarantaine de romans après *Meurtres pour mémoire*, Didier Daeninckx reste à part, connu mais pas forcément reconnu par la critique qui fait la littérature française, atypique et pourtant populaire. Thierry Maricourt, qui n'avait accordé qu'une toute petite place à Daeninckx dans son premier ouvrage, a voulu nous raconter le parcours de cet *« écrivain de haute volée »* comparable à Simenon. Pour ce faire, il s'est reporté à de nombreuses interviews dans lesquels l'auteur s'explique. Et voilà Didier Daeninckx qui se raconte sous la plume de Thierry Maricourt, nous permettant de mieux saisir la globalité de l'œuvre de cet écrivain, d'y trouver une cohérence avec des personnages qui sont acteurs de leur temps, acteurs de l'histoire qui se vit et se fait avec des individus modestes, effacés parfois. *« L'Histoire a aussi besoin d'hommes invisibles »* constate Thierry Maricourt.

Autre ouvrage de Thierry Maricourt: *Toi l'assassin*, un petit roman qui, avec une histoire de meurtres dans une petite ville et un coupable désigné, nous interroge sur la question de l'innocence et de la culpabilité.

L'auteur a signé plusieurs essais, des livres pour la jeunesse, récits, romans et recueils de poèmes.




***Le Maitron. Dictionnaire biographique, mouvement ouvrier, mouvement social de 1940 à 1968*, tome 5**
**464 p., 65 €**

Parution du tome 5 d'un ensemble qui en comptera douze, comprenant chacun un volume papier réunissant plus de 600 biographies et un cédérom proposant environ 2 500 notices.

Cette série couvre donc l'Occupation, la Résistance, la Libération et la Reconstruction, les guerres d'Indochine et d'Algérie, et puis les années cinquante avec un mouvement ouvrier marqué par des grèves puissantes et une présence syndicale élargie, grâce aux élections aux comités d'entreprise et à la Sécurité sociale.

Le choix des biographies s'élargit à des acteurs de l'anticolonialisme et de l'éducation populaire et fait place aussi au domaine associatif et intellectuel avec l'émergence d'étudiants, cadres et techniciens.

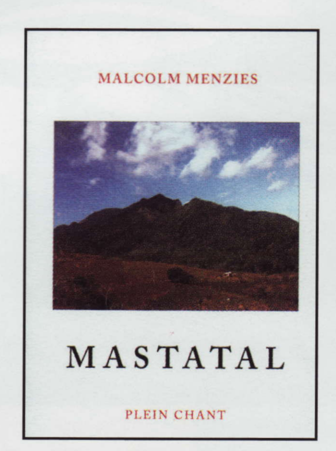
Le cédérom joint à cette version papier offre une nouvelle présentation qui reprend une extraction du site internet *www.maitron.org* qui se veut à la fois base d'exploitation et outil de réalisation des volumes à venir puisqu'il favorise un fonctionnement communautaire avec interventions directes.




**Bertrand Tillier**
***Les Artistes et l'affaire Dreyfus, 1898-1908***
**Champ Vallon, 2009, 375 p., 29 €**

L'auteur, historien de l'art contemporain, continue de s'interroger sur les rapports qu'entretiennent les artistes avec la politique. Il l'avait déjà fait dans une étude concernant la Commune de Paris. Il revient sur cette interrogation en l'appliquant cette fois à la période de l'affaire Dreyfus, trouvant le moyen de nous y intéresser alors que *« tout semble avoir été dit et redit »*.

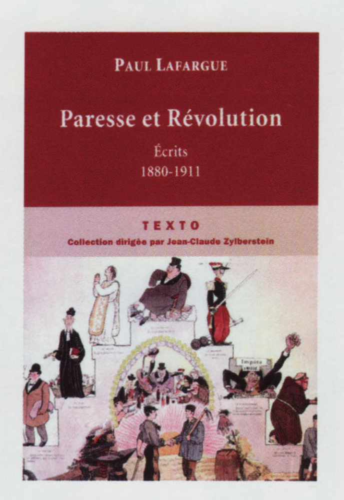
Il est surprenant de voir à quel point cette crise, déferlante bousculant les pensées, a amené les artistes même les plus retirés de leur époque et des petitesses de leurs contemporains à prendre parti et à s'engager non seulement dans des déclarations mais, parfois, dans la conception même de leurs œuvres.




**Malcolm Menzies**
***Mastatal***
**Plein chant, 2009, 307 p., 21 €**

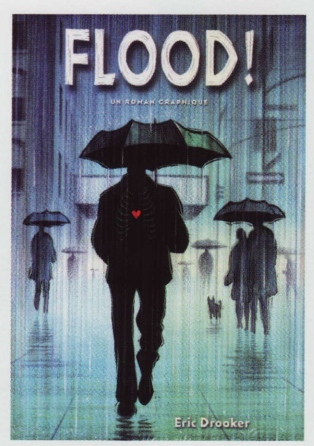
Une colonie individualiste établie dans les années 20 au Costa Rica, à Mastatal, région reculée.

Par un auteur qui a entrepris de sortir de l'oubli des anarchistes désireux de changer de vie.




**Paul Lafargue**
***Paresse et Révolution***
***Écrits 1880-1911***
**Collection Texto, Tallandier**
**2009, 432 p., 10 €**

Paul Lafargue (1842-1911), est connu comme gendre de Karl Marx et auteur d'un célèbre *Droit à la paresse*. Avec les écrits rassemblés ici, on découvre un journaliste-écrivain-propagandiste à l'esprit brillant qui passe en revue son époque pour dénoncer et donner son avis. Où l'on s'aperçoit que notre actualité n'est pas si éloignée de cette fin du XIX[e] avec des riches cachant déjà leur argent à l'étranger, des politiciens les larmes dans les yeux en parlant des misères du peuple et de cette préoccupation générale: bien se vendre.




**Eric Drooker**
***Flood ! Un roman graphique***
**Éditions Tanibis, 2009, 18 €**

Une bonne idée que celle de rééditer *Flood* !, le premier roman graphique d'Eric Drooker. Le dessinateur newyorkais y dépeint sa ville en proie au déluge et ses habitants solitaires parcourant un univers urbain humide et froid. Les images qui se dégagent de cette noirceur sont d'une grande force, pleines de poésie. Un beau livre incisif, pour une belle dénonciation de la misère sociale de nos civilisations, qui se passe de mots.



— Et c'te soupe ?...
— Fiche-moi la paix, je lis Karl Marx....